

TABLE DES MATIERES :

INTRODUCTION : 8

PARTIE I: MONOGRAPHIE DE L'IARINDRANO 15

1.1. PRESENTATION GENERALE DE L'IARINDRANO: 18

1.1. 1. ASPECT GEOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE 18

- .1.1.1.1. Toponyme: 18
- .1.1.1.2. Tableau 1 : 19

Le tableau ci-après montre le mélange de la population aux quelques communes dans le district de Vohibato et celle d'Ambalavao. 19

1.1. 2. LE PASSE DE L'IARINDRANO 20

- .1.1.2.1. les grandes divisions des anciens temps : 20
- .1.1.2.2. Le mode de production: 22
- .1.1.2.3. L'activité religieuse : 23
- .1.1.2.4. L'organisation politique : 23
- .1.1.2.5. Les anciens dirigeants : 24
- .1.1.2.6. Les grandes dynasties du sud betsileo: 25
- .1.1.2.7. La nouvelle structure sociale : 25
- .1.1.2.8. Essai de concordance des règnes au betsileo : 26
- .1.1.2.9. Etalement progressif des tribus : 28

1.1. 3. L'ARINDRANO ACTUEL: 29

- .1.1.3.1. Organisation structurelle de la société : 29

1.2. LE GRAND PRINCIPE DE L'ANCIENNETE: 30

1.2. 1. LA GESTION DU TRAVAIL QUOTIDIEN : 31

1.2. 2. LA STRUCTURE SOCIALE : 32

1.2. 3. ORGANIGRAMME D'UNE FAMILLE BETSILEO : 33

1.3. ROLES ET TACHES DANS LA SOCIETE : 35

1.3. 1. ROLE ET TACHES DES AINES : 36

1.3. 2. ROLE ET TACHES DES ADULTES ET DES JEUNES : 37

1.3. 3. ROLES ET TACHES DES ENFANTS : 38

PARTIE II: LES MANIFESTATIONS DU FONEÑANA 39

2. 1. PRECISIONS TERMINOLOGIQUES : 40

2.1.1. DEFINITION ET EXPLICATION DES TERMES : 40

- 2.1.1.1. Diam-poneñana : 45
- 2.1.1.2. Fitondram-poneñana : 45
- 2.1.1.3. Fehim-poneñana : 46
- 2.1.1.4. Hidim-poneñana : 46
- 2.1.1.5. Mitrao-poneñana / Miray foneñana : 46
- 2.1.1.6. Rava foneñana : 46
- 2.1.1.7. Mahararim-poneñana : 46
- 2.1.1.8. Ny foneñana ro mañalifa : 47
- 2.1.1.9. Laha- poneñana ou fehim-poneñana : 47

2.1.2. LES OBLIGATIONS DU FONEÑANA DANS LA SOCIETE : 47

- 2.1.2.1. La visite et les salutations : 48
- 2.1.2.2. L'aide et l'entraide : 48
- 2.1.2.3. Le fañina, la participation aux bonheurs et aux malheurs d'autrui : 49

2.1.3. LA RELATION ENTRE LE FONEÑANA ET LES AUTRES TRADITIONS BETSILEO : 51

- 2.1.3.1. Les relation avec les Ancêtres (*saotse et fanambanana*) : 51
- 2.1.3.2. Les relations entre les vivants : 51
- 2.1.3.3. La création du *foneñana* : 52

2. 2. MANIFESTATION DU FONEÑANA : 53

2.2. 1. LES EVENEMENTS HEUREUX : 53

- .2.2.1.1. Les réjouissances (*lañonana*) : 53
- .2.2.1.2. Le *famadihana* (l'exhumation): 56
- .2.2.1.3. Le *famorana* (la circoncision): 57
- .2.2.1.4. Le *fehim-poneñana* (le mariage) : 58

2.2. 2. LES EVENEMENTS MALHEUREUX : 61

- 2.2.2.1. Les funérailles : 61

2.2. 3. <i>DANS LA VIE QUOTIDIENNE</i> : 63
2.3. <i>CHANGEMENT DU FONEÑANA</i> : 64
2.3.1. <i>LA PRATIQUE DU FONEÑANA DANS LE PASSE</i> : 64
.2.3.1.1. Pendant la royaute : 64
.2.3.1.2. Pendant la colonisation : 67
.2.3.1.3. Après l'époque coloniale : 73
2.3.2. <i>LA PRATIQUE DU FONEÑANA AUJOURD'HUI</i> : 76
2.3.3. <i>LES POINTS COMMUNS ENTRE LES FONEÑANA D'AUTREFOIS ET D'AUJOURD'HUI</i> : 77

PARTIE 3: ANALYSE DES RESULTATS ET DISCUSSIONS : 78

3.1. <i>IMPORTANCES ET VALEURS DU FONEÑANA DANS LA SOCIETE ARINDRANO</i> : 79
3.1.1. <i>VALEURS SOCIALES</i> : 79
3.1.2. <i>VALEURS ECONOMIQUES</i> : 81
3.1.3. <i>VALEURS CULTURELLES</i> : 82
.3.1.3.1 Dimension religieuse du foneñana : 84
.3.1.3.1 Dimension politique du <i>foneñana</i> : 86
3.2. <i>LIMITES DU FONEÑANA</i> : 89
3.2. 1. <i>FONEÑANA BLOCAGE ECONOMIQUE ET SOCIAL</i> : 91
.3.2.1.1. Sur le plan économique : 91
.3.2.1.2. Sur le plan social : 92
3.2. 2. <i>LE FONEÑANA : UNE PRATIQUE ECONOMIQUE OSTENTATOIRE</i> : 92
3.2. 3. <i>LE FONEÑANA ; FORCE OU DESTRUCTION DU FIHAVANANA</i> : 93
3.3. <i>PERSPECTIVES D'AVENIR</i> : 95
3.3. 1. <i>ANALYSES COMPARATIVES</i> : 95
3.3.1.1. La société Antemoro : 95
3.3.1.2. Les sociétés africaines : 99
3.3.1.3. Les sociétés asiatiques : 101
3.3. 2. <i>PROPOSITIONS RECUEILLIES</i> : 102
3.3. 3. <i>AVENIR DU FONEÑANA</i> : 109
.3.3.3.1. La dégradation de la structure sociale : 112

CONCLUSION : 113

GLOSSAIRE : 115

BIBLIOGRAPHIES : 118

ANNEXES : 121

INTRODUCTION

La présente recherche s'intéresse au rapport existant entre la tradition et le développement socio-économique de Madagascar à travers le *foneñana betsileo* dans l'Iarindrano, situé dans les districts de Vohibato et d'Ambalavao actuels.

Le choix se porte sur ce thème dans la mesure où le domaine du *fihavanana malagasy*¹ est un des champs de l'Anthropologie culturelle très ancrée dans la vie des Malagasy. Donc le *fihavanana* y est toujours un phénomène d'interaction entre les variables société et culture symbolisant les relations sociales interne et externe.

La notion de *fihavanana* se veut très souple et extrêmement étendue à Madagascar. Elle désigne à la fois la parenté, la collatéralité, la consanguinité, l'alliance, l'amitié et les relations interpersonnelles. Un proverbe sakalava, cité par Jaovelo-Dzao (1991)², dans son ouvrage *La sagesse malgache* confirme cette souplesse: «Ny *fihavanana* zeñy tsy miboaka; zah'hiboako fôñ!», cela veut dire que la parenté ne se limite pas au cercle restreint des consanguins et utérins. De là émergent trois catégories de *fihavanana* : parenté naturelle, parenté par alliance sous toutes ses formes, parenté issue de bonnes relations et de l'amitié.

La racine «*havana*» du mot *fihavanana* signifie parent, allié, ami. Les Malgaches, en général, connaissent trois systèmes de parenté: le système patrilineaire, le système matrilineaire et le système indifférencié. Mais au delà de la parenté, on pourrait traduire «*fihavanana*» par consanguinité, convivialité, relations interpersonnelles. La parenté par alliance, tout comme la parenté issue des bonnes relations, est calquée sur la parenté naturelle et/ou la consanguinité naturelle qui servent de modèles. Ainsi avoir une famille comme lieu de référence du *fihavanana*, c'est être entouré des siens

Le «*foneñana*» en *betsileo* a comme racine «*moniña*». Dans le sens propre du terme, cela veut dire: demeurer, habiter un lieu précis s'y fixer constamment, y rester car on y a installé une habitation, c'est-à-dire: une maison. Au sens figuré ou dans le nom commun, «*ny moniña*» traduit les relations sociales voire même ancestrales par le lien de parenté ou la généalogie. Au sens le plus général, le «*moniña*» peut signifier les relations d'homme à homme. Cela peut définir aussi les relations conjugales entre mari et femme. On dit qu'une

¹ JAOVELO – DZAO (1991).-*La sagesse malgache: La culture Malgache face à la dialectique de la tradition et de la modernité*. Antananarivo ISTPM, 83 p, .p.25 -30.

² *La sagesse malgache: la culture malgache face à la dialectique de la tradition et de la modernité*, Antananarivo: ISTPM, 83 p, p13.

fille est *manam-poneñana*, quand elle a acquis un nouveau mari et demeurer chez lui. De même, un homme est «*manam-poneñana*» quand il a consenti à épouser une femme et engager ses responsabilités envers cette femme, ainsi que les relations sociales avec ses beaux-parents. Mais il peut désigner également les relations sociales entre les villageois. Ces derniers demeurent dans un milieu précis, avec des règles sociales précises ainsi que des obligations, des devoirs et même des droits.

Le *foneñana* est donc un terme générique désignant à la fois: la demeure habituelle, là où l'on peut trouver l'individu en permanence, les relations humaines conjugales ou sociales avec ses règles, ses obligations et les devoirs que chaque membre doit respecter et suivre, de même que les responsabilités que chacun doit assumer. En d'autres termes, cela existe comme un être vivant, en tant que personne et en tant que membre d'un groupe. Le *foneñana* se manifeste en général dans la société *betsileo* et celle de l'Arindrano, en particulier, lesquelles utilise cette tradition comme source de flux vital.

Dubois (1938)³ s'était fixé comme objectif de connaître une chose fondamentale chez les Malgaches et surtout dans la société *betsileo*: «à tout ce qui les concerne: leurs coutumes, leurs moeurs, leur esprit et leurs croyances». Arrivé à Madagascar en 1902, Dubois avait constaté que les générations qu'il a côtoyées avaient subi des influences depuis un siècle. Les traditions sont devenues pour elles des énigmes. Actuellement, à Madagascar, surtout dans les centres urbains et les chefs-lieux de districts plus imprégnés de nouvelle civilisation, beaucoup de jeunes gens et même d'hommes mûrs non seulement ne comprennent plus, mais ignorent les traditions et surtout le *foneñana*.

Après le Père Dubois, Rainihifina Jessé (1958)⁴ a diagnostiqué les us et coutumes *betsileo*. Il en a décrit les contours, les avantages et les contraintes tout en reflétant les tenants et les aboutissants.

A la suite de ces études, et pour clarifier les idéologies du «*foneñana betsileo*» vis-à-vis du développement économique, nous avons choisi, dans cette recherche, de mettre en exergue les avantages et les inconvénients.

Dans les années 30, Malinowski⁵ eut une façon originale d'analyser l'agencement des faits sociaux qui constituent une contribution originale. «Tout a une fonction dans une société». Il est aussi une doctrine qui tire des faits d'interactions et d'interdépendances, des conséquences abusives et mal fondées. C'est donc une conception superficielle de la notion de société dans

³ DUOOIS H.M. (1938). - *Monographie des Betsileo*. Paris, 1503p.

⁴ RAINIHIFINA J. (1975). - *Lovantsaina II; Fomba Betsileo*. Fianarantsoa : Imprimerie catholique, 235 p.

⁵ MALINOWSKI: Anthropologue, Père du fonctionnalisme dans les années 30.

la mesure où la dimension historique est absente. En effet, de tout temps, le monde a connu des explorateurs, des chercheurs, défricheurs curieux, intéressés ou non, des savants toujours soucieux de nouvelles découvertes. Il semble que jusqu'à la moitié du siècle dernier, leur but était, en général, d'exporter à des peuplades plus ou moins lointaines leur civilisation, leurs moyens modernes de communication, d'éducation, de gestion ou d'économie. Avec, il faut bien le reconnaître, un certain esprit de supériorité. Et voilà que depuis une cinquantaine d'années se fait plutôt le mouvement inverse: les anthropologues et scientifiques se rendent compte qu'il serait mieux d'approfondir la culture des différents pays où les échanges se font de plus en plus avec des comportements nouveaux de part et d'autre. Pavageau (1981)⁶ qui a fait l'étude d'une communauté villageoise en période révolutionnaire, a étudié l'organisation du pouvoir dans la société malgache, il a parlé aussi de l'idéologie du *fihavanana* et des relations sociales. Il a discuté du déroulement de la vie quotidienne dans la société cible et d'autres aspects. Dans la société *betsileo*, le *fihavanana* fait partie du *foneñana*. Ceci provoque la relation de patrimoine et d'héritage culturel passéiste, statique et replié sur soi-même, mais ouverte à celle de la culture vivante, dynamique voire même aux dialogues et aux échanges.

Notre étude se situe, dans le champ socio-économique, culturel et psychologique de la société sud *betsileo*⁷. En effet, la tradition est un facteur ou un indicateur de blocage au développement socio-économique d'un pays. Celle-ci provoque la question: « Quelle est l'importance, des valeurs essentielles et des limites du *foneñana betsileo* sur le plan économique, social, culturel et quelle peut être la place de la psychologie du cœur et de l'âme dans cette société? », si on soupçonne ce «*foneñana*» comme frein au développement.

L'anthropologie culturelle est la relation de patrimoine et d'héritage culturel. En outre, la famille est une société voulue par la nature. Autrefois, quand il n'y avait ni poste, ni auto, ni avion, les gens se communiquaient difficilement d'une société à l'autre. Ils s'ignoraient entre eux, sauf à l'intérieur de petites sociétés composées d'un nombre restreint de personnes. Certes, chacun dépendait de son père, de sa mère, de ses grands-parents et, pour tout dire, de sa famille. Les époux étaient interdépendants. Il en est d'ailleurs toujours ainsi, parce que la famille est une société voulue par la nature. Elle est la plus simple de toutes les sociétés. Elle est l'élément de base qui sert à constituer toutes les autres sociétés. La coutume

⁶ Pavageau J. (1981): *Jeunes Paysans sans terres: l'Exemple malgache; une communauté villageoise en période révolutionnaire*. Paris : Harmattan, 205 p.

⁷ Sud *betsileo* : société partie sud de haute terre.

malgache, surtout la tradition *betsileo* veut que la famille, conserve le souvenir de ses ancêtres et qu'elle les honore au cours de cérémonies assidûment fréquentées.

Elle est tenue de prêter son concours en cas d'accidents, d'évènements, de calamités naturelles.

La société *betsileo* présente la solidarité collective. Celle-ci en est la base du *foneñana*. D'autres questions y sont rattachées, du genre « la tradition *malagasy* comme le *foneñana betsileo* est-elle un facteur de blocage au développement d'une société? », ou encore « Le *foneñana* apporte t- il des effets négatifs dans la vie de la société *betsileo*? »

Dans *La sagesse malgache* de Jaovelo-Dzao (1991)⁸ «toute culture est culturante et culturée». Certes, à cause de la logique inhérente au progrès, il est effectivement difficile de revenir aux archétypes, à la genèse et au degré zéro d'une culture. Toutefois, le progrès ne saurait supprimer la tradition. Si ladite culture peut signifier aussi la plantation et la connaissance, nous entendons l'appréhender d'abord ici dans son acception bien particulière, en l'occurrence, la civilisation. En même temps qu'elle évolue au sein de ses propres structures pour des raisons inhérentes à son organisation interne, la culture subit nécessairement des influences de l'extérieur. Ainsi, les causes du changement dans une société donnée peuvent être internes ou externes, l'essentiel étant la sauvegarde de ses intérêts.

Le *foneñana betsileo*, en effet, provoque des situations sociales différentes: d'une part, une situation de genre développement, et épanouissement d'une société, d'autre part. De telle situation peut constituer un facteur bloquant pour le développement.

Plusieurs concepts et différents adages sont employés en ce qui concerne ce fameux, *foneñana betsileo*. Citons, entre autres: le «*moniña*», le «*mitondra foneñana*», le *diam-poneñana*», le «*fehim-poneñana*», le «*laha-poneñana*» etc. Ces termes dominent habituellement, la vie socio-économique et politico culturelle de la société *betsileo* et provoquent, ensuite la psychologie du cœur et de l'âme.

Le «*foneñana*», dans la société sud *betsileo*, n'est pas seulement une tradition clé de la vie sociale mais influence également la vie économique de la société.

Selon Pavageau J. (1981), l'idéologie de la parenté détermine une conception de la société des vivants très hiérarchisée et intimement liée au monde des ancêtres. La parenté impose un système d'attitudes, fait de respect et de reconnaissance envers les statuts plus élevés. Elle impose un système de rôles primordiaux pour les statuts aînés, masculins et originaires de groupes de résidence, secondaires pour les statuts cadets, jeunes, féminins et

⁸ JAOVELO-DZAO R. (1991). - *La sagesse malgache: la culture malgache face à la dialectique de la tradition et de la modernité*. Antananarivo : ISTPM, 83p, p13.

issus de l'extérieur. Pavageau a donc étudié la généralité de la parenté à Madagascar avec des systèmes hiérarchiques et des stratifications de la raison, l'idéologie du *fihavanana* et les relations sociales.

Ce travail anthropologique de Jean Pavageau est donc un essai de sociologie politique qui apporte des réponses originales à la question: quelle est la place de la parenté dans les rapports sociaux?

Le champ de cette étude cible la société de l'Iarindrano, Fianarantsoa, région de la Haute Matsiatra et districts de Vohibato et d'Ambalavao actuel. C'est à dire, les anciens Tsienimparihy, Vohibato, Homatsazo et Alañanindro durant la royauté.

L'approche qualitative a dominé, le plus dans cette étude, mais il y a quelquefois le recours aux données statistiques, pour la justification de l'enquête effectuée. Il y a également des interviews, des entretiens et autres observations pour étayer l'analyse et enrichir la documentation.

Le point de départ du *foneñana* est le lieu d'habitation comme le point d'ancrage de la famille. Que cette dernière peut être exo locale, matrilocale ou patrilocale ou uxorilocale, ... Nous avons utilisé comme outils de recherche l'observation directe, naturaliste et participante pour justifier les hypothèses évoquées. Ainsi nous pouvons observer la pratique du *foneñana* dans la société cible au cours des évènements heureux, ou malheureux avec les cinq sens naturels. Nous avons pu observer également la révélation du comportement dans les situations de la vie quotidienne. Et nous avons pu capter au moindre détail sans en modifier la trame.

Nous avons pris comme univers d'enquêtes, les communes d'Anjoma et de Mahaditra. Ce, pour obtenir des informations permettant de répondre aux questions de départ et celles relatives à la recherche et pour vérifier les hypothèses de l'étude. En tant que natif du lieu, nous sommes persuadés que les communes rurales d'Anjoma et de Mahaditra constituent l'origine de la royauté dans les sociétés du Vohibato et de Tsienimparihy. L'échantillon est ici en fonction du jugement sur les caractéristiques de la population. Nous avons utilisé la variable statistique contrôlée pour élaborer l'enquête. Mais plus l'échantillon est vieux, plus il y a des *Tantara*⁹. C'est pourquoi le proverbe malgache dit «*ela nihetezana ka lava volo*» littéralement, celui qui s'est coiffé depuis longtemps a les cheveux longs. Les anciens connaissent plus de choses que les contemporains; ils ont droit à des priviléges. Cela suppose que la pensée des ancêtres est profonde. Ce proverbe rappelle les coutumes et priviléges des

⁹ *Tantara*: histoire de la parenté, ou des familles et de générations par chaque village.

anciens ainsi que leur expérience dans l'ancien royaume ou village actuel. Autrement dit, dans la tradition malgache, ce sont les vieillards qui ont beaucoup plus de connaissances et beaucoup plus expérimentés que les autres membres de la société. Donc, le variable âge est la meilleure méthode de sondage d'opinion retenue pour cette étude.

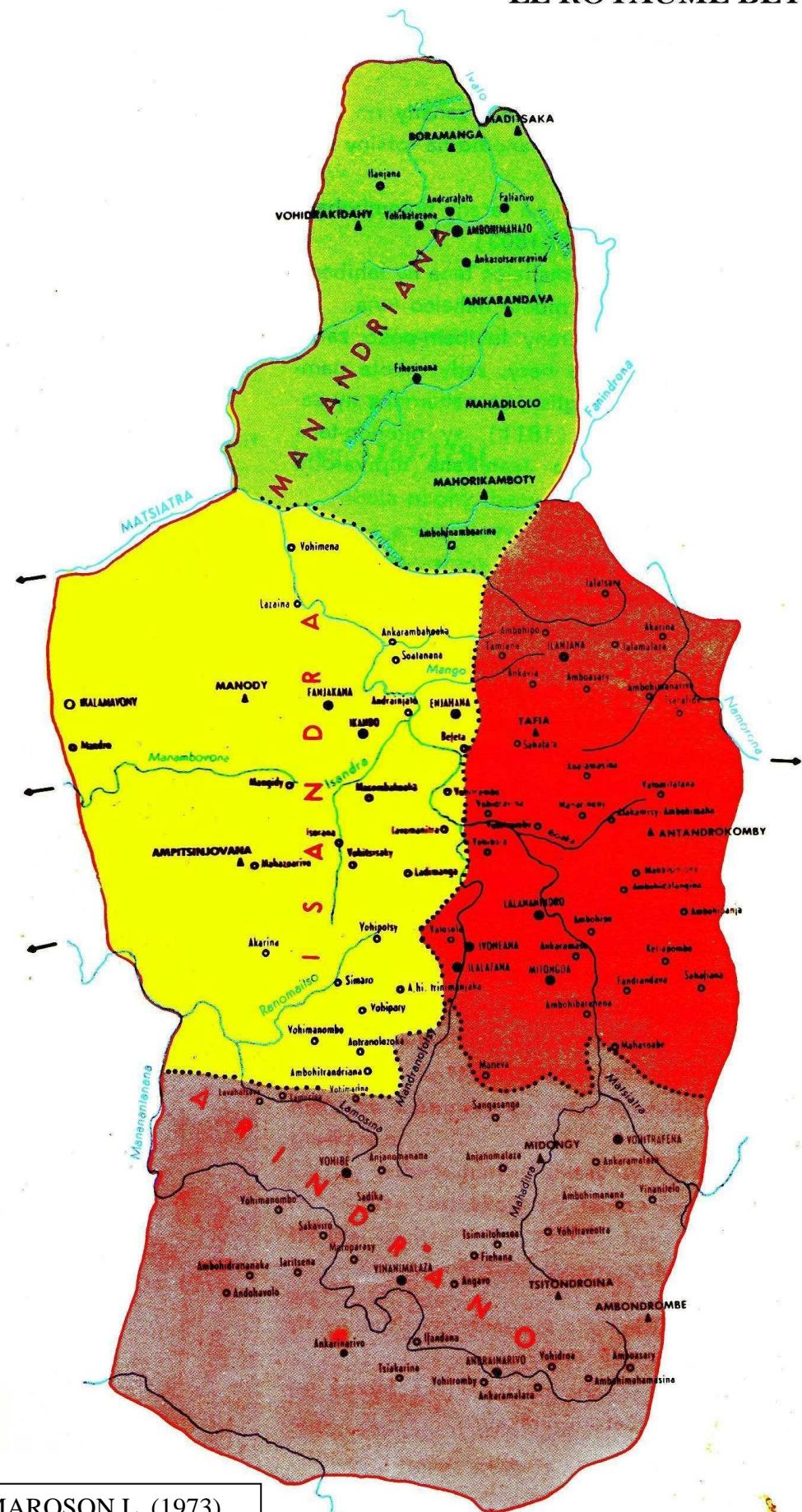
Nous voudrons savoir exactement, dans cette étude, l'évolution du *foneñana* à travers les âges et donner notre point de vue sur sa place dans la vie quotidienne de la société du sud *betsileo*. En effet le sujet souhaite étudier les rapports entre la tradition et le développement socio-économique de Madagascar et du monde indocéanique en général à travers les analyses comparatives.

Notre analyse constitue, à notre humble avis, un éclairage, la pratique paysanne du *foneñana* dans la société *betsileo* surtout.

Pour vérifier les hypothèses susvisées, notre étude traite, dans une première partie, de la monographie de la société Iarindrano, dans la deuxième, notre recherche s'intéresse aux manifestations du *foneñana*, lesquelles sont sujettes à différentes interprétations, pour déboucher sur l'analyse des résultats et les discussions pour mieux entrevoir les perspectives d'avenir.

PARTIE I:
MONOGRAPHIE DE
L'IARINDRANO

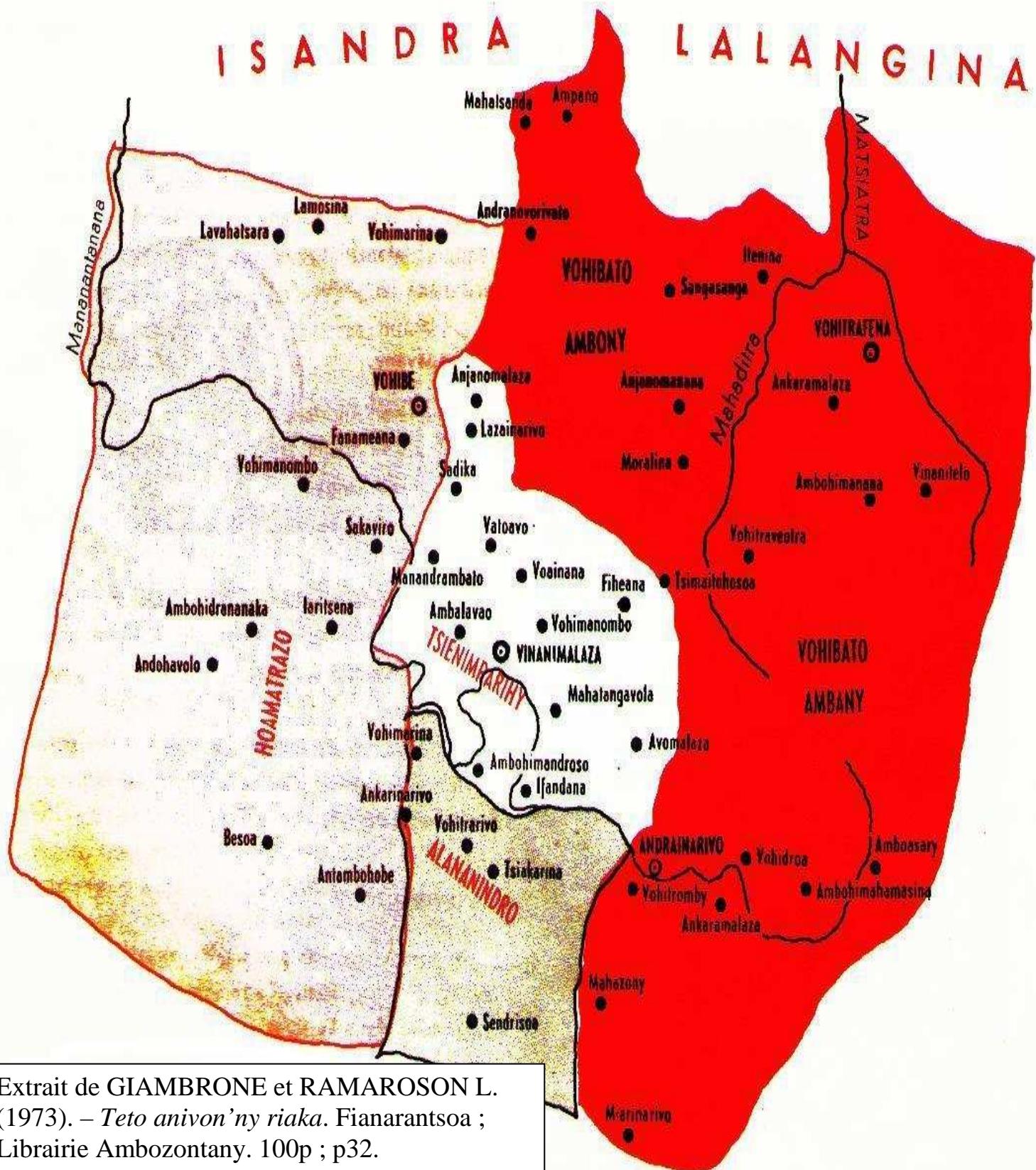
LE ROYAUME BETSILEO



Extrait de GIAMBRONE et RAMAROSON L. (1973).

– *Teto anivon'ny riaka*. Fianarantsoa, Librairie Ambozontany. 100p ; p22.

LES ROYAUMES DE L'iarindrano



Extrait de GIAMBONE et RAMAROSON L. (1973). – *Teto anivon'ny riaka*. Fianarantsoa ; Librairie Ambozontany. 100p ; p32.

1.1. PRESENTATION GENERALE DE L'iarindrano:

1.1. 1. ASPECT GEOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

C'est le pays¹⁰ connu plus ou moins officiellement, au commencement du XX^{ème} siècle, comme pays *Betsileo*. Il est situé entre les 20^{ème} et 22^{ème} degrés de latitude australe, entre les 44^{ème} et 45^{ème} degrés de longitude Est. Il est composé de deux provinces d'Ambositra et de Fianarantsoa.

Le *Betsileo* semble borné au nord, par l'*Imerina* ou plus exactement par le *vakinankaratra*, à l'est par la région de la forêt du pays *Tanala*. Il est ceinturé au sud, par le massif de l'*Andringitra* et à l'ouest par le pays *bara* et la vaste région des *sakalava*.

.1.1.1.1. Toponyme:

D'après Flacourt¹¹, le pays des Iarindrano qu'il nomma «*Eringdranes*»¹² se divise en petites et grandes *Eringdranes*: les petites étaient au sud à partir duquel naquit le fleuve Menarahaka ; les grandes se trouvaient au nord et finissaient au pays des *Vohits-Añombe* dont le fleuve *Matsiatra* en délimite le territoire. Le pays est tout plat et bordé, à l'est, de grandes montagnes fertiles propices à l'élevage de bétail. A l'ouest, il y a trois grands fleuves confluents (*Mananantanana*, *Zomandao* et *Sahanambo*) qui rejoignent la grande baie située sous le 20^{ème} degré de latitude : le canal de Mozambique.

Flacourt en décrivant *Eringdranes* pour Iarindrano, se trouvait en plein embarras car la définition se prêtait à confusion. En effet, il valsait entre deux options : *arin'ny rano* ou ceinturé par de l'eau, et qui englobait l'*Isandra* et le *Lalangina*, le plateau signalé par Flacourt dans la grande plaine d'*Ambohimandroso* (*Ambalavao*). Avec le temps, il y a eu modification de la voyelle initiale passant de «*E*» en «*A*». Ainsi un rapprochement a été fait en matière de dénomination et qu'en fin de compte, le plateau d'*Ambohimandroso* a été retenu comme le berceau de l' Iarindrano. Le débat fut clos.

L' Iarindrano serait donc, texto, le pays abondant en eau. Or *Tsienimparihy*, qui est aussi le nom d'une bonne partie de la même région se traduit «*tsy*» ou non, «*enina*» ou pourvu de et *farihy* ou rizière inondée. Cela veut dire que beaucoup d'eau et moins de rizière, voilà qui ne s'accorde guère. La contradiction s'évanouit avec *Erindrano*, *erina* qui regrette de marquer de et *rano* c'est l'eau.

Pays¹⁰: territoire bien limité entre régions actuelles.

Flacourt¹¹: Auteur et historien qui étudie l'histoire de Madagascar.

Eringdranes¹²: le nom de l' Iarindrano selon Flacourt: voir Dubois (1938): *Monographie des Betsileo*. Paris, 1503p.

D'après le docteur Catat¹³, c'est l'Ifandana qui est l'ancien village betsileo.

.1.1.1.2. Tableau 1 :

Le tableau ci-après montre le mélange de la population aux quelques communes dans le district de Vohibato et celle d'Ambalavao.

Communes	Tribus en %				
	Betsileo	Merina	Antandroy	Antesaka	Tanala
Iarintsena	> 90 %	-	05 - 10 %		< 05 %
Ambohimandroso	>90 %	05 – 10 %	05 – 10 %		
Andrainjato	>90 %		05 – 10 %	05 – 10 %	
Anjoma	>90 %	< 05 %			
Ankaramena	>90 %	< 05 %	05 – 10 %		
Ambohimahamasina	>90 %	< 05 %			
Miarinarivo	>90 %	-			<05 %
Vohitsaoka	>90 %	05 – 10 %	<05%		
Talata Ampano	>90 %	05 – 10 %			<05 %
Mahasoabe	>90 %	< 05 %			
Ihazoara	>90 %	-			
Mahaditra	>90 %	< 05 %			
Ankaromalaza mifanasoa	>90 %				
Andranovorivato	>90 %	< 05 %			
Ambinananiroa	10 – 25 %	-	50 – 75%		

D'après le tableau, nous constatons que dans les 15 communes (étudiées) ayant le projet régional SIRSA¹⁴, les populations de chaque commune sont composées de *Betsileo*, de *Merina*, d'*Antandroy*, d'*Antesaka*, de *Tanala* et autres.

¹³ Docteur CATAT (1889 – 1890). - *voyage à Madagascar.* Paris : Administration de l'univers illustré, PASSIM.

¹⁴ SIRSA : Système d'Information Rurale et de Sécurité Alimentaire.

1.1.2. LE PASSE DE L'IARINDRANO

1.1.2.1. les grandes divisions des anciens temps :

L'Iarindrano, dont nous avons déjà évoqué l'étymologie à propos des Eringdranes de Flacourt, s'étend sur toute la partie méridionale du *Betsileo*.

Là aussi on a relevé plusieurs régions:

- Le Vohibato qui comprend la vallée de la Mandranofotsy dans sa partie supérieure jusqu'à son entrée dans la plaine de Fianarantsoa;
- Le Tsienimparihy sur les deux rives de la grande rivière du Mananantanana;
- L'Ialañanindro atsimo ou Ialañanindro du sud;
- L'Homatsazo.

Telles furent du moins les répartitions et appellations qui se modifièrent en partie et se compliquèrent quand les *Merina* s'emparèrent du *Betsileo*.

Au temps de la conquête merina, c'est-à-dire en 1810 jusqu'à 1828 quand Radama I¹⁵ se mit en campagne pour faire la conquête du sud, dont une partie le Vohibato, se fiant sans doute aux positions inaccessibles de ses rochers, voulut tenir tête à l'envahisseur. De fait, une poignée de vrais soldats, sur certaines hauteurs, auraient pu tenir en échec armé. Le siège d'Ifandana dans la grande plaine d'Ambohimandroso fut une des périodes tragiques de la campagne. En ce temps, le Vohibato dut se soumettre malgré l'existence de poche de résistance en ce lieu. Ainsi, il perdit une partie de son territoire transférée aux deux provinces voisines plus dociles. Le Lalangina y gagna: Iharañany, Mañeva, Ambohimañarivo, Mitongoa et Anjanamahasoa. L'Isandra reçut: Ilangela, Ambohitrimanjaka, Isoamaina et l'ouest de ces mêmes villes.

La suite de la grande réunion avec le discours de *tsimahamenalamba* de Radama I pour les divisions politiques des provinces de l'Isandra, du Lalangina et de l'Iarindrano décida du sort du pays *Betsileo*. La troisième des provinces (Arindrano parce qu'elle s'est soumise la dernière au roi de Tananarive) a été, pour ainsi dire, divisée en cinq parties :

La période de morcellement politique qu'avait connu l'Iarindrano sous le règne des «*Hova Mandrefy*» donnait au souverain merina Radama premier, une occasion favorable pour consolider le royaume de son père, le roi Andrianampoinimerina. En effet, l'autorité de ce dernier était déjà reconnue dans la partie septentrionale du pays *Betsileo*.

Après la prise des deux forteresses *betsileo* (Iharañany et Ifandana), la situation n'était pas pour autant stable dans le pays, tant du côté de Rarivoarindrano que du côté

¹⁵ Radama I est Roi de Tananarivo, successeur d'Andrianampoinimerina.

merina. La révolte du Vohibato a remis en cause la position de Rarivoarindrano. En effet, la nouvelle autorité qu'il vient de recevoir de la part de Radama vient d'être contestée par les frères culturels auxquels sont venus s'allier le *Hova* Andriambanolonana, Andrianonibe III et Andriandomaivola. Il a fallu l'intervention des troupes merina pour arrêter l'insurrection, dont les conséquences ont été ressenties, cette fois encore, de façon marquée dans le pays.

En premier lieu, l'Iarindrano a perdu au profit de ses voisins du nord (l'Isandra et le Lalangina) un certain nombre de villages compris dans une zone située au nord d'une ligne tracée dans les sens est-ouest entre Mahasoabe, Sangasanga, Somaina et Antranolozoka. Il s'agissait en fait d'une opération de morcellement ayant pour but de frapper durement le Vohibato considéré comme le principal investigateur du soulèvement et de la résistance du sud *betsileo*. Pour mieux comprendre la situation, faut-il rappeler ici les opérations de résistance organisée à Iharañany dans le haut Vohibato, celles d'Ifandana au sud dans le bas Vohibato, et enfin le mouvement insurrectionnel inspiré par les frères félons contre Rarivoarindrano. Ce dernier était devenu vassal de Radama après l'institution de la nouvelle province Merina, l'Andafiatsimonimatsiatra.

Pendant l'époque de *Maroandriana*, il y avait des «*Solombavan'Andriana*» ou bien des représentants du pouvoir royal, tout en gardant leur statut d'Andriana. Enfin, il y avait encore l'administration territoriale, une subdivision bien distincte: le Tsienimparihy, le Vohibato, le Homatsazo et l'Alañanindro.

L'Iarindrano est divisée en 05 grandes provinces: Vohibato avaratra, Vohibato atsimo, Tsienimparihy, Alañanindro et Homatsazo. Cette division était à l'origine de la volonté de Ravelonandro de partager le pays entre ses enfants.

Le Vohibato constituait une zone de contact entre le nord et le sud *betsileo*. Mais également faisait l'objet de convoitise entre les princes du Lalangina, dans le nord et ceux du sud. Voilà pourquoi il était rattaché, soit au royaume du Lalangina, soit au royaume de l'Iarindrano.

En fin de compte il faisait définitivement partie intégrante de l'Arindrano après la grande bataille d'Ambohitsavo.

- **Le Vohibato avaratra:** le chef fut Ratsarazafindranovola. Sa capitale était Vohitrafeno et il comptait plusieurs autres villes, comme, Mahasoabe, Midongy, Ambohimanaña, Vinañintelo, Marokona, Ankaramalaza, Vohinendra, Sangasanga, Anjañomanana, Mahatsanda et Ampano.

- **Le Vohibato atsimo:** le chef fut Ralainony et la capitale était Andrainarivo. Il est constitué par d'autres villes comme Tsimaitohasoa, Vohitromby, Vohidroa, Vohitraveotra,

Monongona, Vatomitantana, Amboasary, Ambohimahamasina, Mahazony, Ankaramalaza (au nord du Mahazony).

– Le **Tsienimparihy**: le chef fut Rarivoarindrano. Vinany (Ambohimandroso) en était la capitale. Les autres localités étaient: Vohidahy, Vatoavo, Vohimanombo (est), Ivoeñana, Arinomby, Vohitsosy, Ifandanana, Ambatomena, Avomalaza, Angavo, Matangivola, Fihehana, Alasora.

– L'**Ialañanindro** n'a pas fixé ni son chef ni sa capitale. Ses villes étaient: Vohimena, Vohitrarivo, Vohimarina sud, Tsiakarina, Ankarinarivo.

– Le **Homatsazo**: (ou Ihomatsazo, forme plus *betsileo*), Ramaheve en était le chef et Ivohibe comme capitale. Les autres villes du Homatsazo étaient: Vohimarina, Mahasoa, Lamosina, Fanamiana, Sakaviro, Miarinarivo. Toutefois, la ville de Vohimanombo ouest disposait des chefs comme Randriantoaravo et Ravalananarivo. Pour sa part, Aritsena avait comme chef Ratsimatsindramanana. Respectivement, les villes de Manampy et Anjahana – Raombinanahary; celles d'Ambohiboamaso, de Tsongay, d'Andohavolo, d'Ambohidrananaka et de Sahamalaza -Rangorivato.

Homatsazo avait une autre capitale: Sadika, qui avait eu à sa tête Ralaintsikoboka. Il supervisait également Maroparasy, Vatofotsy, Manandrambato, Kimaoly ou Fiañenana, Lazainarivo, Anjanomalaza.

1.1.2.2. Le mode de production:

Après l'*afotroa* (le feu qui détruit tous les êtres vivants: animaux, végétaux; feu considéré allumé par le *Vazimba*), cet événement est considéré par la littérature *betsileo* comme le début d'une ère nouvelle. En effet c'était la période d'implantation des premières organisations dans le pays au cours de laquelle apparaissait le fondement de la civilisation *betsileo*. Avec l'apparition de nouvelle technique, L' Iarindrano pratiqua la riziculture irriguée avec la construction de villages correspondants.

.1.1.2.3. L'activité religieuse :

Le culte aux ancêtres signifiait la croyance en ces derniers par des sacrifices d'animaux. Le plus souvent, il se manifeste en immolation de zébus et de poules dans le but de maintenir et de promouvoir la vie. Cela se faisait par type de lignage.

Dans le lignage, les gens coopéraient les uns avec les autres. Souvent le parc à bœufs était commun et chacun exploitait des terres généralement proches les unes des autres, formant ensemble la terre des ancêtres (le *tanindrazana*). Cette période est qualifiée *Fahasoatany* d'après le Pasteur Rainihifina. C'est la période considérée comme l'âge d'or de l'histoire du *betsileo*: une période calme.

.1.1.2.4. L'organisation politique :

Il n'y avait pas de véritable organisation politique, les gens vivaient dans le cadre d'une communauté largement consentie et solidaire. Et ce, sous la conduite d'un doyen digne de respect. L'esclavage n'existe pas car il n'y avait pas de guerre considérée comme source de main d'œuvre servile.

Selon Rainihifina, l'augmentation de la population posait à l'époque des grands problèmes d'organisation; si bien que les groupes avaient décidé de prendre comme chef des gens venant de l'extérieur (Arabes du pays Antemoro).

Il précise aussi que les premiers *hova betsileo* étaient désignés par les populations. D'autres traditions orales rapportent que les premiers princes étaient d'origine *Vazimba* connu sous le nom d'*Andrianaby* (les groupes de *Marosada*, *Leamanakena*, *Vatomandrindrina*, *Tafimolazy*, *Zafifiefea*) par le fait qu'ils furent tous des *andriana* ou *hova*. Cela veut dire que les premiers princes de l'*Arindrano* sont les *tompontany* (*Vazimba*). L'objet de conflit entre les groupes voisins était la recherche des meilleures terres pour en faire des rizières. Et pour se défendre contre l'attaque, les gens se soumirent à des chefs qui s'imposaient par leur courage et leur habilité. La ruse et la guerre serviraient à augmenter le domaine et la puissance d'où les razzias d'esclaves et des troupeaux des groupes plus faibles. Avoir un *hova* fort et puissant, constituait un élément indispensable à la survie de la communauté. C'était l'époque de *Maroandriana*.

.1.1.2.5. Les anciens dirigeants :

Les premiers *hova* étaient assisté d'un conseil des anciens, les *anakandriamahalala*. Ils prennent les décisions importantes concernant la vie des communautés puis des sous-chefs les *andevohova* représentent les *hova* au niveau des clans.

Le *hova* construisait son palais (*lapa*) au centre du village et s'entourait lui par une foule de serviteurs dévoués:

- Les *tandapa*: gardiens du palais
- Le *fendapa* (*famorapotaka*): le directeur du palais qui assura le protocole.
- Le *fiankinantehina*: joua le rôle de premier ministre c'est-à-dire le chef des *andevohova*.
- Le *ramanga* (*olom-pady*): employés à des charges spéciales se rapportant à la personne du *Hova* c'est-à-dire s'occupant du corps dans les funérailles
- Les *raindraoto* et *renindraoto* (ou les *raindrala* et *renindrala*) les nourricières des jeunes princes.

La première organisation sociale:

- *Hova* (détient la royauté)
- *Olom-potsy* (Homme libre)
- *Andevo* (Esclave)

Le premier *hova* s'était attribué le pouvoir des aînés du temps des communautés traditionnelles.

- Selon Dubois (1938)¹⁶ les chefs du *betsileo* n'appartaient pas à une seule et même famille comme chez les *merina*, *sakalava*, *bara* et *etc.*
- Selon Deschamps, l'origine des nobles *betsileo* (*hova*) était le *zafirambo*, de nouvelles arrivées atteignaient le plateau de l'est dans la région des sources de la Matsiatra (Sandrañata).
- Selon Ralaimahoatra et Rainihifina, ce sont les Arabisés du sud-est; les «*Jarivo*» (pays *Antemoro*), Ramakararo (Arabe venu de la Mecque qui s'installa sur les rives de la Matitanana au début du XV^{ème} Siècle.

¹⁶ Dubois (1938). - *la Monographie des Betsileo*. Paris, 1503p, p58.

.1.1.2.6. Les grandes dynasties du sud betsileo:

- Les *Zafimaharivo* → Isandra
- Les *Zanakantara* → Manandriana et Vohibato
- Les *Zafianara* → Lalangina
- Les *Zafimahafanandry* → Tsienimparihy
- Les *Zafindreony* → Alañanindro
- Les *Zafimahatahimana* → Homatsazo

Les premiers migrants s'installaient à Ambohimahasoa (principalement à Ambositra) sur les bords de la Mania. «*Andafi atsimonimatsiatra*».

Des habitations sociales vivaient par groupes isolés sur les bords des cours d'eau, ou dans les grottes.

Pendant l'époque de l'âge d'or, l'économie était basée sur la prédatation, la chasse, la cueillette, la pêche grâce à l'existence de nombreux îlots forestiers: Ialatsara (Anjoma), Midongy (Alakamisy Itenina), Lakoera (Mahaditra) d'où les noms Ambalahazo; (au village de bois), Vohitsaveotsa (au village de *Veotsa* des plantes épineuses), Antavovola (à la forêt de *tavovola*; des arbustes aux feuilles effilées).

Les migrations s'accompagnaient d'affrontement causant le départ forcé des groupes vaincus vers d'autres lieux.

.1.1.2.7. La nouvelle structure sociale :

Le nouveau prince (*hova* ou *Hovabe*, *hova mandrefy*) descendant de Ravelonandro était appelé *Hovabe* (*hova* en exercice). Il détenait l'ordre politique et social, territorial.

Les devins (*Ombiasa*) monopolisaient le domaine occulte. Ils remplaçaient les *anakandriamahalala* qui formaient les conseils des anciens dans l'ancien système.

Les hommes libres étaient composés de la masse des populations locales. Enfin au bas de l'échelle sociale, les esclaves

Les anciens chefs betsileo devenaient des égorgeurs de bovidés (*Hova mpanominda*); ils étaient chargés de racler le *hazomanga*¹⁷. Le groupe dominant était composé par les *hova* (*Hovabe* et *hova mpanominda*). Les groupes dominés ou les roturiers ou *vohitsa* comprenaient pratiquement toutes les communautés traditionnelles de bas de l'échelle à savoir les familles, les clans ou *foko*. Le *Hovabe* se servait des *anakandria*, les

¹⁷ *Hazomanga*: bois sacré, raclé au cours des rites solennels: recherche de réussite diverses,

Exemple: Victoire en cas de guerre, cérémonies de purification (*bilo, Salamanga*).

chefs de famille et des *andevohova* qui avaient en charge l'administration d'un certain nombre de clans. C'est la période du *hovamandrefy* (apparition des mariages endogamique).

.1.1.2.8. Essai de concordance des règnes au betsileo :

Les Malgaches vouaient un respect profond au souverain. Ils le considéraient comme un être unique, d'une essence supérieure, ayant une sorte de vertu divine: il était le maître absolu sur ses sujets, leurs biens et leur vie. Toutefois il s'appuya sur le peuple qui, en retour, devait le soutenir. Le royaume *hova-* s'agrandissait peu à peu à coup de conquêtes. Les européens eurent beaucoup de peine à y pénétrer; l'accès de la capitale leur resta longtemps interdit, et le droit de propriété foncière leur fut toujours refusé.

D'après Dubois (1938)¹⁸, l' Iarindrano est passé par quatre périodes: D'abord, la période légendaire: c'est l'époque inconnue. Le nom qui, d'ailleurs, semble symbolique c'est Rakapy. Celle-ci était invoquée lors du sacrifice de *Vohibato*. Pendant cette époque, l' Iarindrano, pouvait être considérée comme la première de la lignée des rois. Ensuite, la seconde période où les traditions de l'Imerina commençaient à s'accorder sur certains noms, mais l'incertitude entourait encore leur personne et leur sexe. Le roi de l' Iarindrano (Rahasa) a été refoulé, à cause de sa lèpre, vers la région de Lalangina depuis 1680 jusqu' 1700. Il détenait encore son pouvoir royal ; ce qui lui facilita son retour sur le trône. C'était la troisième période.

Et enfin, avec Andrianampoinimerina, la quatrième période proprement historique. Ramarovahoaka et Ralainony I étaient les rois légaux auprès d'Andrianampoinimerina.

Pendant cette époque, le *betsileo* perd son indépendance, et Rarivoarindrano reprenait le pouvoir royal en Iarindrano, c'est-à-dire à Tsienimparihy. A Vohibato nord, Rarivoekembahoaka avait régné. Ses successeurs étaient tour à tour: Ratsarazafindranovola, Raondevomavo, Randriambelonandro III et Andriambolamena. Mais dans le Vohibato sud, c'était Ralainony II ou Andriambelaza qui avait régné. Ses successeurs étaient: Raonimananina, Ralainony III, et Ratsiaverika qui se disputaient le pouvoir.

Mais avant Rahasa, le roi lépreux congédié dans le Lalangina, le Père Valette¹⁹ a donné une généalogie des princes du Vohibato que voici.

Le premier était Rahasamanarivo (1680 – 1700) roi de Mitongoa, le second était Randriambelonandro II (1700 – 1750). Le troisième - Ramarovahoaka (1750 – 1796) ou

¹⁸Dubois (1938). - *Monographie des Betsileo*. Paris, 1503p, p235.

¹⁹ Valette: Missionnaire qui a essayé de pénétrer le vieux *betsileo*.

Ralainony I. Puis après la division en Vohibato nord et Vohibato sud, le règne se présentait comme suit :

- Dans le **Vohibato nord**; le quatrième était Rarivoekembahoaka ou Andriambelonandro II, le cinquième - Ratsarazafindranovola, la sixième -Raondevomavo et enfin les derniers étaient Andriambelonandro III et Andriambolamena.

- Dans le **Vohibato sud** ; Le quatrième était Andriambelaza ou Ralainony II, le cinquième - Raonimananina et les derniers étaient Ralainony III et Ratsiaverika. Vohitrafeno était la capitale du nord; Vohitromby celle du sud jusqu'au temps de Raonimananina au cours duquel ce dernier la transféra à Andrainarivo.

D'après Randriamamonjy F. (2006)²⁰, **Tsienimparihy** était l'un des régions de l'Arindrano, qui avait un territoire exigu. Au centre, le Tsienimparihy était divisé en trois: Andoharano la partie est, avec Ifandana comme capitale, Onisoa au centre qui avait Vohidahy comme capitale, Isadika à l'ouest qui avait deux capitales: Vatoavo et Kimaoly.

L'Alañanindro était la province au sud du fleuve de Manantanana jusqu'au fond du massif d'Andringitra. Il se divisait également en trois parties: C'est l' Alañanindro proprement dit au nord; le Manambolo dans la partie sud et l'Onisoa dans la partie ouest.

Le **Homatsazo** était l'angle ouest sud du territoire *Betsileo*. C'était Ramatahimanana-rafonarivo qui en était le premier roi avec comme capitale Voanjomitohy ou Aritsena actuel et Vohimanombo à l'époque de son fils successeur Ravalarivo.

Selon le même Randriamamonjy F. (2006), les successions de pouvoir royal dans les pays de l'Arindrano se présentaient comme suit:

Dans le Vohibato: Autrefois, c'est Ramahangola qui était le roi mais il avait perdu sa royauté par désobéissance civile. Ramahangola était le grand-père de Rarivoelimasina qui le succéda. Le roi du Lalangina en 1680 qui avait régné à Vohibato était Rahasamanarivo. Après sa mort, son deuxième fils lui succéda (Ralainony I, ensuite Raonimananina, après Rakamboavola Ramarovahaoaka). Enfin, avant l'avènement de Andrianampoinimerina roi d'Antananarivo, c'étaient Ralainony II et Ravelonandro II qui régnaients dans le Vohibato.

Dans le Tsienimparihy: selon la tradition, c'est Ravelonandro, fils d'un noble Antemoro qui était le créateur du royaume de Tsienimparihy. Ce sont les fils de Ravelonandro qui ont régné sur les autres territoires:

- Ramaharivo Andriamahafanandrina, roi du Tsienimparihy
- Reony, roi du Alañanindro, et

²⁰RANDRIAMAMONJY F. (2006). – *Tantaran'i Madagasikara isam-paritra*. Antananarivo, 587p, p322 – 329.

- Andriamatahimana, roi du Homatsazo.

Randrianonibe I qui a régné à Tsienimparihy après son grand-père Ramaharivo avec Ifandana comme capitale. Ensuite, l'un de ses fils Andrianonibe II ou Andriamanamboatrarivo lui succéda, puis vinrent Andrianonibe III et Rarivoarindrano.

Dans l'Alañanindro: le territoire d'Alañanindro qui est au sud du fleuve de Mananantanana jusqu'au fond massif d'Andringitra. C'est Reony, fils de Ravelonandro qui était le premier roi d'Alañanindro avec Vohidava comme capitale. Ensuite, son fils Andriambahoamanana lui succéda. Puis, le fils de ce dernier Raonimananina lui succéda. Vint ensuite Andrianafananaharea. Celui-ci avait perdu, après quelque temps, son royaume. Ainsi la population d'Alañanindro avait porté au pouvoir le fils d'Andriamanalina roi d'Isandra : il s'agissait de Ramasimbanonone. Andriandraninarivo, fils cadet de Raonimananina ayant enfui avec son frère en pays *Tanala* (à cause de la peur de son frère Andrianafananahare) retrouva le trône avec l'appui de la population d'Alañanindro. Ensuite, Raonimananina II fils de Andriandraninarivo lui succéda.

Dans le Homatsazo: qui est l'angle ouest sud du territoire *betsileo*, le premier roi était Ramatahimanana Rafonarivo. Voanjomitohy (ou Aritsena) en était la capitale. Son fils Ravalanarivo lui succéda. Vinrent successivement au pouvoir Raompanarivo -fils de Ravalanarivo, Ramaheve Randriananahare et ses trois fils - Andriandomaivola Ratovonone, Ramaroarivo, Ramaheve.

1.1.2.9. Etalement progressif des tribus²¹ :

La mosaïcité des tribus malgaches est frappante : celle des immigrations très anciennes, venant d'Asie par petits paquets et séjournant pendant longtemps sur les côtes; puis celle de la montée par l'est de petits groupes qui se répandaient peu à peu sur les plateaux. Chacun de ces groupes gardant comme condition de son existence la cellule vitale d'une noblesse à caractère sacré incommunicable.

²¹ Etalement progressif des tribus : In- Saint – Gabriel Mödling. (1927).- *les origines des malgaches*. Anthropos.

1.1. 3. L'ARINDRANO ACTUEL:

L' Iarindrano historique est constitué par deux districts actuels, Ambalavao et Vohibato. Le district de Vohibato est composé de quatorze communes rurales dont Mahasoabe, Ihazoara, Alakamisy Itenina, Vohibato Ouest, Maneva, Talata Ampano, Soaindrana, Andranovorivato, Vohimarina, Ankaramalaza Mifanasoa, Mahaditra, Vohitrafeno, Vinanintelo et Andranomiditra. Et celui d'Ambalavao constitué par dix huit communes (dix sept communes rurales et une commune urbaine). Il s'agit de Besoa, Manamisoa, Iaritsena, Ambohimandroso, Ankaramena, Vohitrarivo, Kirano, Vohitsaoka, Fenoarivo, Andonaka, Anjoma, Ambohimahamasina, Mahazony, Ambinanindovoka, Miarinarivo, Andrainjato, Sendrisoa. Et la commune urbaine est celle d'Ambalavao.

Les quatre sous parties d'Arindrano pendant la royaute deviennent deux districts indépendants. Aujourd'hui et depuis l'indépendance de Madagascar en 1960, c'est la constitution de 2007 qui crée le district de Vohibato, partie intégrante de l'ancien district de Fianarantsoa II. Ces deux districts qui regroupent l' Iarindrano dans la région sud de la Haute Matsiatra, c'est-à-dire, le district de Vohibato et le district d'Ambalavao, disposent trente et deux maires et deux députés.

L' Iarindrano est composé de trois cent cinq *fokontany* dont cent soixante dans le district d'Ambalavao et cent quarante cinq dans celui de Vohibato .Il a une population de plus de 300000 habitants, avec des densité de 47hab/Km². La superficie de l' Iarindrano est de 667,66km² dont le 486,62km² se trouve dans le district d'Ambalavao et 181,04km² dans celui de Vohibato.

.1.1.3.1. Organisation structurelle de la société :

Les liens qui unissaient les membres d'une même famille étaient très forts; cette union était considérée comme chose précieuse: on ne devait rien faire qui puisse la rompre ou la relâcher. Beaucoup de questions se discutaient en conseil de famille et il fallait les traiter en secret. On doit, entre parents, pouvoir compter les uns sur les autres. Les visites fréquentes étaient recommandées; il ne fallait pas se tenir à l'écart des membres de la parenté; pratiquement on se visitait beaucoup, surtout à l'occasion des événements heureux ou malheureux: naissance, maladie, décès. Les proverbes rappellent cet idéal avec autant d'insistance lorsque la menace plane sur ces liens. Celle-ci réside dans les rivalités, les inimités, les haines entre membres d'une même famille souvent fréquentes et profondes.

1.2. LE GRAND PRINCIPE DE L'ANCIENNETE:

Ici, le groupe père, mère, enfant est en dépendance étroite et en conformité avec les principes formels hérités des aïeux. Il va de soi que cette tradition continue sous une forme atténuée, eu égard à l'évolution de la société dans l'espace et dans le temps. Les grands parents constituent la branche maîtresse à partir de laquelle prend source toute forme de nouvelle vie. Ils sont d'ailleurs eux-mêmes tributaires de la souche originelle: des ancêtres disparus. Plus on est ancien, plus on assoit son autorité au sein de la famille (du lignage par extension).

La famille chez le sud betsileo, représente en quelque sorte le bananier dont les rejetons croissent indépendants autours de la tige mère. En tout cas, ces détenteurs du pouvoir spirituel ne sauraient s'appuyer que sur l'activité matérielle de leur descendants. Cela veut dire que les familles ressemblent aux fleurs du bananier: quand elles sont encore dirigées vers le ciel, elles paraissent ne former qu'un seul tout, mais quand elles s'inclinent, chacune occupe sa place propre.

L'image proverbiale des tiges de citrouilles qui se subdivisent en de nombreuses ramifications, mais qui se ramènent tout à un même point d'attache, ainsi que celle des fleurs de bananier illustrent, non seulement, la vision betsileo du monde, mais plus encore, les limites de «*foneñana*» qui découlent d'une vie commune «*Aina*». La généalogie donne un sentiment de profondeur, d'appartenance à l'histoire, de profond enracinement et la notion même de devoir sacré qui consiste à allonger la ligne généalogique. Rien n'est possible, en dehors de cet «*Aina*», vie précieuse qu'il faut préserver et accroître, pour demeurer en «relation avec» le tronc commun aux nombreuses ramifications. L'organisation familiale du betsileo de l' Iarindrano s'articule autour des grands parents qui sont les sources des générations, des pères et des mères, des enfants. Quelque part, la famille englobe aussi des «*havana*». L'organisation du pouvoir se situe dans la logique de l'organisation sociale, c'est pourquoi, au pouvoir traditionnel des aînés s'ajoute le pouvoir de ceux qui, au village, ont acquis un nouveau statut. Le pouvoir traditionnel revient à l'ensemble de *Ray aman-dReny* c'est-à-dire les aînés, ceux qui ont une place privilégiée dans la parenté, mais certains personnages exercent plus particulièrement ce pouvoir politique.

1.2. 1. LA GESTION DU TRAVAIL QUOTIDIEN :

L' Iarindrano a une vocation agro-pastorale. Pendant la préparation de la riziculture, les hommes labourent les rizières, ils préparent les semences. Avant que les femmes se repiquent les jeunes plantes du riz, les hommes piétinent ces rizières avec le concours des bœufs. Après quelques semaines de repiquage, les hommes y reviennent pour le sarclage. Ils refont le même travail après quelques semaines. Nous constatons que les hommes *betsileo* font les travaux les plus durs pour améliorer le niveau de vie de leurs familles.

Le *Betsileo* de l' Iarindrano, d'autrefois, pratiquait aussi d'autres activités et d'autres **cultures**²² mais celles-la étaient pratiquées comme activités secondaires. On prend comme exemple: la culture du manioc, des patates, du maïs, du tabac dans la région du Vohibato, les cultures du tabac, des tomates, du manioc dans la région du Tsienimparihy, Alañanindro et Homatrazo. Il y a aussi l'élevage porcin et le petit élevage mais c'est l'élevage bovin qui détient la première place.

Le tissage et la vannerie constituent l'activité principale des femmes dans la région de l' Iarindrano. Le tressage domine aussi la vie des femmes du Vohibato en général de même que le tissage, celle du reste.

Mais les produits satisfont en général le besoin de la famille. Par exemple, les nattes, les sou biques, les *lamba sarimbo* (tissu), les vêtements, ...

Selon Rainihifina J. (1975)²³, les *betsileo* ont des compétences pour la division de travail dans leur vie quotidienne. Les hommes âgés et les petits garçons, gardent les bœufs. Les femmes âgées font la cuisine pour la famille et aident les jeunes femmes et les petites filles en s'occupant des bébés. Les petites filles s'occupent de leurs petits frères et leurs petites sœurs. Tandis que les jeunes gens et les hommes adultes labourent la terre, les cultivent pour gagner des produits de subsistance. Les jeunes femmes et leurs mères vaquent à leurs travaux ménagers. Elles s'adonnent également à l'artisanat comme le tissage ou le tressage pour satisfaire les besoins illimités de la famille.

Les habitants de l' Iarindrano sont en général, des paysans mais actuellement, nous constatons que la vie familiale de la population d' Iarindrano change radicalement. En effet, par les temps qui courent, la plupart des enfants et des jeunes de l' Iarindrano sont scolarisés.

²² Culture ici c'est l'activité quotidienne professionnelle. Exemple: culture du manioc, maïs, tabac, ...

²³ RAINIHIFINA, J. (1975): *Lovantsaina II Fomba betsileo*. Fianarantsoa : Librairie Ambozontany, 235p, p 15,22

1.2. 2. LA STRUCTURE SOCIALE :

Le précepte de la parenté du *betsileo* de l' Iarindrano détermine une conception de la société des vivants très hiérarchisée et intimement liée au monde des ancêtres. Il impose un système d'attitudes: c'est-à-dire, il appartient aux aînés de faire entendre la voix de la raison et aux cadets de savoir les écouter: là est le secret de l'harmonie, de la postériorité et du bonheur commun fait de respect et de reconnaissance envers les statuts plus élevés. Elle impose un système de rôles primordiaux pour les statuts aînés, masculins et originaires de groupes de résidence ; secondaires pour les statuts cadets, jeunes, féminins et issus de l'extérieur. Plutôt que de système hiérarchique, il est plus pertinent de parler de **stratification sociale**²⁴ car cette hiérarchie est fondée sur des statuts acquis, un ensemble de critère de prestige, de compétence technique, de personnalité ou autres non liés à la place dans la parenté et perçus surtout par les jeunes générations.

Au sein de la parenté, les individus ont une place particulière qui est déterminée par deux critères essentiels:

D'une part, l'ordre de naissance pour ceux qui sont unis par des liens de filiation.

D'autre part, l'ordre d'arrivée dans le groupe, pour ceux qui sont unis par des relations d'alliance. On peut y ajouter le critère de sexe, masculin ou féminin. Le système hiérarchique fondé sur la parenté impose à chacun des comportements correspondant à la place qu'il y occupe. En outre, il est **déterminant**²⁵ pour l'organisation sociale car il définit le contrôle de la terre et par là même, fonde le pouvoir politique.

Les aînés ou l'ensemble des chefs de segments lignagers habitant le village, c'est-à-dire les *Ray aman-dReny*²⁶ ont le statut le plus élevé et le plus respecté; Ils sont propriétaires des terres; ils règlent les conflits et ont en principe le pouvoir de décision en dernier ressort. Ils peuvent donc designer les notables. Ce sont des gens âgés ayant acquis, grâce à une longue expérience de la vie, la sagesse ancestrale. De plus, ils appartiennent à la génération la plus proche des ancêtres, lesquels font partie intégrante, si l'on peut dire, de l'organisation sociale des vivants.

Par contre, étant donné que le statut des épouses externes au village est inférieur; on considère que celles-ci sont étrangères. Ainsi, dit on, elles venaient prendre la terre du *fianakaviana* ou famille. La légende rapporte qu'un petit conflit a opposé une belle-mère et

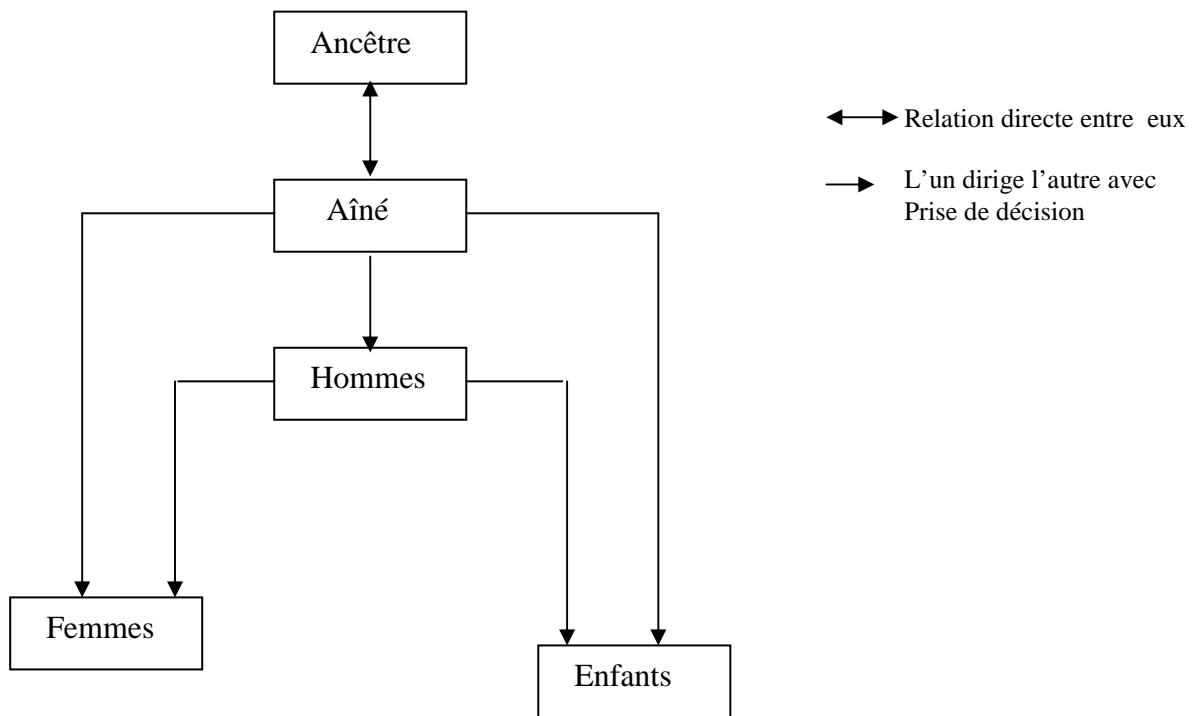
²⁴ Stratification sociale: in STAVENHAGEN, R. (1969). - *Les classes sociales dans les sociétés agraires*. Paris : Anthropos, 402 p, p44.

²⁵ Déterminant: C'est dans le sens de « facteur explicatif le plus important », c'est-à-dire à partir duquel on peut expliquer le système social.

²⁶ *Ray aman-dReny*: Les pères augmentés des mères.

une belle-fille: la belle mère se plaignait qu'elle ait déjà une bêche usée car elle ne peut plus couper les herbes et faisait des reproches à sa belle fille. «Vous n'êtes pas originaire du village, vous êtes bon à rien; c'est moi qui vous entretiens, vous n'avez pas le droit de cultiver cette terre». A partir de cette anecdote, les femmes venues de l'extérieur du village participent rarement aux *kabary* où se prennent les décisions concernant le village. Il faut de nombreuses années pour qu'elles soient intégrées au village. A la description de ces nombreux statuts, on se rend compte que la parenté organise les individus dans un ordre hiérarchique bien déterminé. Ce système hiérarchique est dominé par les ancêtres et les *Ray aman-dReny* et détermine pour chacun des comportements correspondant à sa place au sein du lignage. Un système d'attitudes, un rôle plus ou moins important dans les prises de décision collective sont élaborés.

1.2. 3. ORGANIGRAMME D'UNE FAMILLE BETSILEO :



L'organigramme ci-dessus montre que l'ancêtre est le premier dirigeant dans une famille. Il est le responsable principal de la protection. Il existe des relations entre les vivants et les morts par le truchement des aînés. C'est la raison pour laquelle les *Betsileo* respectent les vieillards et les personnes âgées.

Dans ce système hiérarchique, chacun exerce à la fois une fonction de domination sur ses cadets et sur ses enfants, et une fonction de dépendance à l'égard de ses ancêtres, de

ses aînés, de ses parents. Aller à l'encontre de cette dépendance serait destructeur pour sa personnalité. Les normes de la vie bien plus que les sentiments ou la personnalité, déterminent les relations sociales et quotidiennes. Nous verrons que les jeunes voient d'un mauvais œil ce système hiérarchique fondé sur la parenté. A leur avis, les temps ont changé!

La solidarité est la contribution au bien commun. L'individu, par le fait qu'il naît et grandit au sein d'une société, profite de tous ses bienfaits et avantages antérieurs. Il doit donc normalement, à son tour, fournir sa contribution au moins au maintien, sinon à l'amélioration de ces acquis sociaux. A l'échelle d'une société betsileo, la solidarité prend un caractère différent : elle est interprétable à merci selon le contexte. Elle prend un double caractère individuel et collectif.

La solidarité n'exclut point le travail individuel inhérent à chaque ménage. Chaque individu est sollicité à participer à des travaux collectifs organisés par les anciens. En retour, la collectivité, par le biais des institutions apporte son soutien et sa prestation aux individus, si besoin se fait ressentir. La solidarité s'exerce au sein des diverses structures sociales: familiale, professionnelle, et par l'intervention de l'Etat sous forme de redistribution des revenus. Le terme solidarité n'est pas sans équivoque, car il peut désigner les interdépendances qui sont des conditions de fait de la vie sociale, c'est-à-dire la réciprocité dans le domaine : intellectuel (le langage) et biologique (les épidémies). Ces interdépendances se développent avec la division du travail, générant par exemple un effort moindre pour un résultat optimal. C'est une solidarité qui peut exclure tout sentiment moral.

Selon le degré d'intensité de ces interdépendances, Durkheim distingue la solidarité mécanique, où la division du travail est faible et basée sur des critères physiologiques (âge, sexe, force physique...), caractérisant les sociétés « primitives » ou « segmentées » et la solidarité organique, où la division du travail est forte et l'individualisme accentué, caractérisant les sociétés modernes.

1.3. ROLES ET TACHES DANS LA SOCIETE :

Les membres des communautés paysannes familiales sont non seulement engagés dans la production mais dans un travail socialement nécessaire. En plus du travail de la terre, ils assument d'autres activités pendant et après la saison agricole. Bien que la description qui suit provienne de l'Afrique de l'ouest et ne soit pas valable universellement, elle donne une bonne idée de ce que ces communautés paysannes familiales fassent pour se reproduire. Elles construisent et réparent leur maison; elles préparent la nourriture et vont chercher l'eau, le combustible, et les autres ressources domestiques. Elles filent, tissent et cousent de vêtements; elles élèvent des animaux, les tuent et tannent leurs peaux. Elles fabriquent des instruments, des pots et des corbeilles, des meubles et des bijoux. Elles mettent au point des médicaments pour leurs malades. Enfin, elles ont leur propre système de résolution des conflits et travaillent dur pour apaiser toute une série d'argents spirituels.

Nul n'est capable de tout faire. Les maris et les épouses s'arrangent pour mener à bien la plupart des taches d'entretien du ménage. Les enfants peuvent surveiller les récoltes, les animaux ou les petits enfants. Parents et voisins s'entraident pour la culture, la construction et autres tâches difficiles.

Bien que les villageois manifestent tout naturellement une propension extraordinaire à assurer la subsistance de tous, l'absence d'un membre important de la communauté familiale peut avoir des conséquences négatives sur les autres membres. Si le chef de la maison va chercher du travail en ville et maintient peu de contacts avec sa famille restée à la campagne, sa femme sera surchargée de travail. Du coup, la production agricole peut diminuer et les enfants mal nourris. Même si les enfants ne vont pas à l'école, cela ne veut pas dire que les cultures, les animaux et les petits enfants sont bien surveillés. Dans cette situation où tous les membres de la famille sont engagés dans un travail nécessaire à l'ensemble du groupe, les marges de manœuvre sont très limitées ; la propension à avoir beaucoup d'enfants n'a du coup rien d'étonnant.

La division du travail, qui s'amplifie avec l'évolution de la société, est un facteur de cohésion sociale qui moralise la société puisque la solidarité sociale, par exemple, «passé» pour être morale. Les dysfonctionnements de la division du travail doivent être considérés comme un état pathologique, passager, une anomie qui détruit la solidarité sociale.

La conscience collective joue un rôle essentiel dans la division sociale du travail. Pour répondre à certaines critiques, Durkheim (1898)²⁷ évoqua « le phénomène des interactions individuelles dans la formation de la conscience collective ».

Marx n'a pas découvert l'existence des classes dans la société, mais il a été le premier à en percevoir toute l'importance historique. La position de Marx a varié sur le nombre de classes, la durée de leur existence et même sur leur définition. Il ne distingue pas les classes selon la fortune et le revenu, mais en fonction de leur position dans le processus de production.

1.3. 1. ROLE ET TACHES DES AINES :

Le déroulement de la vie de tous les jours dans la société de l' Iarindrano est marqué par les multiples rencontres à tous les coins du village, à tous les moments de la journée. En particulier lors des allées et venues au marché, à la rizière, ou aux tâches domestiques. Ces rencontres sont toujours l'occasion de marque de politesse; celles-ci toujours courtoises, peuvent être empreintes de familiarité lorsque les personnes vivent des relations d'harmonie.

Depuis toujours, le village s'est organisé dans une sorte de contrat de solidarité pour faire face à tout évènement pouvant survenir à un membre de la famille ou à la collectivité. Ce sont les *Ray aman-dReny* ou les aînés qui ont le pouvoir de prise des décisions pendant tous évènements qui se passent dans leurs familles. En effet, l'adage dit que *ela nihetezana ka lava volo*: Celui qui n'a pas coupé, depuis longtemps, son cheveu porte une longue chevelure. Il y a des choses, dans la vie courante, que les anciens en savent le secret tandis que la nouvelle génération ne connaisse pas. Cela veut dire encore, pensée des anciens (doyens)-pensée profonde. Ce proverbe rappelait les coutumes et privilège des anciens dans le village ou le royaume, ainsi que leur expérience. Ils font aussi les différents «*Saotsa*» selon les évènements heureux ou malheureux. Ce sont donc les aînés qui en sont les premiers initiateurs.

D'après l'enquête, ce sont les doyens de chaque famille ou de chaque village qui détiennent le «*Hazary*» des ancêtres. Ils ne sont pas nécessairement des vieux mais peuvent être des adultes. Entendez par là, au cas où il n'y a pas de vieillard dans une famille, ce sont les adultes les plus âgés qui assument automatiquement le rôle et les tâches des aînés.

Ce terme de *Ray aman-dreny* signifie littéralement « à la fois pères et mères ». Il s'applique essentiellement aux hommes de la génération la plus ancienne; peut être de la génération IV. En général donc, l'ancien par excellence, ou «l'*anakandriana*» aîné a toutes

²⁷ Durkheim (1898): dans un article «Représentations individuelles et représentations collectives».

les prérogatives: à lui toutes les marques de respect, à lui le droit de convoquer la famille pour les travaux collectifs, à lui le rôle principal dans les cérémonies les plus solennelles comme le sacrifice en particulier, à lui toutes les graves décisions. Bref, à tout seigneur tout honneur.

Et de là, vient que le petit-fils est bien plus aux grand parents qu'à ceux qui l'ont engendré : ceux-ci n'ont joué qu'un rôle, celui de transmetteurs d'une vie qui est l'apanage des anciens. C'est ce principe d'ancienneté qui est la base à la fois de la vie de famille et du culte des ancêtres. C'est lui qui nous fait mieux saisir le rôle de chacun des membres dans la famille.

1.3. 2. ROLE ET TACHES DES ADULTES ET DES JEUNES :

Les adultes et les jeunes constituent la force de travail pour tous et pour chaque *fianakaviana* dans la société de l' Iarindrano. En effet, les aînés s'occupent seulement de préparer et d'élaborer le projet de travail dans la famille mais ce sont les jeunes et les adultes qui en assurent l'exécution. Les adultes sont donc les délégués ou «*Iraka*» que le betsileo qualifie de «*tongo-malaky*» texto, ils sont les pieds rapides de la famille, en cas de besoin. C'est surtout le cas dans le *diam-poneñana*, comme les cérémonies familiales, des mœurs, des travaux collectifs au niveau de la parenté. Ce sont les adultes et les jeunes qui font office de mains d'œuvre dans les sociétés familiales betsileo de l' Iarindrano. Bref, sans les jeunes, point d'activités réalisables au sein de chaque famille (par extension chaque société).

Le *Ntaolo* malgache dit «*ny tanora no ho avin'ny firenena*», c'est-à-dire que ce sont les jeunes qui sont l'avenir de la nation. D'après le *Ntaolo* betsileo, le *firenena* c'est l'ensemble des familles dans une ou plusieurs parentés qui demeurent une famille élargie et vive dans des sociétés étendues. Les adultes d'autrefois pratiquent à tour de rôle la corvée du roi. Mais aujourd'hui, ils ont renforcé leurs capacités pour assurer le bien être de leur famille.

Depuis la royauté, les jeunes et les adultes sont considérés comme un signe de richesse pour le roi. En effet, ils pouvaient servir dans les rangs de l'armée royale en cas de guerres. Nous constatons donc que le rôle et les tâches des jeunes et des adultes (surtout au masculin) sont très importants dans la société betsileo de l' Iarindrano. Et ce, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. Ils sont les premiers responsables de la réalisation des activités de développement: comme la construction du «*sefiloha*» des canaux d'irrigations, des terrassements des terrains de cultures, ... Ce sont les jeunes et les adultes aussi qui respectent la coutume car il lève le «*vatolahy*» comme signe de reconnaissance de mœurs d'une

personne dans cette partie. Ce sont encore cette même génération qui consolide le *foneñana* à l'aide du système de *valintanana*: signe de l'amitié, de la familiarité entre les familles *betsileo*. Toutes les activités à mener dans la société nécessitent l'interaction entre homme et femme. Si l'homme s'occupe spécialement des activités en dehors du ménage, la femme, quant à elle, a la charge de la maison, de la basse-cour et des autres animaux domestiques. Un certain malaise est ressenti par les jeunes au vu de dysharmonie ou de disfonctionnement dans la division sociale du travail. Cela peut être source de conflits pouvant déboucher à une prétention à un « niveau social » ou à une rémunération équitable du travail fourni. L'organisation sociale impose à chacun des statuts hiérarchisés et des modèles de comportement de dépendance, l'organisation politique accentue les relations de dominants à dominés, les problèmes fonciers renforcent antagonismes familiaux, l'organisation économique fondée sur la parenté masque des rapports d'exploitation sur les aînés et les jeunes. Les jeunes sont les premiers à marquer que les relations sociales telles qu'elles sont vécues tous les jours au village sont loin de correspondre à cet idéal d'harmonie. Quelques situations illustrent particulièrement la vie au village dans les déroulements de la vie quotidienne ou dans les grandes occasions de solidarité, de cohésion ou de conflit.

1.3. 3. ROLES ET TACHES DES ENFANTS :

Les petits *Betsileo* de l' Iarindrano s'adonnent à des jeux reflétant la vie de leur parent les occupations domestiques, les combats de bœufs, les cultures, les grandes cérémonies de funérailles, etc.

La fillette aime imiter sa mère, soit à l'aide du *Kizaza* soit aux activités quotidiennes comme le transport d'eau pour le besoin de la famille, le pilement du riz, etc.

PARTIE II:
LES MANIFESTATIONS
DU FONEÑANA

Le flux vital, *Aina*²⁸ est le contenu précieux que l'intuition malgache attribue au seul «*Zañahary*» Dieu. Ensuite ce dernier le transmet aux «*Razaña*» ou ancêtres. Ceux-ci, à leur tour, communiquent la vie à leurs descendants (de génération en génération). Dans cette optique, le *Betsileo* ne cherche pas à s'approprier le flux vital «*Aina*», mais à participer, le mieux et le plus possible, à ce vaste courant vital dont il est appelé à être le dépositaire et continuateur. Hors de ce courant continu, pas de vie possible! A l'instar d'une goutte d'eau dans un fleuve, l'homme n'a de valeur que noué à ce courant vital qui vient de l'être suprême. Il va sans dire que la famille demeure la référence privilégiée du «*foneñana*», en ce sens qu'elle contribue à la «revitalisation» et à la «perpétuation» de l'*Aina*. Ainsi, les *havana*, parents issus d'un ancêtre commun, se reconnaissent au même sang et sont situés dans le même courant vital par leur naissance».

2. 1. **PRECISIONS TERMINOLOGIQUES :**

2.1.1. DEFINITION ET EXPLICATION DES TERMES :

Pour Durkheim, l'objet d'étude de la sociologie est constitué par ce qu'il appelle les faits sociaux. Un fait social étant un phénomène social qui se répète et qui peut donc être mesuré par des instruments statistiques et qui peut être très visible.

De l'avis de ce sociologue, la conscience collective et la solidarité humaine vont de pair avec « l'évolution de la société industrielle et le renforcement de l'individualisme dans les sociétés industrielles, la notion d'intégration sociale est devenue un de ses problèmes». Ses réflexions ont porté sur les dangers de l'éclatement de la cohésion sociale. C'est ainsi qu'il a étudié ces notions de conscience collective et de solidarité.

Durkheim appelle conscience collective « les représentations qui accompagnent la vie sociale dans la conscience des individus ». Il s'agit de l'ensemble des croyances et des sentiments communs à la moyenne des membres de la société et qui forme la base de la solidarité dans sa vie propre. La conscience collective est la plus haute forme de la vie psychique puisque c'est la conscience de la conscience. La conscience collective est très forte dans la société traditionnelle. La collectivité ou le groupe s'impose à l'individu par l'intermédiaire de la conscience collective. C'est pourquoi, la solidarité est également très

²⁸ JAOVELO-DZAO R. (1991). – *La sagesse Malgache: La culture Malgache face à la dialectique de la tradition et de la modernité*. Antananarivo : ISTPM, 83p, p14.

forte dans les sociétés traditionnelles puisqu'il y a le sentiment de similitude de conscience. La solidarité est mécanique, l'intégration sociale est très forte.

Dans les sociétés modernes, la division sociale du travail est déjà très poussée. La conscience collective exerce moins de pression sur la conscience des individus. L'intégration sociale devient faible, la solidarité quand elle existe n'est plus mécanique mais plutôt organique. C'est-à-dire devant être organisée à travers les sentiments d'une mutuelle complémentaire.

Durkheim soutient que le passage de la solidarité mécanique à la solidarité organique est une marque du progrès humain. Et pour que la société industrielle marche ou ne connaisse pas de crise, il faut que la division du travail produise la solidarité, il faut que les tâches conviennent à chacun.

Selon Claude Lévi-Strauss, chaque société choisit son système comme elle le fait pour le langage: «Les règles de la parenté et du mariage nous sont apparues comme épuisantes dans la diversité de leur modèle historique et géographique. Toutes les méthodes possibles pour assurer l'intégration de la famille biologique au sein de la société. La prohibition de l'inceste est universelle comme le langage, et s'il est vrai que nous soyons mieux informer sur la nature du second que sur l'origine de la première, c'est seulement en suivant la comparaison jusqu'à son terme que nous pourrons espérer pénétrer le sens de l'institution». Il a donc proposé l'application de la méthode structurale en linguistique, dans l'étude du système de parenté, et c'est ce qu'il a appelé Anthropologie Structurale.

Ne structuré que l'arrangement répondant en deux questions; c'est un système régi par une cohésion interne, et cette cohésion inaccessible à une observation d'un système isolé se révèle dans l'étude de transformation grâce auquel on retrouve des propriétés similaires dans des systèmes en apparence, différent. C'est ainsi que l'idée du structuralisme est née.

On appelle structuralistes, des gens ou des groupes des gens pour qui la recherche des structures est importante dans la compréhension d'une société.

Aujourd'hui le structuralisme s'est transformé en systémisme dans l'étude de la société moderne.

Selon Claude Lévi-Strauss encore, il y a plusieurs concepts d'étude du système de parenté. D'abord, la famille nucléaire, c'est le groupe formé par un couple marié et sa progéniture ou bien ses enfants bien que dans certains cas, une ou deux personnes supplémentaire puissent résider avec eux. Ensuite la famille étendue, c'est le groupe formé par plusieurs familles nucléaires se basant sur une extension de la relation parent/enfant. D'ordinaire, la famille étendue comprend un homme ou une femme âgée avec sa femme ou

ses femmes, ses enfants célibataires, ses filles mariées ainsi que les enfants de ces dernières. Trois générations au moins forment une famille étendue. Tous vivent sous un seul toit ou dans un ensemble d'habitations adjacentes.

Puis, le groupe de parenté ce sont les groupements sociaux fondés sur les liens de parenté. En outre, on appelle filiation le principe culturel en vertu duquel un individu est affilié sur le plan social à un groupe spécifique de personne à parenté par le sang. La décision doit être prise dès qu'une personne vienne au monde si l'on veut éviter tous confusion.

La filiation est dite **patrilinéaire** quand on a affilié l'enfant exclusivement au groupe de parenté par le sang du père (c'est le membre de groupe de sang de son père). La filiation est dite **matrilinéaire** quand l'enfant est classé dans le groupe de parenté de sa mère, et qu'on élimine tous les parents du père. La filiation est dite **indifférenciée** quand l'enfant peut être affilié en même temps soit au groupe du père, soit au groupe de la mère. Et enfin, il y a un autre lien de parenté qui est très important sur le foneñana betsileo, c'est le mariage.

Le mariage soit primaire s'il s'agit la première union d'un individu, soit secondaire s'il s'agit l'union de tout les mariages contractés par la suite, soit prescrit quand une règle existe et indique qu'un homme doit épouser une femme située dans telle ou telle catégorie de parent, soit préférentiel quand la coutume indique qu'il serait désirable qu'un homme épouse une parenté de telle ou telle catégorie.

Selon les anthropologues, le mot «culture» veut dire, tout ce qui a été crée par l'homme, tout ce qui n'est pas à l'état naturel.

Selon Bronislaw Malinovski (1922)²⁹, «L'analyse fonctionnelle de la culture part de principe que dans les types de civilisation: chaque coutume, chaque objet naturelle, chaque idée, et chaque croyance remplissent une fonction vitale, une tâche à accomplir, représente une partie indispensable d'une totalité organique». Ce qui est important pour Malinovski c'est le fonctionnalisme, c'est l'étude de la culture et c'est l'étude des fonctionnements des traditions dans une société qu'on peut appeler également culturalisme.

Pour les sociologues, on appelle culture, l'ensemble des valeurs, des normes et des pratiques qui sont acquises et partagées par un grand nombre de personnes.

On appelle **valeur** dans une société, ce qui est considéré comme estimable ou bien le «*Soatoavina*». Elle constitue un idéal, c'est-à-dire quelque chose d'abstrait auquel les membres d'une société adhèrent. Les valeurs se manifestent concrètement par des manières de penser et d'agir des individus. Les valeurs s'imposent au membre d'une société comme une

²⁹ Malinovski B. (1922). «*Les Argonautes du Pacifique Occidental*», dans les îles Trobriand, Pacifique.

évidence, un absolu bien qu'il existe dans toute société une hiérarchie des valeurs. Les valeurs d'une société ne doivent pas être confondues avec la notion «d'idéologie». Cette dernière est un ensemble des idées et de jugements qui servent à décrire, à interpréter et à justifier la domination d'un groupe sur un autre.

On appelle **normes**, les règles de conduite en société auxquelles les individus sont censés se conformer. Comme les valeurs, les normes sont relatives, c'est-à-dire qu'elles varient selon la société. Les mœurs, les lois et les règlements font partie des normes, et l'ensemble de norme fait l'objet de sanction, c'est-à-dire, de jugement de la part de la société. La notion des normes permet de définir les notions de rôle et de statut. On appelle rôle, l'ensemble des normes auxquelles est soumise l'action d'un individu occupant une position particulière.

Et on appelle **statut**, la position sociale occupée par un individu dans la société. La notion de statuts est liée à la notion des rôles.

On appelle **pratique sociale et culturelle**, le mode de vie adopté par les individus. A travers les valeurs et les normes apprises, la culture contribue à former une société. La culture permet l'établissement de relation entre les membres d'une société. La fonction sociale de la culture est donc, de réunir un grand nombre de personnes dans une collectivité unique. Sa fonction individuelle est de permettre l'individu de vivre en société.

Selon Brigitte Gosse et Charles Rieupeyrous (1999)³⁰ «La culture n'a pas exactement la même signification concernant l'individu et le groupe humain. Pour le premier, il s'agit essentiellement du développement de ses facultés mentales, par l'acquisition de connaissances et l'enrichissement de l'esprit, corporelles, à telle enseigne que l'on parlera de culture intellectuelle et de culture physique. Pour le second, la culture se confond plus ou moins avec la civilisation. Il s'agit d'un ensemble complexe de connaissances, d'œuvres de l'esprit, d'idéologies, de valeurs, de comportements, de modes de pensée, de croyances, de sentiments, qui se transmettent (héritage culturel), de génération en génération au sein du groupe».

En anthropologie, le terme culture désigne l'héritage de coutumes et de croyances d'un peuple. Une culture est un système d'idées transmis de génération. Il est constitué d'explications à propos de l'origine et de l'organisation du monde, de règles à respecter et de mode d'action à mettre en œuvre dans la vie personnelle et collective. L'héritage culturel d'un

³⁰Brigitte Gosse, docteur en sciences économiques et sociales et Charles Rieupeyrous, docteur en géographie économique (1999), dans leurs fiches de révision, intitulé «Sciences économiques et sociales», édition par Albin Michel, Education, 127 p.

peuple façonne son comportement dans des domaines aussi variés que les techniques de l'horticulture, de la chasse, les relations entre parents ou l'organisation de la communauté. Par ailleurs, le développement des schémas culturels est lié à l'écosystème dans lequel vivent les individus, aux maladies qui les affectent, à leur alimentation et aux populations avec lesquelles ils sont en contact. L'anthropologie culturelle peut être considérée comme une discipline de synthèse. Cela tient d'abord à la nature de ses objets d'études : dans des sociétés de petite taille, la religion, la politique et l'économie sont étroitement mêlées et ne peuvent être étudiées séparément les unes des autres. Mais c'est aussi une conséquence de son projet d'ensemble, puisqu'elle s'intéresse aux origines de l'homme et à la croissance et au développement des cultures. L'anthropologie culturelle fait également partie de ce qu'on nomme les humanités. Les études portant sur le symbolisme comme l'art, les mythes et les rituels et sur la religion nécessitent une enquête ethnographique et en même temps une connaissance profonde de la littérature, de l'histoire de l'art et de la philosophie. Une culture intègre, en effet, une vision du monde, une conception spécifique de la vie et un système de valeurs. Enfin, dans la mesure où l'anthropologie culturelle est liée à la fois aux sciences sociales et à la biologie, l'un de ses centres d'intérêts majeurs est l'interaction entre influences biologiques et les influences socioculturelles.

Des caractéristiques biologiques de l'espèce humaine aux cultures spécifiques des peuples divers, les objets d'étude de la «Science de l'homme» ne cessent de se multiplier. L'anthropologie cherche en même temps à élaborer une méthode de recherche théorique inspirée essentiellement par les courants évolutionniste, fonctionnaliste ou marxiste qui puisse guider les enquêtes de terrain. Elle contribue ainsi à la meilleure compréhension de phénomènes aussi éloignés que les mythes ancestraux, le fonctionnement des institutions politiques ou le comportement des minorités dans la société moderne.

L'anthropologie contemporaine a des origines intellectuelles, des inspirations idéologiques et des contraintes pragmatiques très anciennes. Quant à ses objets, ils sont d'une grande diversité: la culture, les structures sociales, les éléments stables et les changements des sociétés humaines, leurs rapports avec l'environnement naturel. La discipline a longtemps oscillé entre deux approches différentes: la classification raciale de l'espèce humaine, entreprise dans un esprit naturaliste, et l'étude des pratiques symboliques et culturelles. Cette double orientation tient autant aux spécificités historiques de sa constitution qu'à sa tentative d'opérer une synthèse de savoir spécialisés comme l'ethnologie, le linguistique, la paléontologie, et l'archéologie préhistorique, l'anthropologie physique et biologique.

Le passage d'une anthropologie philosophique à une anthropologie sociale et culturelle, mais également, spéculative, a engendré une attitude critique très marquée à l'égard de l'ordre établi, comme le politique, la religion et le moral. En revanche, la mise en œuvre de la recherche empirique a suivi des cheminements plus tortueux, passant à la fois par un positivisme scientiste et conservateur qui s'obstinaient à classer et à mesurer les performances physiologiques, psychologiques et intellectuelles de l'espèce humaine et par une **anthropologie appliquée**³¹.

2.1.1.1. Diam-poneñana :

Ce mot exprime l'ensemble des rites, des us et coutumes, des évènements sociaux qui exigent la présence des membres de la société. Tout ceci est commandé par les relations sociales, quelles que soient leur nature. En outre, le *diam-poneñana*, revendique aussi la participation active de l'individu, tant du point de vue corporel, du point de vue matériel, que du point de vue spirituel. Selon le cas de figure, la contribution peut être : argent, tissu (*lamba*), bœuf, riz, ...

Le *diam-poneñana* embrasse plusieurs évènements: les funérailles, les réjouissances familiales, le *famadihana* ou exhumation des morts, le *fiefana* ou fin de deuil, le *fanefana* ou l'accompagnement a posteriori d'un défunt, et même le mariage, ...

2.1.1.2. Fitondram-poneñana :

Littéralement, ce terme veut dire: «porter le *foneñana*». En effet, le *foneñana* engage l'individu à porter un fardeau. Il doit marquer le *foneñana* par sa présence personnelle, et doit engager sa force physique, ses journées, ses biens, sa responsabilité, ses obligations et ses devoirs. Ainsi, le *fitondram-poneñana* se révèle comme le fait d'assumer ce *foneñana* eu égard aux us et coutumes, aux relations (familiales, conjugales, ou ancestrales).

En un mot, le *fitondram-poneñana*, c'est la réalisation du *foneñana*, avec toutes ses exigences, toutes ses obligations, tous ses devoirs et toutes ses responsabilités.

³¹ Une anthropologie appliquée: c'est l'anthropologie née tout à la fois de l'exploration de régions et des colonisations «intérieurs» où «extérieurs».

2.1.1.3. Fehim-poneñana :

Il s'agit du lien d'un *foneñana*, c'est-à-dire, de la relation sociale, entre deux familles. Cela se passe lors du mariage de deux personnes. En effet, quand un homme épouse une femme, on légitime cette relation sociale par une cérémonie de remise de la dot aux parents et à la famille de la femme. Le *Betsileo* célèbre cette fête. Ainsi, les jeunes mariés nouent des liens unissant les deux familles. Autrement dit, le sort est scellé entre les deux familles nouvelles.

2.1.1.4. Hidim-poneñana :

C'est un individu, souvent le plus âgé, qui se révèle comme le chef, dans sa famille élargie, ou dans la société, et qui détient la clé du *foneñana*. Il dicte les mesures à prendre, ce que l'on doit faire ou ce que l'on doit apporter.

Cet individu est un sage à consulter; il prodigue des conseils pour le respect des liens de parenté, et pour éviter la détérioration ou la destruction du *foneñana*. Bref, il verrouille le *foneñana*.

2.1.1.5. Mitrao-poneñana / Miray foneñana :

Le mot *mitraoka* ou *miray* qui veut dire ayant une relation sociale commune. Quand deux ou plusieurs familles d'origines différentes, n'ayant aucune relation, se trouvent unies socialement en une société ou famille unique, on dit qu'elles sont *mitrao-poneñana*. Il peut s'agir des familles des épouses de deux sœurs, ou encore les beaux-parents d'un frère et de sa sœur.

2.1.1.6. Rava foneñana :

On dit qu'un(e) conjoint(e) est *rava foneñana* quand il (elle) s'est séparé(e) de son partenaire, sans laisser d'enfants. Ainsi la relation sociale entre les deux familles est totalement coupée. De même, ce terme est aussi utilisé quand la société où il se trouvait s'est éparpillé totalement sans aucun remède de réconciliation, quelle que soit sa cause.

2.1.1.7. Mahararim-poneñana :

Souvent, il s'agit d'une femme mariée mais répudiée par son mari. La femme congédiée manifeste encore des actes, des actions ou même des gestes témoignant son désir de réintégrer son foyer conjugal.

2.1.1.8. Ny foneñana ro mañaliña :

C'est un terme illustré par Andriamanalina roi de l'Isandra que le *Betsileo* utilise dans la vie en société. Littéralement, c'est le *foneñana* qui fait que nous sommes surpris par la nuit, loin de notre demeure. C'est une expression qui manifeste la patience, l'endurance d'un individu par rapport au *foneñana*.

2.1.1.9. Laha– poneñana ou fehim-poneñana :

Le *laha-poneñana* est une réunion de famille faite en présence des autres chefs de familles environnantes (le *fokonolona*) pour désigner le nouveau chef de la famille qui doit prendre la succession d'un aîné récemment le *fitondram-poneñana*. Après nécessaire fait les familles présentes prennent toutes les décisions relatives au partage de la terre, au *lovabe* et d'autres biens. La famille bénéficiaire du *lovabe* apportera beaucoup le fardeau *foneñana* devant les autres. Tous les *Ray aman-dReny* participent à la discussion parce que «*ny hevitsa raha tera-bary ka samy mamoaka ny ao am-pony*». Cela veut dire que la raison est comme le riz fécondé, et chaque participant doit pouvoir dire ce qu'il pense. Ainsi, tout le monde a le droit de parler et de donner ses raisons pendant la discussion.

Au sens propre, le *laha-poneñana* c'est l'ensemble de deux mots: d'abord, le «*lahatra*», ou bien *lamina*: c'est-à-dire l'arrangement entre les familles. Et le mot «*foneñana*» qui veut dire, relation entre les familles larges ou bien un lien de parenté. L'assistance à cette cérémonie sociale est donc vraiment importante, si bien qu'on doit y consacrer ses journées. Avec le temps et l'énergie qu'il faudra.

2.1.2. LES OBLIGATIONS DU FONEÑANA DANS LA SOCIETE :

Depuis la société traditionnelle *betsileo* et jusqu'à maintenant, il y a des règles que la société respecte. Scrupuleusement pour vivre en paix. C'est le *fitondram-poneñana*³² qui compte beaucoup dans ces obligations. Si les familles restreintes ou les familles élargies aiment endosser le *foneñana*, elles n'auront pas de problème de coexistence.

Si une famille ou une société *betsileo* de l' Iarindrano décide de vivre en harmonie avec le *foneñana*, elle est obligée de respecter les règlements suivants au minimum.

³² *Fitondram-poneñana*: Voir définition, p38.

2.1.2.1. La visite et les salutations :

Les personnes d'un même terroir doivent se saluer, lorsqu'elles se rencontrent.

L'échange verbal qui a lieu à cette occasion s'accompagne de souhaits, d'interrogations sur la santé, du récit des événements que l'on vient de vivre. A la personne qui habite le lieu de la rencontre, ou à proximité, incombe l'obligation de saluer l'arrivante, car chacun est jaugée dans sa relation avec la communauté qui l'entoure. « Un échange de visites s'ensuivra pour consolider ces relations. S'il pénètre ainsi «chez moi», il ne m'est plus étranger. Son flux vital, bien que différent du mien, me concerne aussitôt d'où mes formules de bénédiction, mes questions sur sa santé, le récit mutuel des événements qui nous sont survenus»³³. De telles salutations, exigées par les co-sociétaires, ont pour effet d'actualiser le *fihavanana*.

Lorsqu'une femme tient rancune à l'une de ses compagnes, elle ne répond pas aux salutations de l'autre, et ostensiblement détourne la tête; il arrive même fort rarement que pour toute réponse, elle crache par terre. Une telle attitude offensante est désapprouvée par la société. Pourtant, la femme n'est pas exclue de la communauté; le *fihavanana* en est abîmé, non point rompu.

La visite des membres de la famille élargies renforce les relations entre visiteurs et visités. En effet si dans deux familles *mitrao-poneñana* l'une ne rend pas visite à l'autre, la relation entre ces deux familles se dégrade petit à petit et au point d'aboutir au stade de *rava foneñana* où le *fihavanana* est rompu totalement.

2.1.2.2. L'aide et l'entraide :

Pour assurer le *foneñana*, l'aide et l'entraide des familles *mitrao-poneñana* ou des familles différentes qui sont unies dans une famille ou une société, sont une sorte de méthode de *fitondram-poneñana*.

On donne un coup de main au membre de sa famille pendant les travaux importants des champs, comme de la riziculture ou exceptionnels tels que la construction de maison d'habitation ou de tombeau. Ce phénomène interpelle la solidarité, de l'ampleur de laquelle dépend la durabilité du *foneñana*. Le *foneñana* est assurée dans le cas où cette dynamique est positive. La rupture est consommée dans le cas contraire.

³³ In TORT P. et DESALMAND P. (1978). - *Sciences humaines et philosophie en Afrique*. Paris, 339p, p7.

2.1.2.3. Le fañina, la participation aux bonheurs et aux malheurs d'autrui :

Avant d'entreprendre quoi que ce soit : travail paysan, cérémonie, etc., le *Betsileo* de l' Iarindrano a d'abord l'habitude d'en discuter avec les membres de sa famille. C'est ce qu'il appelle «*fañina*» et celui-ci est fait en signe de politesse avant d'inviter toutes les familles appartenant au lignage. Ces invitations ont chacune leur nom:

Pour la besogne quotidienne de champs, le *Betsileo* pratique le «*haoña*» pour inviter les amis ou les membres de la lignée. Mais pour l'organisation d'une cérémonie familiale avant d'envoyer l'invitation formelle (*Iraka*), les aînés maîtres de la cérémonie ont le *kelifototsa* comme l'annonce directe entre les familles restreintes. C'est-à-dire que la personne ou le représentant de la famille qui décide d'organiser une cérémonie débarque cluse la famille qui est les familles proches (*havana akaiky*) pour discuter avec cette dernière des péripéties de la cérémonie. Une coexistence verticale ne s'accorde pas de pure et simple juxtaposition. C'est ainsi que les cohabitants sociétaires doivent participer aux réjouissances collectives et particulières de leur village. Les inaugurations de maison d'un membre du clan, l'intronisation d'un dirigeant, les circoncisions, la guérison d'une grave maladie donnent lieu à des visites collectives ou individuelles, avec des offrandes qui expriment la participation commune à ces fêtes; on retrouve les mêmes expressions de solidarité (visite, dons) à l'occasion des malheurs, maladies, incendies, etc. ; de celui qui, en de telles conjonctures, resterait habituellement au champ sans venir au village. Participer aux veillées mortuaires est également un geste essentiel, aussi les villageois en assument-ils la responsabilité et définissent- ils différents édits pour les modalités de cette participation: arrêt du travail au champ, présence au village, deuil vestimentaire, collecte de riz et d'argent, accueil des visiteurs.

Toutefois ces édits peuvent être modifiés; ainsi dans la société de l' Iarindrano devant l'augmentation notable des décès due à la croissance de la population, on a décidé que désormais on s'abstiendrait du travail des champs durant le seul jour de l'enterrement, et que si un ménage était installé sur son terrain de culture, il suffisait que l'un des époux soit présent au village ce jour là. L'existence des édits villageois manifeste que la veillée mortuaire n'est pas seulement une participation à la douleur d'une famille endeuillée, mais aussi une participation à la volonté commune du village. La participation aux joies et aux peines des membres de la communauté villageoise déroute souvent l'occidental. Elle est quelquefois

formelle et limitée dans des cas déterminés par la coutume et les us. Ceux-ci observés, on peut, tout en restant intégré dans la communauté, demeurer indifférent aux souffrances des autres, voire même s'en réjouir dans l'intimité. En caricaturant sans partialité certaines situations, on pourrait dire qu'il est permis de laisser son voisin mourir de faim, pourvu qu'on le pleure, une fois mort, en participant aux rites funéraires.

L'hypocrisie n'est pas nécessairement, étant donné que la participation aux joies et aux tristesses des co-sociétaires voisins est prévue pour des circonstances déterminées. Pareille restriction, du reste, ne peut nous étonner, puisque le fondement de la solidarité relie les descendants d'ancêtres communs. Ensuite, pour les Malgaches, le passage dans l'au-delà, assuré par les rites mortuaires, est plus important que la cessation d'une vie terrestre; aussi est-il inconcevable que les voisins n'y participent pas. Enfin, les attitudes de méchanceté, quelles qu'elles soient, sont généralement réprouvées; l'entourage en déplore les conséquences funestes: si le *fihavanana* n'est pas coupé, il en demeure altéré.

En dernière analyse, de toutes les obligations ressenties comme nécessaires à la vie de communautaire, une seule, la participation à la volonté commune concernant le terrain, met en jeu l'existence de la communauté; ne pas la remplir revient à, s'exclure du groupe local. Sans référence à une commune volonté, les co-habitants du terroir ne sauraient plus vivre en *fihavanana*. Tous ces gestes sont faits en forme de signe de politesse parce que toutes les familles conviées sont toutes des *nama-tompony*; c'est-à-dire les maîtres de cérémonies.

Pour vérifier l'importance du *fañina*, il y a un terme que le betsileo utilise habituellement comme: *aleo tsa enin-kena toy izay tsa enim-pañina*³⁴. Etre tenu au courant des événements est plus important qu'avoir un morceau de viande. Il vaut mieux ne pas avoir sa part de viande que de ne pas avoir participé aux discussions préliminaires. En connaissance de cause vaut mieux que la viande. Donc, la non participation à ces obligations provoque la coupure progressive du *foneñana* entre les familles.

³⁴ *Aleo tsa enin-kena toyizay tsa enim-pañina*: la connaissance préalable des causes du regroupement familial est importante autre que les viande. Donc si nous sommes en retard, alors, nous ne connaissons pas *fañina*.

2.1.3. LA RELATION ENTRE LE FONEÑANA ET LES AUTRES TRADITIONS BETSILEO :

Il y a plusieurs us et coutumes que le *Betsileo* de l' Iarindrano a adoptés depuis la nuit des temps jusqu'à ce jour qui font référence au *foneñana* aussi bien dans les relations avec les ancêtres qu'avec les vivants.

2.1.3.1. Les relation avec les Ancêtres (saotse et fanambañana) :

Le *Betsileo* croit que Dieu et les Ancêtres sont les maîtres de l'Univers. Aussi implore-t-on leur bénédiction et par la suite, il est normal qu'on leur adresse ses remerciements par les rites du *saotse* et du *foneñana*.

Le *Betsileo* fait le *fanambañana* la veille d'une cérémonie familiale pendant la nuit du *Fañefana*, le *fiefana*, le *lañonana* et le *famadihana* au cours de laquelle on offre de l'alcool aux ancêtres pour leurs annonces le sacrifice rituel de zébu qui sera célébré le lendemain. On fait appel aux ancêtres pour qu'ils viennent assister. C'est-à-dire qu'avec le *toaka gasy*, le *betsileo* fait ou donne «le *hasin'ny Razaña*» avant que les personnes n'en boivent.

2.1.3.2. Les relations entre les vivants :

En parlant de la relation du *foneñana* avec les autres traditions, un informateur a dit que c'est le *foneñana* qui le guide, parce que, sans *foneñana* il n'y a point de vie normale. Le proverbe malgache «*ny firaïsankina no hery*» règne dans la société. Dans la vie quotidienne paysanne, s'il n'y a pas de *foneñana*, les habitants ne finiront pas rapidement leurs travaux rizicoles. L'utilisation du rhum local fait partie du rituel *betsileo* et qui est capitale dans ces relations. En effet, le *toaka* est important pour faire honneur à ses invités. L'offre de ce *toaka gasy* est une preuve d'alliance entre le donneur et le receveur. Cela prouve que le *foneñana* provoque la solidarité, l'amitié et la relation entre les familles, entre les sociétés où entre les villageois. En général, le *Betsileo* de l' Iarindrano ne vit pas sans *foneñana*. La longévité de ce dernier est assurée par le *fitondram-poneñana*. Le *foneñana* assumé la relation entre le *mpihavana*, la relation avec la société en sorte renforcées.

2.1.3.3. La création du *foneñana* :

Le mariage³⁵ entre deux personnes (couple) engendre le mariage entre deux familles lequel crée un *foneñana*. Dans ce cas, le jour du mariage est appelé *fehim-poneñana*. C'est une journée inoubliable pour le betsileo car pendant ce temps, deux familles différentes s'unissent dans un même *foneñana*. La nouvelle relation ainsi créée est appelée «*mitrao-poneñana*».

Pour terminer cette section, on peut dire que le *foneñana* est le ciment qui unit les traditions entre elles pour assurer la vie du betsileo d' Iarindrano. Mais ce *foneñana* se manifeste différemment selon les circonstances.

³⁵ Mariage: mariage traditionnelles betsileo: *fehim-poneñana* ; voir définition p38.

2. 2. **MANIFESTATION DU FONEÑANA :**

2.2. 1. **LES EVENEMENTS HEUREUX :**

2.2.1.1. **Les réjouissances (*lañonana*) :**

En général, les cérémonies familiales *betsileo* sont organisées après la réalisation d'une nouvelle maison, d'un nouveau tombeau en pierres, à la guérison par suite d'une maladie, à la liberté par suite d'une décision du tribunal, de la circoncision des petits garçons ou de tout autre événement heureux au sein de la famille. Chose promise, chose due le «*vava natao* » doit se solder par le *lañonana* pour honorer les Ancêtres.

La préparation de la cérémonie nécessite une concertation préalable et la participation de toutes les familles (élargies ou restreintes), ce que le *betsileo* appelle «*ila valo*» c'est-à-dire que l'ensemble des quatre côtés du territoire et les quatre axes: nord, sud, est et ouest ou bien toutes les familles *mitrao-poneñana*.

Le *lañonana* est l'une des cérémonies familiales *betsileo* appelée autrement *kiridy*.

Les dépenses occasionnées par cette cérémonie sont munitieusement préparées : le riz, les bœufs, les boissons et les autres denrées nécessaire sont achetés d'avance.

Pour les préparatifs, les proches parents, les membres de la famille par alliance (*mitrao-poneñana*) viennent prêter main forte au maître de céans : enduire les maisons (les maisons du village), changer les toits, tresser des nattes pour décorer toutes les chambres. L'association des jeunes hommes du village s'occupe de bois de chauffe, pour faire cuire la nourriture pendant la fête. Ces jeunes hommes (*lehilahy mahery*) se partagent les invitations (*Iraka*) pour annoncer aux familles et aux sociétés voisines (*fianakaviana*) la tenue de l'événement. Les jeunes filles et les jeunes garçons avec les femmes, transportent de la terre et de la bosse de bœuf pour enduire toutes les maisons du village. Ils transportent aussi des herbes pour changer les toits usés. Les hommes brudigeonnent les maisons et changent les vieux toits.

Pendant le *kiridy*, tous les «*lafin-kavana*» arrivent. Ils apportent des dons en argent ou en nature (*fahenim-bary*³⁶ et *tatim-bary*), en vannerie (*tatifisaka, fitoeram-bory*) et d'alcool. Tous ces dons sont apportés pour honorer la famille maîtresse de cérémonie (*tompandraharaha*).

³⁶*Fahenim-bary*: Concernant le *fahenim-bary*, il est de deux sortes, l'un revient à l'invité pour le petit déjeuner et l'autre paddy pour «*fehin'ny moniña*», c'est-à-dire que honneur du *foneñana* entre ces deux familles.

En général, la durée du *kiridy* est de deux jours: le premier jour, c'est le «*fidirana an-dapa*» ou l'ouverture de la cérémonie. Pendant ce temps, les *lafin-kavana* apportent leurs dons et les offrent aux maîtres de céans. En ce premier jour, les *Mahery* effectuent différentes tâches : la plupart des hommes font le discours de bienvenu (*Sokela*) pour accueillir les invités; tan disque les femmes préparent la nourriture dans la maison de verdure (*Trañomaitso*).

Après les discours de bienvenue entre les invités et les forts (*mahery*), les premières offrent leurs cadeaux au maître de cérémonie. Seulement après, l'invité est amené par un responsable (qui guide les étrangers) vers la maison de verdure pour les restaurer.

Après le repas, un autre responsable du village les guide vers les maisons dans lesquelles ils passent la nuit, chambres spéciales que le *betsileo* appelle *zara-traño*. Dans leur *zara-traño*, le maître de cérémonie leur donne des *toakagasy*, un ou deux litres par maison en signe de bienvenue, de remerciements et de politesse. Bref, pour cimenter le *foneñana*. Il se passe une nuit blanche parce que la fête est animée par des artistes traditionnels avec des **instruments de musique malagasy**³⁷ apportés par les invités. Quand minuit sonne, le doyen du village et les représentants des familles invitées arrivent au *lapa* pour faire le *fanambañana*, c'est-à-dire implorer les ancêtres de veiller au bon déroulement du *lañonana*. La base du *Saotsa* est la parole: «*hiarian-kiry, hiariam-pahavalo*». C'est-à-dire que la fête se déroule sans anicroche.

La matinée du deuxième jour de la cérémonie, la représentante des femmes étrangères prépare leur nourriture. Après ce petit déjeuner, tous les invités et leurs artistes arrivent dans le palais (*lapa*). Ici, le *lapa* c'est la maison du maître de cérémonie. La chambre du rez-de-chaussée de la partie nord de la maison, en fait office.

Après la visite du « palais », commence le *toloñ'aomby*³⁸ pour animer l'ambiance. Tous les bœufs des familles par alliance (*mitrao-poneñana*) sont amenés dans le parc. C'est dans l'attente du sacrifice du bœuf, que les jeunes hommes se livrent au *toloñ'aomby* dans un parc bien préparé à cette effet.

L'après midi, le maître de céans prend la décision d'immoler le bœuf: du sacrifice dont une partie de la viande sera choisie pour l'offrande aux ancêtres. Pendant ce temps, tous les doyens (*Ray aman-dreny*) présents entrent dans le parc avec tous les bœufs des familles proches et les bœufs du maître de cérémonie pour faire un «*Saotsa fitsofan-drano ny harena*» et exposer au public le ou les bœufs choisis pour le sacrifice. Aussitôt, les hommes *mahery*

³⁷ Instrument de musique malagasy: *Jejo, Aponga, Kabaosy, horija, ...*

³⁸ *Toloñ'aomby*: c'est une tradition *betsileo* la plus ancienne, c'est une jeux aux zébus.

saisissent le *tady mahazaka*³⁹ pour terrasser le ou les bœufs prédestinés au *lañonana*. Un *hova mpanominda* égorgé le ou les bœufs.

Après le sacrifice, un représentant de la famille, frappe le bœuf. C'est le *fizera vono aomby*⁴⁰. C'est l'occasion pour les *Ray aman-dReny* de changer de nom. Chaque *Ray aman-dReny* choisit le nom qu'il préfère. Et pendant ce *fizera vono aomby* que le représentant de la parenté fait part de ce changement. Par exemple, *Raitsimba* devient *Andriatsilaniopy*. Ce nom a des raisons jalousement gardées secrètes par le *betsileo*.

Après le *fizera vono aomby*, l'un des fils du maître de cérémonie, debout dans le parc ou au bord de celui-ci, entame le *kabary*. C'est le *kabary an-dohavala*⁴¹ pour faire la généalogie de sa famille élargie. Puis, les jeunes filles et les femmes se livrent au *totovary sasatsa*⁴², c'est-à-dire piler le riz à consommer pendant le *saotse* sans s'arrêter.

Quand le riz et la viande sont prêts, il appartient aux femmes du village de s'occuper leur cuisson en vue de l'offrande aux ancêtres des *hena Saotsa* et des *vary Saotsa*. Pendant ce temps, les doyens et le maître de cérémonie statuent et partagent le *fiahiana*⁴³ ou petit morceau viande destiné à être distribué. Celle-ci reflète la consolidation du *foneñana* à titre de «*nofon-kena mitam-pihavanana*». Chaque famille invitée a droit à une part de ce *fiahiana*. La non attribution du *fiahiana* signifie l'exclusion de membre du *fianakaviana*. Cette viande est donc le signe de l'alliance qui cimente la famille et la société.

En gagnant ce petit morceau de viande, le *betsileo* s'estime honoré par ce «*Hena tamin'aomby leky kaka*». Le lien de parenté et l'alliance entre le donneur et le receveur s'en trouvent consolidés. Quand les éléments du sacrifice sont enfin préparés (le riz et la viande sont cuit, l'alcool, l'eau et le *tatifisaka* prêts), on sert à manger aux Ancêtres d'abord, puis aux participants. Ce service s'appelle «*mivela-draviña*» pendant lequel le *henasaotsa* est posé sur des feuilles de banane. Ensuite, l'un des doyens du village dit *Saotsa*. Pour clore la cérémonie le riz et la viande sur ces feuilles de banane sont servis au public.

En général, dans l' *Iarindrano* le lieu du *Saotsa* est la chambre à l'étage le plus haut et au nord de la maison du maître du céans. Emmener du *henasaotsa* hors de cette chambre est interdit.

³⁹ *Tady mahazaka*: grandes cordes pour fixer le/les bœufs immolé

⁴⁰ *Fizera vono aombe*: battre le bœuf mort dans sa partie abdominale.

⁴¹ *Kabary an-dohavala*: c'est une sorte du discours traditionnelle *betsileo* fait au bord du valabe pendant la dernière journée d'une cérémonie familiale.

⁴² *Totovary sasatsa*: piler le riz jusqu'au dernier moment mais on enlève rien dans le mortier.

⁴³ *Fiahiana*: morceau de chair du bœuf, chair qui fixe la parenté.

2.2.1.2. Le famadihana (l'exhumation):

Le *famadihana* ou le retournement des morts est l'une des cérémonies familiales typiquement *betsileo*. Il se déroule après la finition du *trañovato* ou nouveau caveau en pierres, faisant office de nouvelle demeure pour les morts. Cette cérémonie en général, se déroule comme le *kiridy* sans les *totovary sasatsa* et *toloñ'aomby* ou le sacrifice du bœuf dans le *vala*. L'abattage du boeuf se fait à côté du nouveau tombeau le jour même du *famadihana*. La viande de zébus est divisée en trois parties: une partie pour les étrangers, l'autre partie pour le *fiahiana* et le reste comme la tête des bœufs est spécialement offert aux maçons qui ont construit le tombeau.

Pendant la première journée du *famadihana*, le *lafin-kavana* vient à l'ancien tombeau pour faire le *fañohazana*⁴⁴ et en exhumer les restes mortels. Tous les *zana-drazaña*⁴⁵, c'est-à-dire que tous les descendants des morts, apportent ces Ancêtres devant ou à côté du nouveau tombeau. Une place spéciale est aménagée à cet effet. La majeure partie de la fête se déroule donc devant ce nouveau tombeau.

En général, les dons du *famadihana* sont les mêmes que ceux du *lañonana* mais la différence réside dans l'offre du *lamba gasy*⁴⁶ pour couvrir les Ancêtres.

La durée du *famadihana* est de trois jours:

Le premier jour, c'est le *fañohazana*, le second c'est le *fampidiran-drazaña* ou bien la mise en place des *Razaña* dans le nouveau tombeau; et le dernier jour c'est le *fandrindriñapasaña*, ou fermeture du nouveau tombeau. Le *Betsileo* maître de la cérémonie tue, à cette occasion, un bœuf devant la porte du nouveau tombeau, pour remercier les ancêtres d'avoir veillé sur lui pendant cette cérémonie.

Le *Betsileo* n'oublie pas le *toakagasy*, le *Saotsa* et le *Sokela* pour saluer, encourager les invités et enfin renforcer le *foneñana*.

⁴⁴ *Fañohazana*: l'enlèvement du mort dans un ancien tombeau.

⁴⁵ *Zana-drazaña*: les générations/ descendants des morts.

⁴⁶ *Lamba gasy*: tissu, produit du textile traditionnel malgache.

.2.2.1.3. Le famorana (la circoncision):

Le *famoràna* ou circoncision est un autre événement donnant lieu à des réjouissances pour le *Betsileo*. En général, cette tradition se manifeste, sous deux formes:

L'une est justement le *fanapahana*, c'est-à-dire que la famille restreinte vient à cette circoncision avec le *Rain-jaza*. Le *Betsileo* appelle cette première, le *hala-jaza*. Ce sont les familles moins riches qui font cela parce qu'il n'y a pas de bœuf à tuer : le coq fait figure de *hasin-tañana*, que les parents du petit garçon à circoncire offre au *Rain-jaza*.

Les outils utilisés pendant cette circoncision sont simples. Par exemple: l'eau à laver la plaie du circoncis. Le déroulement en général de la circoncision est limité au niveau d'un seul village mais non pas au niveau de la famille large ou des sociétés voisines.

L'autre se déroule comme le *kiridy* mais la différence est que les invités n'apportent que de l'argent ou du poulet pour le petit garçon à circoncire. Pendant ce temps, il y a lieu de ne pas dormir (*fiaretan-tory*) et de bien préparer la fête (*toa-masaka*). Les familles *mitrao-poneñana* s'adonnent aux danses et aux libations ponctuées des brouhahas et des cacophonies avant le fameux du «*lahilahy*». Les parents de ces enfants préparent un ou deux bœufs pour la nourriture des invités.

Avant la levée du jour, les jeunes hommes vont chercher le *ranovita*⁴⁷ pour laver la plaie des petits garçons. Il y a aussi le *fototsa*, qui est un gros bois et c'est sur celle-ci que le *Rain-jaza* pose un à un les petits garçons et pratique la circoncision. Toutes les familles célèbrent cette cérémonie à l'aide de musique, de danses et de bavardages aux cris de *lahy!* *lahy!*

Pour conclure cette section, nous constatons que la manifestation du *foneñana* suivant les événements heureux sont tous en général les mêmes (le sacrifice, l'utilisation du *toakagasy*, le *saotra*, le *lapa*, etc.). Ces événements se déroulent pour seller l'alliance, devant toutes les familles et les sociétés *mitrao-poneñana*.

⁴⁷ *Ranovita*: Voir RAINIHIFINA J. (1975). - *Lovantsaina II Fomba Betsileo*. Antananarivo : Madagascar, 235p, p 165 – 166.

.2.2.1.4. Le fehim-poneñana (le mariage) :

Avant de célébrer le *fehim-poneñana* entre un homme et une femme, car ces deux personnes décident d'unir leur sort, la femme vient déjà habiter à la maison de la famille de l'homme. Mais elle revient chez ses parents quelques jours avant la cérémonie du *fehim-poneñana* pour les préparatifs. Tout le monde prépare les *kisatraña*⁴⁸ pour la *vadivao*⁴⁹.

Lors du *fehim-poneñana*, deux ou trois personnes représentent la famille de l'homme. Elles débarquent au village de la fiancée pour accomplir la demande en mariage. Ces gens n'entrent pas directement dans le palais ou la place d'honneur pour le visiteur mais ils s'assoient à l'*iava*⁵⁰ de la maison. La position à l'*iava* une place très humble signifie la politesse pour les invités qui y patientent avant l'invitation à entrer de la part de la famille du garçon.

Avant l'arrivée sur la place du demandeurs (*mpangata-bady*)⁵¹, ces derniers offrent aux parents de la femme une somme d'argent appelée « *dika tokonana* » ou encore « *vola tsy vaky* ».

Celle-ci est un signe de politesse et une marque d'honneur pour la famille de la femme pressentie. Quand les parents de la fiancée acceptent l'offrande, ils remercient les demandeurs et leur attribue une place d'honneur. Pendant cette première étape (le *dikatokonana*), il y a échange de petits discours entre le représentant de la famille demanderesse et celui de la famille de la fiancée. Après tout cela, l'un des représentants de la famille visiteuse prend la parole .Il pose la question si tous les membres des familles sont présents ou s'il y a encore d'autres doyens qu'il fallait attendre. Mais si tout le monde est prêt, le discours du *fehim-poneñana* commence.

Le porte parole du camp masculin remercie Dieu et les ancêtres et implore leur bénédiction.

Il se morfond en excuses devant les *ray aman-dreny* vis-à-vis desquels il n'est que le porte parole. Il passe au peigne fin l'arbre généalogique et le lignage du côté masculin tout en demandant gentiment celle du côté de la fiancée.

Il déclare encore l'objectif de leur visite en déclarant : « *Mangataka ho totovary, ho tsakarano, ho zai-boro-damba ho tompon'ny arin-tany sy ny foneñana* ».Tous cela veut dire littéralement qu'il demande la fille pour piler riz, pour chercher de l'eau, pour coudre les tissus usés, pour qu'elle devienne maîtresse de la patrie et des familles .Cela signifie donc

⁴⁸ *Kisatraña*: des bagages pour la femme sortie pour se marier.

⁴⁹ *Vadivao*: la mariée au jour du *fehim-poneñana*.

⁵⁰ *Iava*: le côté sud –ouest de la chambre *lapa* du *betsileo*.

⁵¹ *M pangata-bady*: Celui qui représente la famille de l'homme et arrive aux village de femme pour faire le *fehim-poneñana*.

qu’après le *fehim poneñana*, cette femme devienne la maîtresse dans la famille de son futur époux.

Après cette demande, l’orateur parle du *fandeo*⁵² ou *vodiondry*⁵³ qu’il ramène pour honorer la famille de la femme : c’est le dot ! En général, la valeur du *vodiondry* équivaut à celle d’un bœuf ou un bœuf. Dans le deuxième cas, l’apport d’argent est obligatoire parce qu’il est considéré comme «*rambon’ny añombe*» (queue du bœuf). Pour clore son allocution, le *mpangata-bady* remercie toute la famille en attendant les réponses de la famille de la fiancée. Après les remerciements d’usage du représentant de la famille de l’homme, l’un des représentants de la famille de la femme reprend la parole. Il remercie les demandeurs de leur venue pour montrer l’importance du *fehim-poneñana* qui signifie l’élargissement des relations entre deux familles .Il reprend encore le discours des demandeurs faut jusqu’à l’histoire de la famille. Il remercie les *Ray aman-dreny* des familles de l’homme qui ont honoré la famille de la femme.

Pendant le *fehim-poneñana*, les marchandages (*adivarotra*)⁵⁴ sont obligatoires. Rainihifina Jessé (1958)⁵⁵ écrit que l’objectif de cette discussion autour du *vodiondry* est double : d’une part, calmer l’ardeur de la famille de l’homme si celle-ci entend sous estimer celle de la fiancée à cause de leurs richesses. D’autre part, garder l’honneur de la famille de la fiancer parce que le porte parole de la famille de l’homme peut n’avoir qu’une somme inférieure au *fandeo* entre ses mains. Pour le prendre à revers, la famille de la fiancée l’encourage à montrer un peu plus les enchères en disant : «*Mandrosoa an’iloха ko mañaniha añambatsa, mañidodoa ko ahitsaño ny molale*». C'est-à-dire qu'il faut rentrer en avant, remonté à l'étage supérieur, danser fort pour gagner cette femme. Une manière de faire augmenter les enchères. Sitôt le mulon accordé, le demandeur remercie encore toute la famille du côté féminin.

Ensuite, tout le monde se met à table pour le repas. Jusqu’à ce stade, la *vinanto*⁵⁶ (belle-fille) est cachée à l’insu des demandeurs. Après le repas, la fête continue, ces derniers demandent à la famille où est leur fille? C'est-à-dire le marié jusque là introuvable. Alors, on leur montre plusieurs femmes masquées dans la chambre où la demande a eu lieu et les hôtes sont invités à identifier leur belle-fille parmi ces femmes masquées qui défilent les unes après les autres. Après l’identification de la fiancée, ses *Ray aman-dreny* lui donnent les *kisatraña*.

⁵² *Fandeo*: c'est le nom du cadeau don que le *mpangata-bady* donne aux familles de la femme pendant le *fehim-poneñana*.

⁵³ *Vodiondry*: In Rainihifina (1975). - *Lovantsaina II.fomba betsileo*. Fianarantsoa : Ambozontany, 235p, p33.

⁵⁴ *Adivarotra*: c'est une discussion de vente pour chercher le vrai prix.

⁵⁵ Rainihifina Jessé (1975). - *Lovantsaina II-Fomba betsileo*. Fianarantsoa : Ambozontany, 235p, p32,

⁵⁶ *Vinanto*: la fille ou bien la femme *engaina*.

Le *kisatraña*, incarne les fournitures de maisons dont une femme a besoin dans son nouveaux ménage et surtout pendant le dot du *foneñana*.

Pour le betsileo la qualité de ces bagages importe que sa quantité. Il scrute la moindre chose jusqu'au *kisatrana* le plus valeureux.

Le *kisatraña* comporte des assiettes, des marmites, des aiguilles avec du fil, des nattes, des paniers, des pouffes, des *vaha-tsotro*⁵⁷, pour les beaux –parents, et d'autres biens.

Après le don du *kisatraña*, tous les membres de la familles de la femme l'aspergent d'eau (*Tso-drano*⁵⁸) et la bénissent en terme : «*mafana tokan-trano, maroa fara sy dimby, ary vereza karan-doha*». Cela veut dire littéralement qu'elle doit réchauffer son foyer, procréer et perdre son crâne, c'est-à-dire, ne plus faire partie des leurs. L'échange interdit à la mariée d'être inhumée dans son propre caveau. Désormais en cas de disparition, elle sera enterrée dans celui de son époux. Les demandeurs remercient encore la famille de la mariée avant de retourner chez eux avec cette dernière et quelques jeunes des siens doivent l'accompagner pour porter ses effets.

En arrivant au village, la cérémonie continue .Tout le monde est content, parce que la famille s'ouvre aux autres, le *foneñana* s'étend à partir de ce *fehim-poneñana*

Un représentant des demandeurs rapporte aux familles restées sur place tout ce qui s'est passé pendant la cérémonie de *fehim-poneñana* chez la famille de la mariée. Les doyens remercient leurs représentants pour avoir bien mené leur mission. Ainsi, la cérémonie du *fehim-poneñana* est continuée avec des ripailles des danses, des bavardages. L'alcool coule à flots.

Avant, pendant et après le *fehim-poneñana*, les membres des familles de l'homme et de la femme n'ont pas oublié de remercier les ancêtres (*sao-drazana*) et Dieu et leur demander force bénédiction.

⁵⁷*Vahatsotro*: une type de panier fabriquer par de tresse pour placer les assiette des aines du familles.

⁵⁸*Tso-drano*:la bénédiction que donne les familles à son fils/ fille prêt à partir pour plusieurs mois ou années.

2.2. 2. LES EVENEMENTS MALHEUREUX :

2.2.2.1. Les funérailles :

D'après le Pasteur Raininihifina J. (1958)⁵⁹ L'enterrement est une tradition très importante pour le *Betsileo*. Cela se fait aussi pour montrer la solidarité de la société et des familles. Si un enfant décède un mois ou plus après sa naissance, sa dépouille doit être enterré selon les us et coutumes. Le *Betsileo* donne à cela le nom *atao faty*⁶⁰ mais non pas *asitrika*.⁶¹

Après le décès d'une personne du village, tous les villageois se réunissent pour organiser les funérailles: l'envoi des *Iraka* pour messagers aux parents et familles alliées, la préparation de la demande de l'autorisation d'inhumer auprès des dirigeants du Centre de Santé de Base le plus proche.

Pendant ce temps, toutes les femmes préparent les chambres pour les *Vahiny nama-tompony*⁶², c'est-à-dire les parents proches. Elles préparent aussi, la chambre ardente pour la veillée mortuaire et fabriquent le *sondry*⁶³ qui doit recevoir le corps.

Les villageois accourent à cause des pleurs de la famille du défunt et arrivent pour présenter leurs condoléances.

Les gens venus des villages voisins arrivent aussi après l'annonce. L'arrivée du public prouve que la solidarité existe et les sociétés sont unies pour le meilleur et pour le pire.

Les familles par alliance débarquent également: les femmes entrent dans la chambre réservée au défunt avec des cris et des pleurs et présentent leurs condoléances. Autrement dit, tous les membres de la famille élargie arrivent pour témoigner leur solidarité envers la famille éplorée du défunt. Cette chambre se situe en général, dans la partie nord du rez-de-chaussée. Les hommes entrent dans la chambre appelée *trañon-dahy*. En général, le *trañon-dahy* est la chambre nord au dessus de la chambre ardente où les *mpiandravaña*⁶⁴ assiste à la veillée mortuaire. Les hommes ne pleurent pas contrairement aux femmes mais ils viennent pour soutenir la famille dépouillée (*manamanjo*).

⁵⁹Raininihifina J. (1958). - *Lovantsaina II. Fomba betsileo*. Fianarantsoa, Librairie Ambozontany. 235p ; p182.

⁶⁰*Atao faty*: Enterrement avec sacrifice.

⁶¹*Asitrika*: Enterrement sans sacrifice.

⁶²*Vahiny nama-tompony* : les familles élargies ; proche ou loin du défunt.

⁶³*Sondry*: natte en forme de cercueil ou de pirogue fait pour déposer le mort.

⁶⁴*Mpiandravana*: Ces sont les familles qui assurent à la veillée mortuaire pendant les nuits avant de l'enterrement.

A leur arrivée, les visiteurs sont reçus par un représentant de la famille du défunt pour leur rendre compte (*Mitataka*⁶⁵) des péripéties de la maladie ayant entraîné la mort du défunt, des dépenses occasionnées par cette maladie et la préparation de l'enterrement. L'un de ces visiteurs lui répond et offre les donations d'usage en espèces (*solon-dranombary tsa masake*) ou un tissu (*rambon-damban'ny maty*) ou un zébu (*harena*).

Le *Betsileo* apporte ces dons en vue de l'enterrement. Le porte parole explique à la famille éploée que ces dons ne sont pas faits pour démontrer une richesse quelconque mais ce sont des signes d'alliance devant le malheur et le **respect mutuel**⁶⁶.

Un autre représentant de la famille du défunt remercie les visiteurs parce que ces gestes honorent la famille et le disparu. Avant l'enterrement, à toutes les familles présentes, on offre le *fiahiana* ou *henan-dofa*.

A travers tout cela, on constate que le *Betsileo* de l' Iarindrano vit encore la solidarité, l'alliance, l'amitié face à un événement malheureux. A contrario, les membres de la famille qui ne le font pas sont considérés comme *tsa mahaleo foneñana*, c'est-à-dire des gens qui n'assument pas leur devoir devant la société.

⁶⁵ *Mitataka*: prise de parole devant tous pour raconter les événements autour du décès. La manifestation de la maladie par exemple.

⁶⁶ Respect mutuel : exprimer en ces termes «*tsa sañatria hoe ny fahaben'ny aña na hoe tsa fisian'ny atoy fa kilosoloson'ny moniña, toerana ifañajana, voninahitsa ifañomezana ary fandeveñana ny maty*». Cela veut dire que les dons ne sont pas faits pour démontrer une richesse quelconque mais ce sont des signes d'alliance.

2.2. 3. DANS LA VIE QUOTIDIENNE :

Le *foneñana* ou bien même le *fitondram-poneñana* se présente sous forme de dons réciproques dans la vie sociale du *betsileo* de l' Iarindrano.

D'après une enquête, la manifestation du *foneñana* dans la vie quotidienne est difficile à appréhender du fait de la surenchère entre les parties. Par exemple, la famille de Raikajy donne cinq mille *Ariary* pour la famille de Raibia lors d'une cérémonie familiale chez ce dernier. Lors d'une cérémonie familiale de Raikajy celle de Raibia apporte au minimum cinq mille cinq cent *Ariary* pour prouver l'exhaustivité du *fehim-poneñana*. Mais si Raibia apporte un somme inférieur à celle de Raikajy, il est considéré comme *tsa mahaleo foneñana* (négligente envers le *foneñana*). Il en est de même pour l'enterrement d'un mort, si une famille apporte un bœuf comme don à la famille du défunt, cette dernière lui renvoie l'ascenseur obligatoirement en cas de malheur semblable.

Tout cela entraîne la solidarité, l'alliance et l'amitié de la société dans un style ostentatoire. La vie quotidienne du *Betsileo* de l' Iarindrano est entièrement guidée par le *foneñana* car le *fañina*⁶⁷ régule la société. Lors du *fañina*, les doyens de chaque famille prennent des décisions après briefing sur le programme de la journée et pour consolider la relation familiale dans la société. Ils ne prennent pas directement part au travail avec leurs familles mais ils prodiguent des conseils ou font des remontrances tout au long du travail. Le *Betsileo* considère les aînés comme des sages et des modèles dans la vie familiale. Les jeunes et les adultes constituent la force de travail. Le respect dû à ces *Ray aman-dReny* influe sur la durabilité du *foneñana* dans la société car leur décision y est prépondérante.

Ainsi, avant d'aller aux champs, avant de construire une maison, ou un nouveau tombeau; les aînés du village se concertent et demandent aux familles et aux sociétés voisines (*lafin-kavana* et les familles *mitrao-poneñana*) de les aider dans ces travaux. Tout cela est fait pour renforcer le *foneñana* et pour montrer la solidarité *betsileo* en général.

En guise de conclusion, nous avons constaté donc que le *Betsileo* a donné une place importante au *foneñana* dans la vie quotidienne de la société. Mais ces manifestations changent ou évoluent petit à petit suivant le temps et l'espace.

⁶⁷ *Fañina*: c'est le conseil de la famille qui est fait et animé par le chef de la famille, chaque soir.

2. 3. CHANGEMENT DU FONEÑANA :

Dans ce chapitre, le *diam-poneñana* et le *fitondram-poneñana* sont les cibles de ce changement.

2.3.1. LA PRATIQUE DU FONEÑANA DANS LE PASSE :

2.3.1.1. Pendant la royauté :

Les sujets du souverain se divisaient en trois classes nettement séparées: les nobles, les hommes libres et les esclaves. Il y avait plusieurs castes de nobles; ils jouissaient de beaucoup de considération et avaient droit à une forme de salutation spéciale. En Imerina, on les saluait aussi : *Tsara va tompoko e? Tsara ihany e.* (comment allez-vous monsieur? je vais bien). Dans le *betsileo*, on saluait le *Hova* avec le « *Masina* ».

Les *Betsileo* sont des paysans qui avaient du respect pour leurs dirigeants. Ils avaient considéré les décisions du *Hova* comme justes même si cela le mécontentement.

Pendant la royauté, les relations entre le peuple et le pouvoir royal se présentent sous forme d'hypocrisie. L'ouvrage de Rainihifina J. (1975)⁶⁸ parle de cela.

Tout cela veut dire que les relations entre les dirigeants et les dirigés sont en général superficielles car chacune des parties cherchent des intérêts. Le *foneñana* n'est pas fixé entre le pouvoir royal et le peuple. Il y a un autre fait qui vérifie la place du *foneñana* pendant la royauté à savoir l'organisation de la société. D'abord, les ancêtres ou les *Razana* sont considérés comme des dieux. Donc ceux-ci ont la place la plus importante et la plus haute car ils protègent les vivants.

Ensuite, les aînés qui dirigent les familles. Ils sont les chefs de chaque famille. Puis, les jeunes hommes et les adultes qui sont la force de travail et la force de production de chaque communauté. La famille étais forte, puissante, fortement enracinée dans les mœurs; elle était la véritable unité sociale; beaucoup de choses se discutaient en conseil de famille; le père de famille avait une grande autorité, quand il le voulait.

⁶⁸ Rainihifina J. (1975). — *Lovantsaina I. Tantara Betsileo*, Fianarantsoa (Madagascar) Librairie Ambozontany, 240 p, p147 : «Ary noho ny Betsileo fatra-panaja ny hovany sy ny mpitondrany dia nekeny mora izay asaina ataony na dia fantany ho tsy dia sitrakny ny fony aza izany. Tsy dia avy amin'ny fo nifankatia anefa ny fifanarahan-kevitra natao, tamin'izany fa zavatra eo ivelany fotsiny, fihatsarambelatsihy satria tsy ny hifanasoa no heverina fa tetik'ady hahazoana tombon-tsoa». C'est-à-dire qu'il y a de style d'hypocrisie entre le peuple et leur pouvoir royal.

Enfin, les femmes et les enfants. La société considère ces dernières comme des *fanaka malemy*, c'est-à-dire, sont des meubles fragiles dans la société. La femme mariée devait respect et déférence à son mari: par respect elle marchait dernière lui; les hommes se montraient fiers vis-à-vis des femmes et s'estimaient supérieurs à elles. Les proverbes malgaches sous-estimant les femmes abondent:

- *akanga reraka*: la femme courue jadis et délaissée au déclin de l'âge, est comme la pintade devenue vieille. On donnait le nom de pintade à la femme débauchée ;
- *hevi-behivavy* pensées de femmes, pensées en l'air ;
- *manara-dahy* femme qui suit son amant en pays lointain.

Le *Betsileo* pose la question à une femme *nahoana no dia akohovavy maneno*? Pourquoi êtes vous comme une poule qui chante? On dit ainsi des femmes portant culotte dans le ménage et de toutes les femmes qui usurpaient les droit des hommes. Cette division en catégories de la population a provoqué la hiérarchisation du lien de parenté dans chaque organisation de famille.

Les ancêtres dirigent le monde invisible et ils protègent les générations vivantes. Les aînés prennent toutes les décisions pour élaborer la vie quotidienne de la société. Le reste participe et applique les décisions des *Ray aman-dReny*.

Tout cela provoque l'influence entre les membres de familles car non seulement les adultes apportent beaucoup au *foneñana* mais ils constituent les « pieds rapides » pendant le *fitondram-poneñana*. Mais les aînés ont la haute main sur la répartition des produits.

Donc, les conflits de générations et les batailles pour les terres allaient commencer entre les aînés et les jeunes. L'exemple de la guerre entre les deux fils du Raonimananina roi d'Alañanandro (Andrianafananaharea et AndriandrainarivoII). Ce dernier était l'aîné du premier. Ces deux personnages ont livré bataille pour une portion de territoire par suite de la division par Radama I du territoire d'Alañanandro en trois parties.

La première partie a été attribuée à Andrianofanananahary, la seconde à Andriandraninarivo et le reste revenait à Radama I.

A cette époque le *laha-poneñana* pouvait entraîner des rencontres entre les familles ou provoquer la division de la famille voire même la séparation de la société car chaque société devint *samy masina amin'ny taniny*. Autrement dit chacun se régnait dans son territoire, toute relation étant plus ou moins coupée. Mais, de l'aveu du roi de Tsienimparihy, la valeur du *foneñana* est très importante. En effet, même si le roi d'Antananarivo considérait Rarivoarindrano comme roi de l'Arindrano (Tsienimparihy), celui-ci ne s'imposait pas vis-à-

vis des autres *hova*. Il leur donnait entière liberté dans leur fief avec les *andevohova* de l'Arindrano pour renforcer les liens de parenté entre eux.

Pendant la royauté, les luttes pour le pouvoir déstabilisaient le *foneñana* entre les *hova* et désorganisaient les familles princières. Par exemple: après la mort du prince Ramaheve, le Homatsazo fut scindé en deux parties pour permettre à chacun de ses deux fils, Andriamatahimana – Rafotomainty et Raonimasoandro, de régner.

Le mode de succession au pouvoir royal avait donc provoqué la dégradation du *foneñana* entre les princes. En effet, si le nombre des enfants du *hova* décédé est supérieur à 2, chacun d'entre eux veut le remplacer au pouvoir. Mais la tradition royale *Betsileo* donne les pouvoirs aux fils aînés du roi décédé. Donc, les autres frères et sœurs de celui-ci, jaloux, et cherchent par tous les moyens à accaparer le pouvoir. Alors, le *foneñana* entre les descendants du roi se dégrade.

En général donc, le *foneñana* eut ses forces et ses faiblesses à cette époque. D'une part, il apporta la solidarité dans chaque société. C'est-à-dire que toute décision prise dans chaque famille par les *Ray aman-dReny* eut comme références les discours du roi. Tous les membres de chaque famille considérant les dirigeants comme des Dieux visibles, les décisions de ces derniers sont exécutées obligatoirement. Et pour assurer le *foneñana*, le *betsileo* donne les prémices ou *voaloham-bokatra*⁶⁹ aux aînés. En général, ces prémices sont du riz. La tradition *betsileo* a retenu jusqu'à maintenant le terme: «*Tsa mitsako alohan'ny vazana*». Cela veut dire qu'on ne mange pas avant les *Ray aman-dReny*. Ainsi, quel que soit la production, ce sont les aînés qui sont les premiers responsables du partage. Mais d'autre part, la prolifération des familles dirigeantes provoqua la dégradation des valeurs du *foneñana* avec les effets de la succession au pouvoir entre les descendants des *hova*.

⁶⁹ *Voaloham-bokatra*: produits agricoles, les meilleures qualités, cadeau spécial pour les aînés.

.2.3.1.2. Pendant la colonisation :

Nous assistons à un relâchement de la pratique du *foneñana* pendant le période coloniale. Le *fañina*, le *haoña*, les *lañonana*, le *famadihana* et surtout les *sao-drazana*⁷⁰ régnaienr encore dans chaque société pour renforcer et conforter la durabilité du *foneñana*. Mais, les colonisateurs sont venus perturber les coutumes *betsileo*. Ils ont convoqué tous les hommes à faire des corvées.

Les temps de visite entre les *fianakaviana* sont difficiles à gérer parce que tous les jeunes hommes majeurs travaillaient pour les colons. Donc, ce sont les femmes et les enfants qui restaient au village pour assurer les travaux quotidiens.

En outre, le paiement du *karatse*⁷¹ a obligé les hommes du village à quitter leur lieu d'habitation pour chercher du travail ailleurs. Et ce pendant une longue période. Autant dire que ce sont toujours les femmes, les enfants et les vieillards qui restaient au village. Donc, les paysans n'avaient ni le temps ni les moyens de financer le *fitondram-poneñana*. Nonobstant cela, les *Betsileo* de l'Arindrano avaient continué la pratique du *diam-poneñana* pendant l'époque coloniale. On peut dire qu'les habitants avaient pratiqué des *lañonana* et des *famadihana* pour signifier leur opposition au colonisateur.

Nous prenons l'exemple du village d'Ikelisoa, Commune rurale Mahaditra en 1903. Le gouverneur de Fianarantsoa est arrivé à Mahaditra pour pacifier le haut lieu de Vohibato. Mais les habitants de ce village et les familles invitées avaient organisé une grande fête traditionnelle. La grande famille et les voisins étaient arrivés pour célébrer ce *sao-drazana*. Durant cette cérémonie, les soldats étaient venus pour rassembler tous les hommes majeurs et les ont emmené de force pour construire les tunnels du chemin de fer Fianarantsoa Côte Est (FCE). La plupart des invités de ce *lañonana* se sont enfuis dans la forêt vierge de l'est, c'est-à-dire dans la partie *Tanala*. Ces familles sont restées cachées dans la forêt jusqu'à la veille de l'indépendance. Et il y en a encore qui est resté dans cette partie jusqu'à aujourd'hui.

Le *foneñana betsileo* traversa donc une période difficile pendant l'époque coloniale car les familles *mitrao-poneñana* n'avaient plus le temps de se réunir, même pendant les enterrements. Ces derniers se déroulaient à la va vite. Les annonces aux familles (*fianakaviana*) se faisaient en général après l'enterrement. Tout ce témoignage provient d'un vieillard du village d'Ikelisoa, Antako, fokontany Vohitraveotra dans la Commune Rurale Mahaditra, répondant au nom de RAIZAFY Bernard, 75 ans. Il persiste et signe que tous ces

⁷⁰ *Sao-drazaña*: c'est une tradition betsileo, faite pour demander la bénédiction des ancêtres.

⁷¹ *Karatse*: impôt percipient. Tous les hommes majeurs dans chaque famille qui paient ces impôts à l'Etat Français par an.

renseignements lui viennent de son grand-père qui a vécu la situation. Tout cela provoque la dégradation du *foneñana*

KI-ZERBO J (1965)⁷² évoque dans huit points d'extraits d'une communication sur la crise actuelle de la civilisation africaine, les conséquences multiples de la colonisation européenne en Afrique. Il relève ses aspects positifs et négatifs, et surtout ce qu'il nomme lui-même le «grand caractère d'ambiguïté».

Le premier résultat c'est l'ouverture au monde, et il y a là un résultat qui est nettement positif. «*Vous savez que l'arriération technique de l'Afrique provient de son isolement plusieurs fois séculaire, millénaire même. L'Afrique, dans son corset de montagnes et de forêts, ressemble à un continent qui tourne le dos au reste du monde. On peut presque parler à son propos de «banlieue» de la planète. Or la colonisation a apporté à l'Afrique non pas l'usage de l'écriture, puisqu'il y avait déjà dans certains endroits la pratique de l'écriture, mais la généralisation de l'écriture et de la lecture, et plus récemment de la radio (en particulier les appareils à transistors qui constituent une véritable révolution). Donc, par l'introduction de la lecture, de l'écriture et de la radio, les conditions fondamentales du devenir de l'Afrique ont été remaniées et ce sont des conditions excellentes, positives qui sont à la base du réveil de l'Afrique* » souligne –t-il avec vigueur.

Ensuite il continu « Evidemment cette porte ouverte par l'Europe aux Africains est souvent une porte étroite, mais même par une fente, même par un trou de serrure on peut regarder un panorama immense. C'est ainsi qu'actuellement en Afrique, dans le moindre village, il y a une ouverture sur le monde. Il est vraiment très caractéristique d'entendre dans un village parfois très reculé, le soir, un poste de radio: «ici Moscou»; «ici New York»; «ici Paris», etc. L'Afrique est ainsi ouverte largement sur le monde. Evidemment on dira que cette ouverture de l'Afrique ne s'est pas faite sans beaucoup de douleurs et de sang, mais quel départ collectif historique ne commence par là? Il y a là une terrible loi de notre espèce, qui ne justifie d'ailleurs pas la colonisation ».

En second lieu, la colonisation a apporté aussi des religions, en particulier la religion révélée du christianisme. Le christianisme est un ferment positif et incoercible qui a été apporté aux Africains et qui est aussi une source de révolution extraordinaire. En effet à partir du moment où l'on admet la consanguinité merveilleuse de tous les hommes dans le Christ, le Christ ayant été appelé par l'apôtre saint Paul «le premier né d'une multitude de frères», à partir du moment où l'on considère tous les hommes comme des frères, les fils d'une même

⁷²KI-ZERBO J (1965). «*Extraits de tradition et modernisme en Afrique Noire*», édition du SEUIL; p 122-127.

Dieu, il est évident que les conséquences de tous ordres sont incalculables. Mais il faut reconnaître aussi que cet apport de la religion n'a pas réalisé tous les effets qu'il était susceptible d'opérer ; on a même vu de déviations regrettables. Ne voit-on pas dans le sud de l'Afrique un racisme fondé sur une interprétation de la Bible? Par ailleurs, il y a aussi parfois dans les méthodes d'expansion de la religion des maladresses, des assimilations plus ou moins blessantes. Vous avez tous constaté que dans le temps, tout l'appareil des cultes religieux était, en somme importé, transplanté purement et simplement de l'Occident, je dirai même avec plus de précision, de Saint-Sulpice. Un des aspects les plus amusants de cette assimilation, c'est l'histoire des démons qui sont toujours noirs par définition. Vous n'ignorez pas l'histoire de Marcuse Garvey qui est un des initiateurs du mouvement panafricaniste : il avait fondé une Eglise, qui s'appelait African Orthodox Church, et dans cette Eglise, il enseignait que les anges sont noirs et Satan est blanc...

Autre apport important, la technique. Elle a d'abord été apportée par le colonisateur comme instrument d'exploitation. Il n'y a qu'à penser par exemple aux voies ferrées qui ont été installées en Afrique et qui n'avaient pas comme but de présider à l'organisation rationnelle d'une économie autonome, mais étaient simplement destinées à drainer les biens, les richesses des pays colonisés. Cette technique a d'ailleurs été répandue et communiquée à très faible dose et pour cause! Il ne fallait pas déclencher trop tôt des concurrences néfastes pour le pays colonisateur. La structure même du pacte coloniale empêchait un enseignement trop vaste de la technique, étant donné que ce pacte colonial est basé sur la complémentarité entre les zones d'arriération technique que sont les colonies, et les zones de grand développement, d'industrialisation, qui sont représentées par les pays colonisateurs. A ce point de vue, on doit dire que même l'aide technique qui est apportée actuellement, avec plus ou moins de générosité, de sincérité ou d'arrière-pensées par les pays hautement industrialisés, pourrait entraîner peut être des effets négatifs pour la société africaine. Dans la mesure où il n'y aura pas une certaine homogénéité de formation entre tous les Africains qui vont faire des stages ou qui vont se former techniquement dans les différents pays du monde, il risque d'y avoir après leur retour dans les pays africains, des sources de contradiction assez grave. Je soutiens même que si les choses continuent ainsi, un jour arrivera peut-être où de jeunes étudiants africains, revenant les unes de Moscou, les autres de Washington, ne parleront pas du tout la même langue. Ils diront tous les deux «démocratie» et ne voudront pas dire la même chose, et ce sera un élément de friction, de contradiction assez grave.

Un autre apport de colonisateur, c'est l'intégration culturelle. La colonisation a créé en Afrique des espaces culturels plus vastes, et ceci est certainement un apport positif. Mais il

faut reconnaître aussi que le colonisateur a réalisé un placage, un compartimentage sur l’Afrique: il n’est que de regarder la bigarrure des cartes politiques qui ont été faites après le congrès de Berlin, pour s’en convaincre. Et on a l’habitude de dire que c’est le colonisateur français qui a exagéré dans ce domaine de l’assimilation ou de l’intégration culturelle: or on constate que même chez les Anglais il y a eu une emprise considérable sur les Africains. On a vu le cas de deux frères de même père et même mère voltaïques, dont l’un a été éduqué selon le style anglais et l’autre selon le style français: ils sont devenus culturellement étrangers l’un à l’autre, chacun ayant ses habitudes et comprenant difficilement les manières de faire de l’autre.

Encore un apport de la colonisation: **l’urbanisation**. L’urbanisation est un test et un thermomètre de tout progrès d’une société. On peut dire qu’une ville est une sorte de microcosme par rapport à un Etat ou une collectivité quelconque. Mais la ville n’est pas seulement une image d’une société, elle est aussi un moteur de cette société. Partout où il y a eu un mouvement de l’évolution humaine, il y a eu en même temps une efflorescence de la vie urbaine. Il n’y a qu’à penser aux cités antiques de la Grèce et de Rome, ou aux villes médiévales du Niger moyen comme Tombouctou, Djenné, qui ont été le foyer d’une vie culturelle intense. Il n’y a qu’à penser aux villes de l’Amérique moderne ou aux communes du Moyen Age européen pour constater que les villes sont les laboratoires par excellence d’une nouvelle société.

Dans la ville africaine, le Noir fait l’expérience du modernisme non pas d’une façon décousue et fragmentaire, mais d’une façon totale. Un vieillard qui fait parfois cinquante kilomètres de pistes en brousse pour arriver dans une ville africaine parcourt non seulement un espace géométrique, mais une distance historique. Il parcourt parfois plusieurs siècles d’évolution. Lorsqu’il arrive dans cette ville, il expérimente la vie moderne non pas d’une façon fragmentaire, mais totale, en ce sens que tous les actes de sa vie vont être modelés sur un rythme nouveau: depuis le moment où il est obligé de traverser les rues en passant entre les clous pour ne pas se faire écraser par les voitures, jusqu’au moment où il ira au cinéma ou boire dans un bar quelconque. Cette expérience totale est, par conséquent, le plus efficace et le plus virulent des ferment dans la société traditionnelle. On peut dire à cet égard qu’Abidjan a transformé beaucoup plus de mentalités africaines que cent mille instituteurs réunis.

Un autre effet: une certaine libération de l’individu. Mais il y a eu là des excès. En effet, du côté occidental, la civilisation apportée par les Européens était une civilisation déjà elle-même en crise. Mais l’individualisme en Europe était en somme compensé et tempéré par

l'expérience, la vieillesse même des sociétés européennes, et aussi par une sorte d'apaisement de leur tempérament. Du côté africain, au contraire, il y a un manque d'habitude à l'individualisme. L'Africain n'y est pas habitué et l'individualisme risque souvent de lui monter à la tête comme un vin sournois et mauvais. Un des aspects les plus répréhensibles et regrettables de cette libération de l'individu, c'est la prostitution qui fleurit, dans de nombreuses villes côtières.

Un autre aspect de l'apport européen: **l'argent**. L'argent est un des instruments les plus virulents pour transformer la société négro-africaine; c'est un formidable dissolvant. L'argent existait dans la société noire, mais dans des limites très précises. L'économie était une économie fermée, basée surtout sur des échanges de biens et de service. D'ailleurs, dans cette économie, dans cette société, beaucoup de choses, et parfois les meilleures choses ne s'achetaient pas. C'était inconcevable d'acheter la terre par exemple, ou de vendre la terre dans la société africaine. De même, il était inconcevable de vendre un titre de noblesse, ce qui existait dans les sociétés européennes, la noblesse, en Afrique, était toujours une noblesse de sang, jamais une noblesse d'achat.

Maintenant, au contraire, il semble qu'on ait adopté les principes opposés. De plus en plus tout s'achète, et l'argent est compris dans son sens capitaliste, dans son sens d'équivalent général qui peut se mettre en équation avec tous les autres biens, et dans le sens où l'argent est une marchandise qui peut comme l'a dit Aristote, formule du reste reprise par Karl Marx: «faire des enfants», fructifier, par un processus d'accumulation. L'argent conçu dans ce sens-là est un facteur de désagrégation terrible pour la société africaine. L'argent est, ainsi, à l'origine d'un processus de classification dans la société africaine: de nouvelles catégories sociales se constituent et des salaires sont payés par des individus, alors que cela n'existe pas dans la société traditionnelle. Des hiérarchies nouvelles sont constituées, et l'on voit, par exemple, des gens de castes plus ou moins méprisées dans le temps, qui, parce qu'ils sont à la tête d'une fortune considérable, parce qu'ils sont de gros commerçants, sont honorablement connus, reconnus et respectés par toute la société.

L'individualisme est d'autre part confirmé par l'influence de l'argent. C'est par le gain de l'argent (gain qui est fait à titre individuel et qui est dépensé de plus en plus à titre individuel aussi) que les collectivités traditionnelles sont de plus en plus dissociées.

Un autre apport où, si l'on peut dire, un autre effet: c'est la **dépersonnalisation**. La colonisation ne s'est pas contentée de spolier purement et simplement parce que la spoliation pure et simple aurait détruit son propre objet; la caution la plus subtile, la caution ultime de la colonisation, celle qui garantissait le plus l'état de fait de la colonisation, c'était la

colonisation des esprits. C'est ainsi que s'est réalisée une sorte de pacte colonial des intelligences, où l'on a transformé les mentalités africaines, considérées comme de véritables tables rases, et on les a jetées dans le moule des pays occidentaux, des pays colonisateurs. Ceci a eu des effets extrêmement nocifs chez les Africains. Il s'est produit une sorte de ruée générale vers l'imitation plus ou moins béate, vers la singerie érigée en système, et ceci était frappant surtout chez les tirailleurs. C'est d'ailleurs normal, car ce sont les tirailleurs qui ont été jetés le plus brutalement dans la société européenne. On a vu des gens qui portaient des verres fumés en pleine messe de minuit ; on a vu des gens qui arboraient le casque colonial comme une promotion sociale. Or, le naturel ne peut pas être évacué facilement et on arrive, par conséquent, à des situations extrêmement graves où la comédie se termine en tragicomédie. C'est le sens du libre de Frantz Fanon: peau noire, masques blancs.

On verra par exemple le même tirailleur, qui s'acharne à prononcer le français comme on le fait au bord de la Seine, à moins que ce ne soit sur les bords de la Canebière ou du golfe d'Ajaccio, selon l'adjudant de la caserne qui lui aura appris le français, on verra donc ce même tirailleur montrer un talisman qu'il portait lors des combats en France au moment de la Libération. De même, au cours des scrutins électoraux, ne voit-on pas des candidats, vestonnés et cravatés, faire appel en même temps à la voix du peuple souverain et au service du sorcier du coin? Il y a là des effets de névrose, des effets pathologiques sur la mentalité africaine, qui ont contribué à la conserver dans une sorte d'infantilisme voué seulement à l'imitation; d'où l'impréparation des élites de toutes sortes et, en particulier, des élites politiques, dans nombre de pays africains ». Cet extrait en huit points corrobore la face de Janus du colonialisme.

.2.3.1.3. Après l'époque coloniale :

D'après l'histoire de Madagascar, la Première République malgache est une structure soi-disant administrative dont les rouages sont aux mains des colonisateurs. La liberté de la tradition malgache reste floue. Le *foneñana* reprenait vie progressivement dans les sociétés. Les habitants du Sud *Betsileo* tentaient de réorganiser la vie de chaque famille. Mais les *Vazaha* n'acceptaient pas ce système d'organisation. Ils ont obligé la population à copier la structure de la société occidentale. De fait, ils ont regroupé les familles dans chaque village pour former un arrondissement dirigé par un *vazaha*.

Ensuite, les arrondissements sont groupés en quartier, les quartiers en *Firaisam-pokontany*, et, c'est le gouverneur français qui désigne les chefs de chaque *Firaisam-pokontany*.

D'après tout cela, le *foneñana betsileo* a changé parce qu'il y a des familles qui n'ont pas de lien de parenté, mais qui vivent dans un même arrondissement pour compléter la loi du quinze toits (*dimiambifolo tafo*) de chaque arrondissement. Ces diverses familles sont devenues *mpiara-monina*, donc, ils sont *mitrao-poneñana*. C'est-à-dire que ces familles vivent dans un village avec un seul statut et ils sont dirigés par un chef de quartier mais non plus par les aînés comme pendant l'époque du pouvoir royal. Le *Betsileo* constate donc, durant la première république que sa vie envers le *foneñana* a radicalement changée. Parce que, pendant la royauté, les destinées de la population se trouvaient entre les mains du Roi : les habitants sont restés comme la richesse du roi. Mais, pendant l'époque de la colonisation et la moitié de la première république, ce sont les *vazaha* qui désignent tous les dirigeants dans chaque société. La liberté de la tradition malgache évolue mais les décisions sont restées aux mains des étrangers.

Après la transition née de la grève de 1972, l'ère de la révolution socialiste a vu le jour à Madagascar. Le président de la République Malgache, RATSIRAKA Didier, a créé le **Livre Rouge** qui instaure la structure socialiste dans l'Île, laquelle a une simulation avec celle existant dans la société de l' Iarindrano. En effet, les communautés villageoises *betsileo* de l'Arindrano avaient déjà l'habitude d'accomplir ensemble tous les travaux occasionnés par les événements importants.

C'est le *firaisana* ou bien les *mahery*, une association dirigée par un chef ou *lehiben'ny mahery* désigné par tous les jeunes et adultes, hommes et femmes lors d'une réunion qui se charge de ces travaux. Le mandat de chaque *lehiben'ny mahery* est illimité. Mais l'objectif du *firaisana* est l'entraide lors des événements marquants de la société (heureux ou malheureux) et des activités quotidiennes.

Ainsi, l'ancrage du *betsileo* de l' Iarindrano dans l'organisation de l'Etat socialiste de Madagascar n'était pas difficile. Mais le problème se pose au niveau de la création des coopératives parce que la plupart des paysans n'avaient pas un bon niveau d'instruction. Donc, la gestion de la production ou du travail dans une coopérative s'avérait très difficile pour ces derniers.

Pendant cette période, le terme «**à moi**» était interdit dans chaque société, mais ce terme était remplacé par «**à nous**». Cela veut dire que tout appartenant à la communauté. La solidarité et le travail collectif régnèrent dans chaque village. Les productions agricoles augmentèrent. Mais les termes «**à nous**» ou «**pour nous**» influencèrent les habitants. Le *Betsileo* a regroupé sa grande famille, dit *fianakaviana*, par le biais des visites. Cette approche était instituée obligatoirement dans toutes les familles pour renforcer le lien de parenté. Nous devons rappeler que la société *betsileo* avait déjà vécu cette bonne tradition et elle ne fait que la renforcer pour l'enraciner un peu plus dans sa société.

Tous les individus sont obligés de rendre visite à leur *fianakaviana* au moins une fois par an. Cette visite se fait à travers l'entraide pour les travaux quotidiens, ou pour le *fañina* ou pour décider d'autres activités. Pour renforcer davantage le *foneñana*, l'entraide (*Valin-tanana*)⁷³ est obligatoire dans plusieurs événements. Exemple: les travaux rizicoles, la construction des maisons, Cette forme d'entraide est utilisée habituellement dans chaque société pour assurer la solidarité et l'amitié entre les membres.

Les traditions *betsileo* ont gagné en liberté pendant la Deuxième République. L'organisation familiale est équivalente à l'organisation de la société organisée par le Gouvernement Malgache. Mais après la dislocation de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques (URSS) dans les années 80, les crises économiques, politiques et sociales gagna tous les pays socialistes et surtout ceux en voie de développement comme Madagascar.

La société de l' Iarindrano en ressentait les soubresauts. L'insécurité qui a gagné du terrain dans chaque village, de jour comme de nuit, était monnaie courante. Ces phénomènes sont causés par l'appauvrissement de la population. Le *foneñana* était en crise aussi car la compétence des *fianakaviana* est contestée. Pour résoudre les crises économiques et sociales, l'Etat Malagasy a cherché des solutions. Il est entré forcément dans administrative l'économie capitaliste. C'est à dire que la population Malgache vit dans une nouvelle structure sociale.

L'émission radiophonique de la Radio Mampita, FM 94, Fianarantsoa, du dimanche 14 et 21 octobre 2007 à partir de 4 heures 45 minutes du matin, qui au titre «**Le diam-**

⁷³ *Valin-tanana*: service contre service entre les familles.

poneñana et le développement», animé par Messieurs Justin a rassemblé des notables *Betsileo*. Il s'agissait en l'occurrence de Messieurs Ratalata Guillaume, Rakoto Marcel et Heriniaina, habitant dans la commune rurale d'Ambondrona, district d'Isandra, région de la Haute Matsiatra. Le thème de cette émission, s'intitula «**l'argent ou la personne?**».

Ces 3 personnes parlèrent de la manifestation du *foneñana* dans le passé, à travers le «*taty midi-dro-mienga*», (donnant-donnant) qui renforçait le *foneñana* entre les membres des familles. Plus vous apportez dans le *foneñana* plus vous recevez en retour. C'est le respect mutuel qui compte beaucoup sur le *fitondram-poneñana* parce que, si des invités viennent dans une cérémonie familiale, même s'ils n'apportent pas de don, la famille qui les invite, les traitent sur le même pied d'égalité que ceux apportant des dons. L'important donc, c'est la solidarité, la parenté et l'amitié dans le bonheur, comme dans le malheur. La pratique du *foneñana* dans le passé était moins lourde car les membres de chaque famille étaient peu nombreux. Comme les champs de culture étaient encore fertiles, la sécurité était assurée, la solidarité régnait dans toutes les sociétés, et les productions étaient suffisantes.

Le niveau d'instruction du public était faible mais les conseils des *Ray aman-dReny* supplantaient ce manque dans la vie des enfants et des jeunes. Avant d'entreprendre quoi que ce soit le *Betsileo* de l' Iarindrano dans le passé, ou bien pendant la royauté, attendait les décisions de roi ou de la reine. La population considérait le roi comme le Dieu visible et toutes ses décisions interprétées comme divines, avaient force de loi.

Voici un témoignage de Mr Raizana, 75 ans: selon les traditions orales, le roi d'Ialatsara (Mahaditra) a pris la décision de repiquer du riz dans une plaine. Ce terrain de culture était difficile à inonder. Mais comme la décision du roi était irrévocable, ses sujets se sont mis à amener l'eau en construisant des canaux d'irrigation.

Pendant le repiquage, l'eau se trouvait insuffisante, le roi obligea son peuple à sacrifier un bœuf par famille et le sang de ces zébus inonda les champs.

Toutes les familles ont rempli cette obligation car tout refus fut sévèrement puni. Ainsi, la pratique du *foneñana* suscita des craintes pour les familles. En outre, pendant les *diam-poneñana* du passé, la valeur des dons apportés était équivalente. Les dépenses et les charges étaient donc bien équilibrées. Alors, le *fitondram-poneñana* était moins lourd.

D'après Monsieur Ratalata Guillaume, dans le passé, pendant une cérémonie familiale, seulement 5 personnes apportèrent des dons mais le reste n'apporta rien car ces derniers ont déjà aidé le maître de céans pendant la préparation de la fête.

Pour conclure, cette section, nous avons constaté que dans le passé, la pratique du *foneñana* était simple mais il n'en reste pas moins qu'il soit un signe d'alliance et de l'amitié entre les sociétés et les familles. Mais ce *foneñana* évoluait petit à petit.

2.3.2. LA PRATIQUE DU FONEÑANA AUJOURD'HUI :

Avec la troisième République qui boucle définitivement l'ère socialiste, le gouvernement malgache a pris la décision de changer la République Malgache. Madagascar est donc revenu dans le giron capitaliste. Les paysans *Betsileo* arpencent le chemin qui est dit chemin du développement rapide. Le contexte du *foneñana betsileo* est sous le signe de l'argent fort apprécié dans la société capitaliste. L'honneur du lien de parenté en est entaché.

Aujourd'hui, le terme «*ory tsa mba havan'ny manaña*» est ancré dans la vie de la société. Texto les familles riches ne jettent même pas un regard sur les pauvres. C'est l'argent qui guide la vie socio-économique et culturelle de la génération actuelle.

D'après Marcel Mauss⁷⁴, «la famille d'aujourd'hui ne s'ouvre pas à la société ou à la famille voisine mais chacun reste isolé. L'utilisation des ouvriers ou bien même des salariés règne dans la société». Le *foneñana* s'amenuise au sein des familles *betsileo* et c'est l'argent qui prime. La pratique du *haoña*⁷⁵ est abandonnée dans la plupart des familles *betsileo* au profit du salariat.

Marcel Mauss (2004)⁷⁶, d'après l'Encyclopédie encarta, formule l'idée selon laquelle «le don ou le potlatch serait la forme fondamentale de l'échange qui se serait progressivement dégradé dans les sociétés modernes». En outre, l'annonce aux familles et aux sociétés voisines devient un moyen d'enrichissement. A preuve, il y a des gens qui invitent leur parenté et les sociétés quatre ou cinq fois par an. Ils les invitent par exemple pour un *fañengam-bady*⁷⁷, la circoncision d'un petit garçon, un *hosy apanga*⁷⁸, un *lañonana* proprement dit. La présence étant obligatoire pendant les événements heureux et malheureux, force est d'admettre que pendant ces évènements, les familles et les sociétés voisines apportent à chaque fois des dons. Il n'est donc pas étonnant que, la vie de la société d'aujourd'hui soit isolé et dominé par le chacun pour soi (*samy maka ho azy*). Ainsi la

⁷⁴ Marcel Mauss (1923 – 1924). – *L'essai sur le don: forme archaïque de l'échange*.

⁷⁵ *Haoña*: annonce aux familles ou aux sociétés voisines pendant un travail à faire.

⁷⁶ Voir Microsoft Encarta. Ouvrage qui rassemble une somme considérable de données ethnographiques.

⁷⁷ *Fañengam-bady*: mariage traditionnel *betsileo*.

⁷⁸ *Hosy apanga*: C'est la réception d'une nouvelle maison.

solidarité se perd petit à petit et le *fitondram-poneñana*, devient *kizeha* c'est-à-dire, concurrence entre les familles par alliance.

Lors d'une cérémonie familiale, par exemple, tous les beaux-parents des enfants arrivent dans ce *lañonana* avec des dons. Mais si l'un de ces beaux parents remet son don en deuxième place après celle du premier, il augmentera par la suite la qualité et la quantité de ses dons. Et ainsi de suite.

Le *fitodram-poneñana* ici donc a changé n'est plus la raison de regroupement ni d'alliance des familles et des sociétés mais la concurrence entre les familles par alliance.

2.3.3. LES POINTS COMMUNS ENTRE LES FONEÑANA D'AUTREFOIS ET D'AUJOURD'HUI :

D'après ces deux sections, nous avons constaté que la pratique du *foneñana* a radicalement changé aujourd'hui, mais la base de ce *foneñana* reste profondément ancrée au cœur du betsileo. Par exemple, lors d'un décès, la famille du défunt cherche un bœuf pour l'enterrer. L'idée du sacrifice du zébu ici, est de démontrer la solidarité et l'alliance entre les familles. Autre exemple: lors d'une cérémonie familiale, toutes les familles par alliance et les sociétés voisines apportent toujours des dons aux maîtres de céans. Ces derniers partagent les *fiahiana* en retour en raison du «*nofon-kena mitam-pihavanana*» pour le renforcement du *foneñana*. Mais cette distribution se fait proportionnellement aux dons apportés.

La persistance de l'association des jeunes (*mahery*) dans chaque village suscité la sympathie des sociologues et des anthropologues modernes. Elle reste légion dans le *lañonana*, le *famadihana*, le décès, le travail quotidien, etc. ...

PARTIE 3: ANALYSE DES RESULTATS ET DISCUSSIONS :

Selon **Marcel Mauss**⁷⁹, «le **social** n'est donc plus une donnée, mais une catégorie qui mérite bel et bien d'être conceptualisée en tant que telle. Cette position permet lui d'appréhender de façon fine les rapports entre collectif et individuel, entre la contrainte et la liberté, et donc de traiter de questions tant anthropologiques que psychologiques. Nous venons dans cette dernière partie: les importances et les limites du *foneñana* et enfin, nous essayerons de scruter l'horizon du *foneñana betsileo*».

3.1. IMPORTANCES ET VALEURS DU FONEÑANA DANS LA SOCIETE ARINDRANO :

Il y a plusieurs domaines qui montrent l'importance et la valeur du *foneñana*:

3.1.1. VALEURS SOCIALES:

«**L'union fait la force**», c'est un proverbe malgache qui a su donner une valeur sociale au *foneñana betsileo*. On ne peut rien faire dans la société s'il n'y a pas de solidarité. Et tout ce qui se passe dans chaque famille est supportable moyennant la solidarité : le décès, les travaux quotidiens. Si les familles alliées s'épaulent, tous les problèmes sont facilement résolus. La pratique du *foneñana* renforce la solidarité et l'alliance entre les sociétés et les familles. Le *fitondram-poneñana* étant la base de la parenté, il constitue la base de la continuité ou la rupture de la parenté. Il régule les relations dans la famille, c'est-à-dire qu'il apporte le lien de parenté entre des familles distinctes d'après le *fañengam-bady*. C'est le mariage qui réunit ces familles en une seule alliance. En outre, lors du *diam-poneñana*, la grande famille à l'occasion de se rencontrer.

Pendant le *fitondram-poneñana* encore, le *Betsileo* montre l'amitié entre la grande famille et les sociétés voisines.

Marcel Mauss illustre l'idée de «**fait social**» par des études concrètes. Il s'attache à montrer comment un seul phénomène significatif a à voir avec les structures sociales sous-jacentes dans leur totalité. Il met en évidence le rôle central d'une forme de don chez certaines populations. «**Le don**» s'insère au sein des sociétés archaïques dans un système social total qu'il contribue à structurer et à faire exister. L'apport du don pendant le *fitondram-poneñana* a donc consolidé la structure lignagère et celle de la société. Don est synonyme d'alliance et de solidarité. La pratique du *foneñana* assure également la sécurité parce que toutes familles et sociétés voisines s'en trouvent imbriquées. L'amitié et la convivialité y règnent.

⁷⁹ Marcel Mauss: voir Microsoft Encarta. Collection 2004 *Extrait sociologie et Anthropologie*. (Encyclopédie en ligne). CD-Rom.

L'idéologie du *foneñana* en effet, telle qu'elle est rappelée dans le discours quotidien ou rituel, propose le modèle idéal des relations sociales telles qu'elles doivent être vécues entre les membres d'une même famille : des relations d'harmonie et de solidarité dans le cadre du système lignager. Le *foneñana* fabrique ou bien éduque la connaissance de la population dans la société *betsileo*. Le *foneñana* apporte le savoir vivre et le savoir faire sur chaque membre de la famille. Les *Ray aman-dreny* donnent des conseils à leurs descendants pendant une réunion (*havoriana*). La visite est l'une des traditions la plus importante pour le *Betsileo*, car cette visite renforce les liens entre les familles élargies. Grâce au *foneñana*, l'individu se reconnaît qu'il est *betsileo*. Il reconnaît qu'il a une ethnie, qui a sa propre coutume et ses propres traditions, son savoir vivre et son savoir faire. En outre, il se sent être le noyau qui unit les anciens et les descendants pour la transmission des connaissances et des arts. La participation de l'individu au *foneñana*, lui permettra aussi de *connaître ce qu'il faut faire, et ce qu'il faut éviter dans la société*. Autrement dit, la culture *betsileo* lui sera confiée pour être appliquée, pratiquée et transmise à la génération suivante. C'est pourquoi un père *Betsileo* quelle que soit son origine ou sa place administrative, où il habite, s'efforce toujours d'enseigner à ses enfants la culture originale et d'emmener ses enfants à son terroir ancestral pour la pratique de sa culture. Nous percevons que malgré l'éloignement et la hausse des prix actuels, à vrai dire, à cause de l'accroissement du coût des prix, un *betsileo* de l' Iarindrano trouve toujours les moyens pour assister à l'enterrement d'un membre de sa famille proche. Y manquer, c'est quelque sorte, négliger les liens de parenté et y participer, c'est un grand prestige et même un espoir pour tout la famille et la société.

Comme facteur sociologique le *foneñana* constitue le fondement et la base de cette société *betsileo*. Ce facteur est considéré en lui-même comme un chose primordiale. En effet, même si l'individu vit loin des sa famille, il faut participer intégralement à l'apporte du *foneñana*. Par conséquent, il participe à toute activité sociale, là où il est intégré. Ce qui prouve que le *foneñana* constitue une nécessité plus ou moins absolue pour l'individu et qu'il ne peut jamais l'enfreindre ou outrepasser car il s'agit d'une condition vitale pour lui. Mais s'il dépense moins, économiquement, dans cette société, il ne peut pas y adhérer et participer. La vie économique de la société *betsileo* dépend donc du *foneñana* car la société *betsileo* vie dans une structure familiale *tsy misaramianakavy*, c'est-à-dire l'une n'habite loin de l'autre. Alors tout activité est pratiquée en équipe.

L'idée de *foneñana* doit permettre en particulier de dominer, de dépasser les inégalités de statuts sociaux ou économiques.

3.1.2. VALEURS ECONOMIQUES :

D'après cette première section, le *foneñana* assure la solidarité. Et cette dernière contribue à l'augmentation de la production. A cause du *foneñana*, tous les travaux sont communautaires, donc moins éreintant avec économie de temps.

On prend comme exemple Rakoto possède une rizière de quatre hectares, si sa famille à elle seule laboure cette rizière, la durée de travail est de trois mois. Mais grâce à la solidarité des membres de la famille réunis, la durée de ce travail est écourtée de deux jours. Donc Rakoto dispose de temps à consacrer à autre chose. L'économie et les revenus du ménage en ressentent l'effet.

La construction d'une digue de protection ou bien d'un barrage traditionnel est un travail qui requiert la mobilisation sociale. A cause de la solidarité des familles réunies, l'érection de telles infrastructures devient supportable tout le monde vient avec leurs matériels et équipements. L'opérationnalisation de ces infrastructures contribue à l'augmentation de la production et au développement socio-économique du terroir.

Il y a un proverbe malgache qui vérifie l'importance économique du *foneñana*:
«Izay be ro basy»: texto plus nombreux, plus on est fort. Donc, à cause de la solidarité des sociétés réunies, toute chose à entreprendre est facile à réaliser.

Pendant un deuil, toutes les familles se précipitent au portillon de la famille éplorée pour apporter des dons pour la soulager spirituellement et économiquement. Et ce, jusqu'au jour de l'enterrement.

3.1.3. VALEURS CULTURELLES :

D'après la tradition *betsileo*, il y a un proverbe qui parle directement de l'importance culturelle du *foneñana betsileo* «*ny manañ'aomby manan-kena, ny manan-tany manaña fotaka, ny manan-damba manaña lahin-jiro, fa ny manañ'olo ro manan-kavana*». C'est-à-dire que ni les terres, ni les bœufs, ni les tissus n'ont aucune importance si on n'a pas de parents. Le nombre des familles alliées est un signe de puissance au sein de la société. Dans la vie socio-économique et culturelle de la société de l'Arindrano, le *foneñana* est capital. Il recèle le savoir-vivre qui est la base de la sagesse, l'amitié source d'alliance. Cette dernière provoque la solidarité dans tous les domaines.

Dans le *foneñana*, le *betsileo* discute du relation parentale (*Fihavanana*⁸⁰). En général, c'est le *foneñana* qui incite le *fihavanana* car toutes les familles alliées sont automatiquement unies dans une corde familiale (*rohim-pihavanana*).

L'Encyclopédie Encarta, parle du cimetière malgache comme d'une île de «**terre sacrée**» dans la mesure où les ancêtres malgaches y ont été enterrés. Les malgaches honorent leurs morts avec tous les respects et les tombes sont préparées selon des rites très précis. L'emplacement du tombeau et le temps qu'il a fallu pour le construire obéissent à des règles particulières. Tout cela signifie que les Malgaches croient au prestige de leur tradition pour assurer et pour renforcer le *foneñana* et le *fihavanana*.

Des proverbes malgaches authentifient l'importance de ce *foneñana*: «*veloña iray traño, maty iray fasaña*»: vivant on habite la même maison, mort, on est enterré dans le même tombeau et le «*trano atsimo sy avaratra, izay tsy mahaleña ialofana*»: d'une même famille, si différents que soient les toits on peut toujours y trouver refuge, donc, tout cela veut dire que tous les *Betsileo* unis par un lien de la parenté ou dans une société sont considérés comme «Un» quelque soit l'évènement. Les familles issues d'une même généalogie ou dans une même arbre généalogique sont plus ou moins éloignées s'efforcent de s'attacher, de se lier, pour former et se montrer comme une même famille restreinte, bien qu'elles soient plus ou moins élargies. Autrement dit, ces familles n'excluent jamais le fait qu'elles sont issues d'une même corde ombilicale, et que les unes n'ont jamais existé sans les autres. Cela détermine des relations de cause, relations d'origine, relations d'effet et relations de conséquence entre les familles vivant dans une même filiation. Cette conception généalogique sera toujours respectée, sinon, l'individu social aura honte. Il est quand même honteux si on vous

⁸⁰ Fihavanana : C'est la relation entre des familles larges.

demandez de relater votre arbre généalogique (*tantaran-dRazaña*) qui explique votre origine, alors que vous ne le savez pas. Cela implique que les *Betsileo* aiment transmettre leur arbre généalogique à ses descendants. Le *tantara* est donc l'histoire des ancêtres et l'héritage propre d'une lignée ; et le récit de cette histoire, qui resitue les interlocuteurs dans la lignée de leurs ancêtres, donnant à ce mot le sens de la généalogie. La connaissance du nom des ancêtres s'accompagne de la relation des principaux faits de leur vie et offre déjà une part de leur expérience. Les *tantara* forment donc un corpus de traditions fidèlement transmises à chaque génération pour être retenues et observées ; celles-ci constituent pour le groupe une somme de savoir faire, un code de lois, des habitudes sociales, un rituel ; elles expriment des valeurs essentielles qui cimentent l'unité du groupe et lui offrent en toute circonstance une référence indiscutée. C'est pourquoi les *betsileo* instruisent leurs fils, de connaître et d'être capables de se situer dans la généalogique de sa famille ou son origine. Le fait qu'on est issu d'une même souche intègre l'homme social *betsileo*. Dire qu'on est généalogiquement issu d'une même personne, et qu'on se relâche, cela implique la vision qu'on se marque epidendrum de son origine. Pour conclure, l'idée de *foneñana* à pour principe, la généalogie. Cela traduit le fait que l'on est d'une manière élargie, de même clan, de la même origine. Ainsi, on s'aperçoit que chez les *Betsileo*, il y a plusieurs clans et que les individus sociaux appartenant à un même clan, s'entretiennent, se relient entre eux, se soutiennent et se proclament comme une seule et même famille exemples de clans : *Tokamasy*, *Tarae*, *Trañovondro*, *Tokamiandry*, *Raombazafy*, *Zazamena*, *Vohimae*,... là on revient au fait du *foneñana*. Cela implique déjà le problème du flux vital du *Aina* et par extension, l'origine de son existence. C'est pourquoi on peut dire combien, le *foneñana* a un sens et une signification : la preuve sociale de l'existence de l'individu en tant qu'être social. Ne pas considérer cette origine, cette source, c'est se démarquer et séparer socialement de sa racine. Ce qui oblige l'individu social de ne pas le négliger.

3.1.3.1 Dimension religieuse du foneñana :

JAOVELO – DZAO (1991)⁸¹ écrit que les Anciens Malgaches croyaient à d'un existence de dieu; ils étaient monothéistes, malgré leur tendance à mêler beaucoup de superstitions à leur croyance en un Etre suprême.

Quelques-uns de leurs proverbes sur Dieu relèvent des sentiments sublimes. Dieu voit tout, il connaît tout; il gouverne le monde, en toute indépendance et de façon omnipotente il fera justice aux faibles et aux opprimés, à tous ceux qui souffrent injustement». La croyance en Dieu se mêlait, chez les Malgaches, à beaucoup de superstitions; ils vénéraient des idoles qu'ils appelaient « *sampy*» et croyaient à la vertu des talismans nommés « *ody*», contre les maux de toute genre. Ils y voyaient une vertu divine; ils croyaient au pouvoir des esprits et offraient fréquemment des sacrifices aux mânes des anciens habitants du pays, les Vazimba, parce qu'ils redoutaient leur pouvoir de nuire et se fiaient à l'efficacité de leur protection. Ils étaient fatalistes et n'hésitaient pas à se montrer cruels envers les enfants qui naissaient sous un mauvais destin.

Le *betsileo* de l' Iarindrano d'autrefois croyait dur comme fer que les aînés ou bien les parents représentent Dieu puis les ancêtres. A son avis, les ancêtres dirigent le monde invisible et les *Ray aman-dReny* gouvernent le monde visible. Le *Ntaolo betsileo*, honorait le Créateur et les Ancêtres. Il pratiquait le *sao-drazaña* et officie les sacrifices (*sorona ou tsitsika*) pour demander la bénédiction ou pour remercier ces Ancêtres.

Avant l'arrivée des missionnaires étrangers qui évangélisèrent l'île, les *Betsileo* avaient déjà reconnu la valeur des aînés, des sociétés et du mariage. Les Malgaches étaient amateurs de traditions; ils respectaient et gardaient l'héritage des ancêtres; ce respect était superstitieux. « *Teny nataon'ny Razaña ka tsy mahazo miova*» Paroles prononcées par les ancêtres: elle ne peuvent pas changer. Ce proverbe disait le respect des Malgaches pour leurs ancêtres et les traditions des anciens. A cause de leurs croyances, les *Betsileo* ont considéré le *Ray aman-dReny* comme les représentants de Dieu dans la famille et devant la société. L'opérationnalisation des décisions du *Ray aman-dReny* est obligatoire pour tous les membres de la famille. L'application à la lettre de cette décision entraîne la bénédiction du Créateur et des Ancêtres. Cette bénédiction accompagne le récipiendaire dans tout ce qu'il entreprendre.

Par exemple, grâce à la bénédiction des divinités et des Ancêtres, la production agricole augmente, les femmes stériles ont des enfants, les malades recouvrent la guérison.

⁸¹ JAOVELO – DZAO (1991). - *La sagesse malgache: La culture Malgache face à la dialectique de la tradition et de la modernité*. Antananarivo : ISTPM, 83 p, p 9

Bref la bénédiction du Dieu fait que les activités ou les événements se passent comme sur des roulettes.

Nous constatons donc que dans la société de l' Iarindrano le *foneñana* ne se limite pas non seulement à la société des vivants, mais elle vit en harmonie avec le monde invisible. C'est-à-dire que les ancêtres veillent sur les vivants. Les *Betsileo* croient donc que le *foneñana* consolide la relation entre la société des vivants et celle des morts. Mais les vivants renforcent le *foneñana* entre eux pour perpétuer les liens de parenté parmi les générations futures.

Le *Betsileo* croit mordicus en l'honneur du mariage entre l'homme et la femme: c'est le *fehim-poneñana*. Pendant ce *fehim-poneñana*, la famille de l'homme s'incruste dans la famille de la femme et vice versa. C'est ainsi que chacune de ces deux grandes familles est devenue «*midi-poneñana*». Il n'y a pas de *foneñana* sans mariage. C'est le mariage qui cimente la relation entre des familles distinctes.

Cette relation est, dans un premier temps, une relation interpersonnelle au niveau de deux personnes qui décident de s'unir par le mariage. Mais après, elle devient plurielle, parce que, tous les *fianakaviana* deviennent *mitrao-poneñana* ou bien ils vivent dans un *foneñana* après le *fehim-poneñana*. Pour ainsi dire, la famille de l'homme se marie avec celle de la femme. Donc le mariage joue un rôle très important dans le *foneñana betsileo*.

Dans le journal **LUMIERE**⁸², du Dimanche 5 Novembre 1967, on parle des valeurs traditionnelles africaines: «nous nous sommes toujours réjouis du développement des études sur l'Afrique et nous voyons avec satisfaction que la connaissance de son histoire et de ses traditions se répand de plus en plus; si elles sont menées avec loyauté et selon des méthodes objectives, ces études ne peuvent que conduire à une compréhension plus exacte et à une appréciation plus juste du passé de l'Afrique et de sa situation actuelle. Un fondement constant, et général de la tradition africaine est la vision spirituelle de la vie.

Un élément commun et très important de cette conception spirituelle est l'idée de Dieu comme cause première et dernière de toutes les choses. Ce concept, qui est senti plus qu'analysé, vécu plus que pensé, s'exprime d'une manière extrêmement diverse suivant les cultures».

En réalité, la présence de Dieu pénètre la vie traditionnelle africaine comme la présence d'un être supérieure, personnel et mystérieux. Une autre caractéristique commune à la tradition africaine est le respect de la dignité humaine. Le respect pour l'homme se note

⁸² Journal LUMIERE: *journal hebdomadaire d'information de Fianarantsoa (Madagascar)* qui ne paraît plus. Les derniers numéros datant de 1972.

dans les formes, quand celles-ci n'offrent rien de systématique dans l'éducation familiale traditionnelle, dans les initiations sociales et dans la participation à la vie sociale et politique selon l'ordre traditionnel propre à chaque peuple.

L'une des caractéristiques propres de la tradition africaine est le sens de la famille.

Quant à la vie communautaire qui, dans la tradition, n'était qu'une sorte d'extension de la famille, notons que la participation à la vie communautaire, soit dans le milieu de la parenté soit dans celui de la vie publique, est considérée comme un devoir précis, et un droit de tous; mais on n'arrive à l'exercice de ce droit qu'après y avoir été préparé par un jeune candidat et de lui faire connaître les traditions et l'ordre coutumier de leur société.

Aujourd'hui, l'Afrique a été gagnée par le progrès qui la fait accéder aux nouvelles formes de connaissances et de vie qu'apportent la science et la technique. Il n'y a rien en tout cela qui soit en contradiction avec les valeurs essentielles de la tradition morale et religieuse héritée du passé que nous avons brièvement décrites ci-dessus, car ces valeurs appartiennent en quelque sorte à la loi naturelle gravée dans le cœur de tout homme et qui sert de base à la vie communautaire bien ordonnée des hommes de tous les temps. Pour cette raison, c'est un devoir de respecter l'héritage de cette tradition, car il s'agit du patrimoine culturel du passé. C'est également un devoir d'en renouveler la signification et l'expression.

Tout cela parle de la valeur de la croyance communautaire dans la société africaine. Et on n'oublie pas la société de l'Arindrano. Le respect de la décision des *Ray aman-dReny* vaut la bénédiction des ancêtres car ces derniers sont les maîtres du monde.

3.1.3.1 Dimension politique du *foneñana* :

Autrefois, tout le monde est égal devant la société. Mais aujourd'hui, la manifestation des traditions, l'organisation de la société et la structure du lien de la parenté changent. Auparavant, le *fitondram-poneñana* était un devoir de chaque famille pour renforcer le lien de parenté. Il y avait échange, amitié, alliance dans chaque famille pendant le *fitondram-poneñana*.

Par contre, actuellement, le *foneñana* est assujetti à la loi du plus fort. Comme les familles riches apportent beaucoup dans le *foneñana* au niveau de leur famille élargie, il est indiscutable et indubitable que ces familles pèsent lourd dans la prise de décision à l'instar des gros actionnaires dans une société anonyme.

Les générations actuelles utilisent les noms de leurs ancêtres pour demander le pouvoir. Prenons l'exemple de la génération des *Hova*. Ils considèrent leurs familles comme

les maîtres ou les dirigeants pendant la royauté. Donc, ils sous-estiment les autres familles en y faisant référence. Le clientélisme se transmet de génération en génération pour obtenir les postes de dirigeant dans chaque société et même dans notre pays.

Pendant la royauté, le *Betsileo* considérait le *foneñana* comme la seule tradition ancienne et la plus efficace dans sa société. Il assurait la symbiose des familles même si elles n'habitaient pas le même terroir. Dans le *foneñana*, le *betsileo* trouve la dimension de lien de parenté car pendant le *diam-poneñana* et le *fitondram-poneñana*, toutes les parentés et les autres familles par alliance arrivent. Chaque famille apporte des dons pour marquer la durabilité du lien de parenté entre le donneur et le receveur. Les proches parents apportent des dons beaucoup plus importants que les membres de la famille élargie ou les sociétés voisines.

A vrai dire, c'est le volume des dons apporté pendant le rassemblement familial (*havoriana*)⁸³ qui symbolise la valeur et la puissance du lien de parenté entre deux familles. Par exemple, pendant une cérémonie familiale, les beaux-parents de la fille ou du fils du maître de céans apportent des dons plus importants que les autres membres de la famille ayant un lien de parenté ou bien un lien de parenté par le sang.

Ces deux familles supportent les mêmes charges et obligations devant la famille organisatrice, Mais, le lien de parenté entre famille par alliance est plus important que celle de la famille par *vakirà*. Ces deux premières familles ont un lien de parenté plus important que le lien de parenté par le sang entre les sociétés. Parce que, ces derniers n'ont aucun lien de parenté mais ils vivent dans une seule société, donc ils sont devenus *mitrao-moniña*⁸⁴.

De ce qui précède, on a constaté que la vie du *betsileo* est limitée par les différents types de lien de parenté dont le lien naturel. C'est le lien de la parenté matrilinéaire et patrilinéaire, c'est-à-dire, la famille restreinte du père et de la mère.

Ensuite, il y a le lien de parenté par alliance ou par amitié. Ce type de lien de parenté n'a aucun lien familial il est le fruit d'une relation entre deux personnes ou instaurée sur la base d'un contrat social. Le *betsileo* de l'Iarindrano respecte scrupuleusement les valeurs, les obligations découlant des liens communautaires pour faire prévaloir le prestige devant les autres familles et/ou clans.

Le *foneñana* est important dans la vie de la société de l'Iarindrano car il reflète la force ou la faiblesse d'une famille par rapport aux autres. Ainsi, la société a classé la place et l'importance de chaque famille par rapport à leurs relations avec les familles par alliance.

⁸³ *Havoriana*: regroupement des familles.

⁸⁴ *Mitrao-moniña* : allié dans une communauté.

Si ces familles influentes organisent dans une quelconque manifestation, les familles voisines leur prêtent main forte et font acte d'allégeance en vertu du *foneñana*. Pour accéder au pouvoir, les politiciens instrumentent volontiers le *foneñana* pour atteindre leur objectif : plus ils ont avec eux plusieurs familles, plus ils ont la chance d'emporter les élections.

Prenons l'exemple d'un candidat aux élections législatives qui a rendu visite à sa grande famille dispersée dans plusieurs communes du district où elle a déposé sa candidature. Il persuade les membres de la grande famille de participer massivement aux élections et de l'élire. A leur tour, ces derniers convainquent les autres, pour faire élire la candidate. Il bénéficie donc d'un atout considérable par rapport aux autres prétendants pendant la propagande. Cet exemple démontre que le *foneñana* devient un moyen de se hisser au pouvoir. Toutefois, le *foneñana* peut constituer un facteur de blocage au développement de la société parce qu'il limite la structure administrative de chaque société. Le lien de parenté l'emporte sur la compétence, l'expérience, le niveau d'instruction.

Prenons encore l'exemple d'une personne qui est devenu ministre. Tous les membres de la famille se regroupent autour de lui pour occuper des postes importants (secrétaire général, chefs de cabinet, etc.) alors qu'ils ne disposent pas des compétences requises. Il n'est donc pas étonnant d'assister à un échec du développement de la société à cause du népotisme.

Pour conclure ce chapitre, nous pouvons dire que le *foneñana betsileo* tient une place très importante dans la vie socio-économique, culturelle et politique de la société de l'Iarindrano car il est la base ou bien la clé de cette société.

Le *foneñana* que le *Betsileo* de l'Iarindrano vit à travers le *fihavanana* comporte également des talons d'Achille.

3.2. LIMITES DU FONEÑANA :

La prédominance des réseaux sociaux tant dans les zones rurales que dans les zones urbaines où sont disséminées les familles laisse des empreintes sur l'économie qui n'est ni capitaliste ni socialiste : l'économie de l'affection. L'expression ne renvoie pas aux émotions affectives elle-même. Elle signale plutôt les réseaux de soutien, de communication et d'interaction entre des groupes définis structurellement par le sang, la parenté, la communauté ou quelque autre affinité comme la religion.

L'économie de l'affection relie de façon systématique une série d'unités économiques et sociales discrètes qui, sous d'autres rapports de besoins et la dynamique des micro et non des macrostructures, prend de l'importance dans toute société où l'accès au contrôle de la terre par le petit producteur n'a pas encore disparu. Dans la plupart des régions du monde, l'économie de l'affection a été réduite à l'état d'objet historique.

Dans la plupart des pays africains, les processus de production et de reproduction à l'échelle de la communauté familiale sont toujours très enracinés dans l'économie de l'affection. Malgré l'autonomie de l'unité de production, les membres de chaque maisonnée coopérant entre eux, probablement pour sauvegarder la reproduction physique et sociale dans des situations où la marge de survie est très faible. Les formes et activités économiques de l'époque précoloniale n'ont pas disparu.

En fait, leur fonction de protection a été consolidée dans de nombreuses régions à mesure que les pouvoirs coloniaux imposaient de nouvelles exigences à la société rurale. Mais dans la mesure où ces formes de coopération ne sont pas parties intégrante et permanente du système de production, elles ont tendance à être plus informelles et conjoncturelles que régulières et formalisées. Ces groupes de coopération constituent des organisations «invisibles» qui n'apparaissent au grand jour qu'après de patientes recherches. Comme le montre Jane Ruyer (1981)⁸⁵.

D'après l'enquête, le *foneñana* a des faiblesses devant la société car il est le blocage économique et social, il peut renforcer ou détruire le *fihavanana*.

Pour distinguer le naturel du culturel, Lévi-Strauss refait l'hypothèse, courante au XVIII^{ème} siècle, de l'enfant isolé dès la naissance de toute influence, donc de tout rapport

⁸⁵Jane Ruyer (1981). - «*Household and community in African Studies*». Africans Studies Review, p24.

culturel, mais il conclut que cette opération, même si elle était possible, n'apporterait pas de résultats probants. Il compare alors les groupes d'animaux aux groupes humains.

L'étude des sociétés de grands singes montre une différence fondamentale avec les sociétés humaines. L'absence de règles pour organiser les rapports entre les membres du groupe, ce qui permet à Lévi-Strauss d'écrire: «cette absence de règle semble apporter le critère le plus sûr qui permette de distinguer un processus naturel d'un processus culturel». Lévi-Strauss C (1949)⁸⁶. «*Tout semble se passer comme si les grands singes, déjà capables de se dissocier d'un comportement spécifique, ne pouvaient parvenir à rétablir une norme sur un plan nouveau. La conduite instinctive perd la netteté et la précision qu'on trouve chez la plupart des mammifères; mais la différence est purement négative, et le domaine abandonné par la nature reste territoire inoccupé. Cette absence de règles semble apporter le critère le plus sûr qui permette de distinguer un processus naturel d'un processus culturel.*

Rien de plus suggestif, à cet égard, que l'opposition entre l'attitude de l'enfant, même très jeune, pour qui tous les problèmes sont réglés par de nettes distinctions, plus nettes et plus impératives parfois, que chez l'adulte, et les relations entre les membres d'un groupe simien toutes entières abandonnées au hasard et à la rencontre, où la conduite du même individu aujourd'hui ne garantit en rien sa conduite du lendemain. C'est en effet, qu'il y a un cercle vicieux à chercher dans la nature l'origine des règles institutionnelles qui supposent bien plus, qui sont déjà la culture, et dont l'instauration au sein d'un groupe peut difficilement se concevoir sans l'intervention du langage. La constance et la régularité existent, à vrai dire, aussi bien dans la nature que dans la culture. Mais, au sein de la première, elle apparaissent précisément dans le domaine où, dans l'autre celui de la tradition externe. On ne saurait demander à une illusoire continuité entre les deux ordres de rendre compte des points par lesquels ils s'opposent.

Aucune analyse réelle ne permet donc de saisir le point de passage entre les faits de nature et les faits de culture, et le mécanisme de leur articulation. Mais la discussion précédente ne nous a pas seulement apporté ce résultat négatif, elle nous a fourni, avec la présence ou l'absence de règles dans les comportements sous traits aux déterminations instructives, le critère le plus valable des attitudes sociales. Partout où la règle se manifeste nous savons avec certitude être à l'étage de la culture.

Symétriquement il est aisé de reconnaître dans l'universel le critère de la nature. Car ce qui est constant chez tous les hommes échappe nécessairement au domaine des

⁸⁶Lévi-Strauss C (1949). – «*Les structures élémentaires de la parenté*». In Mouton, p9.

coutumes, des techniques et des institutions par lesquelles les groupes se différencient et s'opposent. A défaut d'analyse réelle, le double critère de la norme et de l'universalité apporte le principe d'une analyse idéale, qui peut permettre au moins dans certains cas et dans certaines limites d'isoler les éléments naturels des éléments culturels qui interviennent dans les synthèses de l'ordre le plus complexe. Posons donc que tout ce qui est universel, chez l'homme, relève de l'ordre de la nature et se caractérise par la spontanéité, que tout ce qui est astreint à une norme appartient à la culture et présente les attributs du relatif et du particulier ».

3.2. 1. FONEÑANA BLOCAGE ECONOMIQUE ET SOCIAL :

3.2.1.1. Sur le plan économique :

La pratique du *foneñana* est devenue une sorte d'activités génératrices de revenus pour quelques familles qui organisent souvent des cérémonies. Les *lafin-kavana* leur apportent des dons. En retour ces derniers s'appauvrissement faute de renvoi de l'ascenseur. Ce phénomène entraîne le blocage économique.

Si la solidarité entre les sociétés est importante pour le développement, il se trouve toutefois que les deux tiers (2/3) de la vie de la société sont absorbés par le *fitondram-poneñana* et le *diam-poneñana* (cérémonies, enterrements, *haoña* et autres traditions). Les temps de travail sont réduits. Pour une cérémonie ou un enterrement ou des travaux à faire, le travail quotidien de chaque famille est arrêté obligatoirement. Ce qui est source d'insuffisance de production chez le ménage.

Le *foneñana* provoque la concurrence (*kizeha*) entre les familles par alliance. Ce *kizeha* en effet, ruine économiquement les familles qui apportent des dons lors des regroupements familiaux (*havoriana*). Elle le font pour « rehausser l'honneur et le prestige » devant les autres, quitte à s'endetter lourdement. L'endettement frappe les familles surtout lors des décès où il leur faut enterrer le défunt moyennant un zébu.

Le sacrifice du zébu est une tradition qui renforce le *foneñana* pendant l'enterrement. A défaut de disposer de zébu, la famille du défunt doit obligatoirement en trouver un pour montrer la force du *foneñana*. Ainsi elle est la proie facile auprès des riches. C'est un cycle infernal.

3.2.1.2. Sur le plan social :

En général, le conflit d'héritage croît dans les familles *betsileo* à cause de ce *foneñana*. Surtout pour la question des rizières ! Généralement, la cause du conflit réside dans le fait que les familles élargies cherchent leur part. Si les familles qui gardent cet héritage ne veulent pas partager, le conflit s'aggrave jusqu'à amener les deux parties devant le tribunal. La plupart des litiges fonciers sont en général des conflits de patrimoine, alors que sont les familles par alliance qui sont unies dans un patrimoine.

En outre, les jeunes perçoivent en termes de dysharmonie et de conflits les aspects essentiels du système villageois: la différenciation sociale marque les relations entre groupes de résidence, l'organisation sociale impose à chacun des statuts hiérarchisés et des modèles de comportement de dépendance, l'organisation politique accentue les relations de dominant à dominé ; les problèmes fonciers renforcent les antagonismes familiaux ; l'organisation économique fondée sur la parenté masque des rapports d'exploitation sous couvert d'une idéologie de l'harmonie.

3.2. 2. LE FONEÑANA : UNE PRATIQUE ECONOMIQUE OSTENTATOIRE :

L'échange de dons entre les familles unies par l'alliance ne stimule pas l'évolution de la vie économique dans la société de l'Iarindrano. En effet il se forme un cercle vicieux entre ces familles. Le *Betsileo* donne le terme *atero ka alao*⁸⁷ (c'est-à-dire donner pour recevoir) pour montrer l'ostentation de ces échanges.

Selon un enquêté, les dons occasionnés par les charges résidentielles (*fitondraponeñana*) masquent une forme d'hypocrisie parce que l'*atero ka alao* signifie que si une famille apporte un bœuf durant un enterrement chez une autre famille, cette dernière doit lui rendre la pareille dans les mêmes circonstances. Cet échange est resté limité par le *foneñana*, et chacun y trouve son compte. Il y a aussi un autre terme *betsileo* qui vérifie l'aller-retour économique: *ny taty midi-dro-mienga*⁸⁸, c'est-à-dire qu'une famille donne des dons pour qu'elle les récupère sitôt après. Il arrive souvent que les familles qui s'acquittent en dernier des charges résidentielles fassent de la surenchère sur les dons reçus. Aussi la ruine économique plane-t-elle sur beaucoup de ménages.

⁸⁷ *Atero ka alao*: terme *betsileo* pour montrer si une famille donne de don à une autre famille mais cette don revient après.

⁸⁸ *Ny taty midi-dro-mienga*: c'est le panier entré qui sort par la suite. Une autre sens: on rend ce qui on a reçu.

Les dons occasionnés par les charges résidentielles sont rendus, avec un surplus à ceux qui se en ont donné dans le passé. Donc, la vie du *foneñana* n'apporte pas d'évolution économique dans la plupart des familles *betsileo*.

En outre, le *foneñana* est une «exploitation» traditionnelle entre les familles unies par alliance, parce qu'il y a des familles qui invitent leur parents plusieurs fois par an ; les objectifs de ces invitations étant de gagner des dons mais non pas de refermer les liens de parenté.

3.2. 3. LE FONEÑANA ; FORCE OU DESTRUCTION DU FIHAVANANA :

La vie du *foneñana betsileo* est passée par plusieurs étapes. D'abord, après la création de la tribu qui serait organisée pour chaque famille d'un village selon leur lieu de départ, la place de leur village, les noms de leurs ancêtres communs, le dirigeant pendant la période d'immigration est nommé parmi les plus âgés des membres de la tribu. Les *betsileo* vivront dans le *foneñana* bien sécurisés, le respect du contrat social étant bien renforcé.

Les terres cultivables étaient fertiles, la population vivait en paix car la guerre entre les tribus était interdite dans la société des arrivants et celle des maîtres des sols. Selon Rainihifina (1958), cette époque était appelée la période heureuse car tous les habitants vivaient en paix dans chaque société.

Ensuite, à cause de l'accroissement du nombre des immigrants, la guerre commença. C'est le jour du «*miadimihavana*» disait Rainihifina. Pendant cette période, la division des peuples était provoquée par les guerres car le vainqueur devenait *hova* et *anakandriana*, alors que les vaincus étaient réduits à l'esclavage (*Andevo*) tandis que les autres demeuraient hommes libres ou «*olompotsy*». Tout le monde se battait pour occuper le sommet de la hiérarchie sociale. Le *foneñana* traversa une passé difficile car les peuples étaient en guerre.

Le *foneñana* entre les *Hova* et les esclaves disparut même si auparavant les deux faisaient partie du même lignage. C'est-à-dire que les familles des esclaves n'eurent plus le droit de discuter avec celles des *hova*. Les esclaves devenaient la propriété des *hova* et elles constituaient leur force de production. Mais à l'arrivée des missionnaires à Madagascar, le Bible dit: «Tout le monde est égal devant du Dieu, créateur de l'univers.».

Grâce à cela, le *foneñana* rêvait et reprenait sa place originelle. Les familles de la même parenté sont revenues dans un même *foneñana* et les aînés continuent à diriger chaque famille dans laquelle la sérénité est revenue. En tant que base de la vie socio-économique et culturelle de la société *betsileo*, le *foneñana* est la force du *fihavanana*.

La pratique du *diam-poneñana* est importante dans la mesure où c'est l'occasion de rencontre entre toutes les familles unies par alliance et entre les sociétés qui ont des familles unies dans une même parenté. L'amitié, l'alliance et la solidarité sont au beau fixe au sein de ces familles. En outre, l'échange et les dons consolident les liens de parenté, lors du *fitondram-poneñana*. Si nous apportons des dons, pendant une *diam-poneñana*, nous sommes appréciés, devant les sociétés et les parentés, comme familles proches du maître du céans. Actuellement, si une famille n'apporte pas de don pendant un *havoriana* de son *fianakaviana*, les autres la considèrent comme une famille ingrate. Alors c'est un motif de rejet. Tout cela veut dire que toutes les familles qui n'ont pas les moyens de rendre ce qu'elles ont reçu trouvent leurs liens communautaires d'autrui face aux autres membres (*rava foneñana*⁸⁹). Autrement dit les riches rejettent les pauvres. D'ailleurs, un proverbe *betsileo* rend compte de ce phénomène dans «*ny ory tsy havan'ny mañana*», c'est-à-dire que les riches ne cherchent pas d'alliance avec les pauvres même si ces deux classes vivent dans une même parenté. Donc, dans ce cas, le *foneñana* devient un fossoyeur du *fihavanana*, parce que pour supporter les charges communautaires à l'occasion d'un *lañonana* par exemple, les familles riches n'invitent plus les pauvres.

⁸⁹ *Rava foneñana*: Voir définition, p39.

3.3. PERSPECTIVES D'AVENIR :

Les publics cibles donnent leurs idées pendant la descente sur terrain concernant le *foneñana*. Ils avancent des problèmes, ils donnent des propositions pour améliorer la vie du *Betsileo* dans le *foneñana*.

3.3. 1. ANALYSES COMPARATIVES :

3.3.1.1. La société Antemoro :

Les Antemoro font partie des tribus de Madagascar. Ils vivent dans la région Vatovavy Fitovinany. Ils fixent beaucoup de lien de parenté. Les Antemoro maintiennent encore leurs traditions originaires de La Mecque

On prend comme exemple: les femmes Antemoro n'ont pas le droit d'épousé les hommes hors de leurs tribus et les filles doivent rester chastes avant le mariage

Dans la société Antemoro, l'*Antehony* qui prend la place de souverain ou le dirigeant ; l'*Antalaotra* qui est le révolutionnaires ou le réformateur et l'*Ampanambaka*. Le problème se pose dans la société Antemoro parce que ce trois différentes catégories sociales ne peuvent pas se marier entre elle son même type de catégorie familiale. Nous avons constaté d'après cela que l'Antemoro fixe beaucoup l'honneur de sa caste.

Mais Rombaka J. PH. (1970)⁹⁰ dit que ce sont seulement les femmes qui n'ont aucun droit d'épouser hors de son caste. Mais les hommes ont la liberté de choisir les femmes qu'ils aiment. Pour la pratique du mariage, la différence entre la tradition Antemoro et *Betsileo* se base sur la forme des fiançailles.

Dans la société *betsileo*, les fiançailles sont vécues pour tester si une femme et un homme qui décident de se marier peuvent vraiment avoir des enfants. Si la fiançailles peut supporter vraiment ses beaux – parents et les autres membres des familles.

Deux jeunes *Betsileo* qui décideront de se marier vivent déjà ensemble pendant un temps indéterminé, avant le *fehim-poneñana*. Mais au contraire, selon les Antemoro, toute relation sexuelle entre deux jeunes avant les jours de *mialo*⁹¹ est interdite.

⁹⁰ ROMBAKA J. PH. (1970). - *Fomban-drazana Antemoro*. Fianarantsoa: Edition Ambozontany, 121 p, p 7-22.

⁹¹ *Mialo* : Une semaine après le *fehim-poneñana*, c'est un terme Antemoro qui marque le jours de la première visite de deux jeunes mariés avec les représentants de la famille de l'homme et sa sœur aux familles

En général, le *foneñana* Antemoro change et peut se dégrader à cause des droits de la femme et de l'homme parce que la femme n'a aucun droit à diriger une famille. L'homme n'a pas le droit d'aider son épouse dans la ménage, avant et après le mariage. Seulement la femme prépare tous les éléments dont elle a besoin dans sa nouvelle famille. Mais, l'homme est seul dirigeant et il ne peut pas donner de somme d'argent à son épouse parce que, cela est interdit pour la tradition Antemoro. C'est la mère de l'homme qui économise le salaire ou bien l'argent de son fils, mais l'épouse de ce dernier n'a aucun droit sur cet argent. Donc, tout cela provoque la dégradation du *foneñana* entre la famille de l'homme et celle de la femme car cette dernière n'est pas contente en voyant la misère et la souffrance de leur fille après le mariage.

Selon Rombaka encore, la visite entre la famille de l'homme et celle de la femme, après le *fehim-poneñana* relève de l'hypocrisie, car il n'y a pas de réelle volonté pour la famille de la femme. La population du Bas-Faraony regroupe des Antemoro qui portent le nom d'*Antemahanara*, nom d'un ancêtre lointain qui conduit un groupe important d'Antemoro. L'usage de ce nom souligne l'origine commune aux interlocuteurs qui, du village d'Ankarimbary-Mahabolo jusqu'à l'embouchure, partagent les mêmes us et coutumes.

Le premier groupe sociologique important qui dépasse la famille ménage est le lignage, c'est le *firazañana* et la cacophonie, c'est-à-dire littéralement que les descendants d'ego et les descendants d'ego. Derrière l'un de ces termes, l'interlocuteur villageois pourra comprendre que l'on veuille parler de ceux qui lui sont parents en ligne paternelle et avec lesquels il entretient des relations privilégiées. Dans le lignage nous trouvons les descendants en ligne masculine d'un ancêtre commun; pour ego, il comprend le plus souvent comme membres vivants, son grand-père, ses grands-oncles, son père, les frères de son père, ses propres enfants et leurs cousins, garçons et filles.

Toutefois, des inimitiés personnelles ont joué et ont contribué à scinder des lignages; c'est ainsi que se sont formées plusieurs *tranobe*⁹² portant le même nom. Des villages ont pu se constituer grâce à l'existence antérieure d'un pacte de sang ou bien une parenté contractée par un rite qui mélange les sang entre membres de *tranobe* différentes ou d'alliances matrimoniales fait naître des intérêts communs.

Le terme *tranobe*, *fatrange* et *troky*, désignant un groupe autonome dans le village; les lignages qui le composent se considèrent comme des parents mais cette parenté peut aussi

de la femme et c'est après ce temps que l'Antemoro a droit de faire des relations sexuelles avec la mariée.

⁹² *Tranobe*: grande maison, maison de clan.

bien être réelle. L'entraide entre les membres de la *tranobe* s'exerce à l'occasion de la réparation des maisons et de l'assistance en cas de décès.

Plusieurs manifestations d'ordre religieux rassemblent les membres de la *tranobe*: les rites d'offrande au créateur et aux ancêtres qui se font au *fatrange* ou au tombeau du clan, la circoncision des jeunes garçons, les funérailles d'un membre de la *tranobe*.

Les communications entre individus et groupes sociaux dans la communauté villageoise s'établissent de la manière suivante : l'une, dans une structure horizontale est placée du côté des lignages dans la *tranobe* car les *tranobe* s'associent dans un même village ou se regroupent dans un clan ; chaque rive formant un ensemble autonome. L'autre, dans une structure verticale, consacrée par la stratification en classes d'âge, reconnaît à chaque unité un aîné : le père dans la famille ménage, l'aîné dans le lignage, le roi et l'assemblée des hommes dans la *tranobe*. Un point de référence commande toute la structure en ses deux composantes, horizontale et verticale ; il est situé dans le temps des origines et comprend l'acte créateur du *Zanahary*, la prise de possession de la terre par les ancêtres, la constitution des clans et l'établissement de la tradition.

Toute communication s'établit dans cette structure. C'est pendant une réunion que l'Antemoro propose de faire la cérémonie de bain et de bénédiction à l'embouchure mais c'est le recours à l'*ombiasy*⁹³ qui permet de clore temporairement la discussion.

Pour les Antemoro, les nombreuses conversations, les réunions et les débats sont à la fois une forme de loisir, et un exercice de la vie sociale. Mais la réalité plus profonde que ces événements manifestent et dont ils ne sont en somme que le corollaire obligé, c'est la volonté de raffermir et même de sentir l'unité du groupe, considérée comme une valeur essentielle.

Dans la société Antemoro, il existe dans un même village une communauté de voisinage dont rend compte l'expression *iray tanàna*, «un seul village». Mais ce regroupement dans l'habitat, bien que facteur d'unité réelle, ne supplante pas les liens plus profonds qui sont ceux du sang. Actuellement, certaines *tranobe* ne rassemblent que quelques segments lignagers. C'est-à-dire que les familles vivant un même lien de parenté se regroupent dans une même *tranobe*. Plutôt que d'élire un roi pour elles seules, elles ont conclu un accord avec d'autres *tranobe* du même village. Ces *tranobe* se sont placées sous un seul commandement. Le roi est choisi chaque année à tour de rôle dans l'un des groupes ainsi réunis. L'identité de la mort de l'un de ses membres puisque tout ressortissant d'une *tranobe*, homme ou femme, revient toujours dans son groupe au moment de la mort et est veillé dans sa *tranobe*. De même, les jeunes garçons

⁹³ *Ombiasy*: guérisseur, est aussi celui qui pratique la géomancie.

seront circoncis dans leur *tranobe*. Et si les membres de la *tranobe* ont à accompli un rite d'offrande au Créateur et aux Ancêtres, ils pourront le faire à leur *fatrange*. Quand les membres d'une *tranobe* augmentent en nombre, les liens de parenté deviennent plus lâches et le consensus commun difficile. Les membres de la *tranobe* peuvent alors réagir dans le sens d'un renforcement de leur unité.

A l'origine les Antemoro étaient organisées en douze clans. Les liens de parenté qui unissent les membres d'une ou plusieurs *tranobe* de Vohimasina s'étende à d'autre *tranobe* parente de la base vallée et en certains cas, à des *tranobe* qui se sont constituées dans les vallées voisine de la Namorona et de la Mananano, car les douze clans supposés avoir les mêmes origines se sont multipliés et ont essai né dans plusieurs *tranobe* qui ne rassemblent parfois que quelques lignages s'inscrivent dans un ensemble plus large qui est la communauté de clan. Les membres d'un clan portent le même nom et s'affirment tous descendants d'un ancêtre commun. La mort est le moment privilégiés qui manifeste cette unité de clan. La population Antemoro se réparti en différents groupes dont la constitution et la cohabitation sur le même territoire trouvent leur justification dans des liens de parenté ou de voisinage ayant commencé par des rencontres sur lesquelles les traditions orales ne livrent que des données fragmentaires.

Sur la répartition des tâches et des responsabilités entre l'homme et la femme Antemoro, la séparation des sexes est manifestée en maintes circonstances: travaux agricoles et domestiques, manifestations sociales diverses, modalités de l'éducation. A chaque sexe sont assignées des tâches précises et les relations entre hommes et femmes obéissent à des comportements codifiés par la société. Au cours des activités agricoles, artisanales et ménagères, l'homme travaille plus souvent dans les champs que la femme. Les travaux considérés comme les plus durs sont accomplis par les hommes. La femme s'adonne surtout aux travaux ménagers et ne quitte le village que pour des travaux agricoles précis comme le repiquage des plants de riz et la récolte. Elle s'occupe tout spécialement de la cuisine. La femme partage avec l'homme l'éducation des enfants.

Pour conclure, cette paragraphe, on constate donc que la vie du *foneñana* betsileo et le *foneñana* Antemoro comporte des différences parce que pour le *Betsileo*, le *fehim-poneñana* devient une fixation des relations entre deux familles mais au contraire pour l'Antemoro le mariage donne un risque pour la dégradation du *fihavanana* entre les familles de l'homme et celles de la femme. Mais sur la forme du clan, il y a une sorte d'égalité car le clan comprend plusieurs familles qui peuvent être assez éloignées les unes des autres. Il possède un nom, celui de l'ancêtre fondateur, et qui se transmet en lignée patrilinéaire. Des

interdits de clan comme le *sandrana* Antemoro et le *fady* betsileo qui ont été transmis par un de l'ancêtre fondateur du clan et ne peut jamais être levé, des particularités rituelles et un manque aux oreilles des bœufs sont des éléments distinctifs du clan.

3.3.1.2. Les sociétés africaines :

Dans les sociétés noires⁹⁴, le groupement social essentiel est le village, mais il s'agit cette fois du village tribu, communauté humaine dont nous avons vu que le village case, élément du paysage, n'est que l'aspect concret. On peut le définir: une collectivité pour l'exploitation en commun d'un terroir placé sous la protection effective des ancêtres et des dieux.

Il s'ensuit que le groupe social comprend non seulement les vivants, mais aussi les morts, avec tous les liens et échanges de services que cela comporte.

Des sociétés africaines, c'est la grande originalité, qui ne laisse pas de surprendre de prime abord l'Européen non averti. Dans la société, les morts sont les chefs véritables qui veillent sur la conduite des vivants, maintiennent les règles morales, gardent les coutumes intactes, la fidélité aux traditions et punissent ou demandent réparation si la loi a été violée ou le rite inobservé.

Prenons l'exemple de la société camerounaise: si les hommes de l'ouest mangent du porc, de la tortue ou de la panthère, le rite est enfreint, si une femme consomme du bétail, du lion, du chimpanzé, du poisson ou du boa, elle se rend coupable de « rupture d'interdit », et voilà, dans les deux cas, qui déclenche la colère des ancêtres. Et ceux-ci ne vont pas manquer de déchaîner sur la communauté toutes sortes de calamités : maladies épidémiques, retard de la pluie, épizootie qui décime le troupeau, stérilité des femmes ... Alors il faut réparer par des offrandes, humiliations, jeûnes, sacrifices, sans parler des peines prononcées par le chef de village, qui pourront aller jusqu'à la mort provoqué de bien des manières, ou l'expulsion de la communauté, sanction pire que la mort.

Ainsi, les ancêtres maintiennent la vie collective du groupe, une vie bien ordonnée et bien réglée. Pas de note discordante, tout le monde se soumet parce qu'il est sage d'obéir, le conformisme est total.

La société reste forte parce qu'il y a cohésion et que l'individu n'est pas isolé.

La hiérarchie des morts aux vivants est soigneusement graduée. En haut de l'échelle se placent les grands. Ancêtres qui ont fondé le peuple ou la tribu, puis immédiatement au-

⁹⁴ MILLEY J. (1960).- *Connaissance de l'Afrique: la vie sous les tropiques*. Paris : Société Continentale d'Editions Modernes Illustrées (SCEMI) ,350p.

dessous l’Ancêtre de la famille et tous ses descendants. A partir de là, l’on revient sur terre, en compagnie des vivants, et l’on trouve d’abord le **Patriarche**⁹⁵ qui, un pied dans la tombe déjà forme le trait d’union entre les vivants et les morts: personnage considérable qui tient en son pouvoir la « force vitale » des hommes, accomplit les rites, fait plier les forces de la nature, tomber la pluie, prospérer les cultures, assure les bonnes récoltes, et fait enfanter les femmes, tout cela dans l’ordre et la bonne entente.

Viennent ensuite les anciens, presque aussi vieux que le patriarche et très vénérés. La hiérarchie continuée par les hommes mûrs, puis les hommes plus jeunes, mariés, non mariés, les jeunes gens déjà organisés en classes d’âge après l’initiation, les enfants enfin.

Le village ou communauté villageoise se compose de quelques grandes familles. Chaque famille étendue comprend à son tour un nombre variable de ménages où les lieux se définissent, ici par filiation patrilinéaire, c'est-à-dire où les pouvoirs et les droits s’acquièrent de père en fils, là par filiation utérine.

La grande famille reste prépondérante presque partout, mais parfois, l’individualisme pousse le ménage à prendre le pas sur elle, dans l’attribution, par exemple, de certains biens, d’un bout de terre, ou du bétail.

Dans la forte organisation des communautés, le ménage est une cellule de base qui apparaît comme d’importance secondaire, un peu reléguée ; au contraire, quand la cohésion du groupe se relâche, le fait se produit souvent, la famille au sens restreint du mot reste ce qui apparaît de plus solide dans la société.

Pour nous⁹⁶, les actions culturelles que nous organisons regroupent diverses formes d’expression, manifestent notre culture, nous redonnent le sens de nos racines, nous permettent de mieux nous comprendre entre nous ; L’organisation d’une fête, d’un festival ce sont autant d’occasion de nous exprimer, de proclamer notre identité, de mieux nous défendre, nous organiser. La dimension culturelle est une composante de la vie quotidienne du travail et du loisir, de la santé et de l’éducation, de l’alimentation et de la vie sociale, à la ville comme à la campagne. C’est elle qui véhicule la mémoire collective, les luttes d’aujourd’hui et les

⁹⁵ Le patriarche, n’est en quelque sorte que le représentant du premier ancêtre et de tous ceux qui s’intercalent entre celui-ci et lui-même, il est le porte parole des aïeux décédés, l’intermédiaire entre leur descendants vivants, Le détenteur de leurs priviléges et des formules sacrées grâce auxquelles ils se sont assuré la jouissance et l’usage su sol familial.

⁹⁶ Clémence Vacherot et Garbo (1982).- «Le défi de la solidarité. Partenaires pour que la terre soit à tous », Paris : Revue. *Faim et Développement : la dimension culturelle*, 91p, (p69-70)

rêves de demain, qui, subtilement, permet d'exprimer aussi la contestation et la résistance à l'oppression

3.3.1.3. Les sociétés asiatiques :

En Asie orientale deux civilisations, chinoise et indienne, ont principalement influencé les arts. L'influence de la Chine s'est étendue au Japon, à la Corée et au nord du Viêt-nam ; celle de l'Inde à l'Asie du sud-est, y compris le sud du Viêt-Nam.

En Inde, le régime foncier est assez inégalitaire et dominé, malgré plusieurs réformes agraires, par de grands propriétaires. Ces progrès dépendent également de la caste dominante de chaque région : certaines castes sont en effet réputées pour regrouper d'excellents agriculteurs.

La répartition de la population et des activités économiques est déterminée par une série de liaison réciproques et de rapport avec les milieux physiques. Dans un pays où l'agriculture fournit encore près de deux tiers des emplois, il n'est pas étonnant que la productivité des systèmes agricoles soit un facteur essentiel pour expliquer les densités rurales; pour une large part, il en va de même de la localisation des villes: elles ont été, et restent, des centres de services pour la population rurale.

La pratique de l'irrigation a permis de corriger les effets du milieu physique et d'étendre sensiblement le domaine de la riziculture. De plus, la prospérité des agriculteurs n'est pas plus élevée dans les anciennes régions de forte productivité que dans les zones de densité moyenne. Les rapports entre castes et classes sociales demeurent relativement évidents dans la société villageoise. Le village indien comprend souvent une ou deux Jati, qui appartiennent à des Varna intermédiaires et sont classées en position moyenne. Leurs membres, qui possèdent la plus grande partie du sol, forment la majorité des propriétaires cultivateurs.

La société villageoise ne pourrait fonctionner sans des relations humaines. La société villageoise indienne pratique comme celle de la société betsileo l'aide (*haoña*) aux familles pendant la période de culture du riz. C'est pendant les travaux quotidiens que les indiens vérifient l'existence du lien de parenté entre les parentèles. Du point de vue général et surtout lors de la vie quotidienne, la vie du paysan indien est similaire à celle du paysan betsileo.

La revue «*Faim et Développement*» n°41 du décembre 1975 révéla que les Indiens ont un très grand sens communautaire. Il y a une unité et une fraternité qui apparaît, non seulement à travers les mots par lesquels on se salue, mais aussi à travers toute la vie quotidienne. C'est ainsi, par exemple, que les jeunes orphelins ont un très grand sens du dytique humain.

La qualité de vie des communautés indiennes fait qu'il y a très peu de cas de folie, quelques uns, sans aucun doute, à cause d'une mauvaise alimentation, mais pour ainsi dire aucun provenant des tensions psychiques auxquelles l'homme, est soumis dans la société occidentale. L'homme, quel qu'il soit, a droit à être respecté, aussi que tous les hommes. Et la culture de cette communauté? Si on la respecte, on n'y peut rien changer, ni modifier aucun facteur de sa culture, si secondaire soit-il, sans l'accord total de la communauté entière.

Et puis, on pense qu'il y a une autre considération, bien plus importante, qui fait que nous devons respecter les cultures. C'est que chacune, dans son aspect religieux, contient une part de révélation divine, adaptée aux hommes qui la vivent.

En ce qui concerne le travail pour transformer la terre, les indiens ne rencontre pas de différences majeures. Ils ne sont mécanisés, mais utilisent les bœufs de trait.

Le plus important, c'est pourquoi ils ont crée leurs propres écoles, leurs propres coopératives, leur propre artisanat. Tout cela, c'est un travail extrêmement lent avec les statuts communautaires dans chaque village.

Dans la société villageoise indienne, les villageois utilisent le système de Jaymaning.

Ce système est utilisé rendant les travaux quotidiens des paysans sous forme de service contre service entre eux. Et cela fonctionne comme le *valin-tanana* dans la société paysanne *Betsileo*. Le Viêt-nam aussi présente à peu près la même diversité ethnique et les mêmes caractéristiques démographiques que le pays *betsileo*. Des minorités montagnardes maintiennent un genre de vie encore relativement primitif, tandis que la population vietnamienne, majoritaire, est massivement concentrée dans les plaines comme la population de l'Arindrano. Les cultures vivrières sont en forte expansion, surtout celle du riz, ce succès est pour l'essentiel dû à la décollectivatisation des terres, avec attribution aux familles paysannes de «concessions» foncières, qui a à peu près valeur de propriété définitive.

3.3. 2. PROPOSITIONS RECUEILLIES :

Selon Monsieur Raikoto, 85 ans, Cultivateur dans le village d'Antanamarina, Fokontany Fihaiha sud, Commune Rurale Kirano, District d'Ambalavao: «l'histoire du *foneñana* n'est pas un phénomène spécifique à Madagascar, il remonte jusqu'à l'ancien testament de la bible». «*Ny foneñana, toy ny ladim-boatavo, mandraky any, mandraky atoy, fa raika ihany ro vahane*». C'est à dire le *foneñana* relève d'une source unique mais il s'est ramifié.

Monsieur Raikoto a pris la bible pour expliquer la vie du *foneñana* dans le monde et surtout à Madagascar. Il a dit qu'après le déluge, la famille de Noé reforma ou bien reproduit

toutes les générations dans le monde entier. Cette famille a contracté des alliances matrimoniales avec d'autres pour accroître le nombre de populations.

Tout cela a fait, en premier temps, que l'homme du monde vit dans un seul *foneñana*. Après plusieurs siècles, ces générations se ramifient, se séparent et se dispersent dans différents continents en quête de richesses. Certaines d'entre elles sont arrivées à Madagascar. Une partie de cette population est entrée par la côte Ouest, l'autre, par la Côte Est. Cette dernière a peuplé l' Iarindrano. Ces peuples évoluent dans le temps et dans l'espace. Les lieux d'habitation, l'habillement sont les mêmes que ceux de l'Egyptien.

Autrefois, le *betsileo* de l' Iarindrano utilisa le *foneñana* comme organisation de chaque société, comme présentation du lien de parenté entre les familles des différents villages et comme système de relation sociale. Depuis, le *betsileo* fixe jusqu'à maintenant la base du *foneñana* mais la manifestation se déroule différemment.

Bien avant les cérémonies familiales, toutes les *fianakaviana* se concertent pour les préparatifs (Réhabilitation des maisons, réhabilitation de *valabe*, ...).

Le jour de la cérémonie, tous les *lafin-kavana* arrivent pour honorer la famille hôte. Ils apportent des dons comme signes du *foneñana* unique, entre l'invité et l'inviteur. Par contre, si une personne est décédée, tous les *lafin-kavana* et les sociétés voisines arrivent pour aider la famille du défunt. L'apport du don est obligatoire pour les visiteurs parce que personne ne s'est préparé face à un décès. Le *Betsileo* donna d'autres noms à ce genre d'événements malheureux: «*fahasahiranana, haratsiana, manjo*». Donc, tout le monde doit aider la famille *mana-manjo* pour l'encourager. Autrefois, le *Betsileo* de l'Arindrano montrait l'importance du *foneñana* lors de l'enterrement d'un mort. C'est à dire il n'enterra pas le mort dans le tombeau mais il le mange pour montrer l'amitié et l'alliance entre le vivant et le mort. Le *Betsileo* considéra, pendant ce temps, que l'enterrement fut considéré comme un rejet du défunt, donc, le défunt n'est pas rejeté par sa famille même celui-ci est mort mais il est enterré à l'intérieur des gens (***mandeviña am-pon'olo***⁹⁷), c'est-à-dire tous les membres de la famille consomment la chair du décédé. Les personnes qui ne mangent pas à cette chair du mort sont considérées comme des sorciers. Mais, après des siècles, il y a une épidémie grave qui a frappé le pays. La plupart de la population est décimée par la peste. Alors, le *Betsileo* a commencé à enterrer ses morts dans la grotte car les personnes décédées ne sont plus comestibles. C'est pourquoi on les a remplacées par des bœufs. Le sacrifice du bœuf pendant l'enterrement est reste jusqu'à nos jours dans la société de l'Iarindrano une marque pour

⁹⁷ *Mandeviña am-pon'olo*: c'est une pratique de la manducation.

montrer l'importance du *foneñana* entre les vivants et les Ancêtres. La chair du défunt est ainsi poursuit au fond de ses parents vie celle d'un bœuf.

En outre, à cause de l'accroissement du nombre de la population, le *foneñana* ne se limite pas seulement dans la société de l'Iarindrano, mais il se développe dans diverses régions après la période de la colonisation. Quelques exemples, dans la région d'Ihorombe, de la région du Betsiboka, il y a aussi les jeunes qui pratiquent l'exode rural vers Antananarivo et Fianarantsoa. Chacun de ces immigrants apporte les traditions *betsileo* dans leur région d'origine, et cela provoque le changement de notre tradition car il y a symbiose entre la tradition *betsileo* et celle des autres régions.

Alors, au retour dans la société de l'Iarindrano, les visiteurs et les émigrés apportent d'autres traditions vers leurs régions d'origine. La forme et le fond du *foneñana* changent.

Prenons la tradition Bara par exemple, pendant une cérémonie familiale, tous les *fianakaviana* arrivent dans ce *tsipirano*⁹⁸ mais ils n'apportent que de l'argent et du *toaka*. Dans le sacrifice du bœuf, on n'a pas besoin de corde et des *Saotsa* mais on abat le zébu avec des haches. Mais pendant la cérémonie familiale *betsileo*, l'apport de *Vary velona*⁹⁹ est fait pour prouver la vie du *foneñana* entre les visiteurs et la famille *tompon-dapa*. Donc, en arrivant dans l'Iarindrano, les familles *manam-poneñana* dans la région d'Ihorombe apporte la tradition bara. Alors, la forme du *foneñana* change.

Selon Raikoto encore, l'importance de la tradition «*tsy misaramianakavy*», renforce encore le *foneñana* dans notre société. C'est-à-dire, toutes les familles ont un même lien de parenté. Elles ont le droit d'être enterrées dans un seul tombeau. Autrement dit, le *Betsileo* vit ensemble de son vivant jusqu'à la mort. Il utilise le terme «*Ny trano raika fa ny varavarana no roa*» pour montrer que les *betsileo* viennent d'une seule source mais seules les sociétés d'où ils proviennent diffèrent. Même si dans la société de l'Iarindrano, il y a quelque différence sur le *foneñana* dans les parties du nord et est d'une part et dans les parties sud et ouest d'autre part. D'abord, dans les partie nord et est de l'Iarindrano appartenant au district de Vohibato et la partie est du district d'Ambalavao actuel. Ces parties sont considérées comme la capitale du pays de l'Iarindrano pendant la royauté. Catat a vérifié tout cela pendant son voyage à Madagascar vers 1889 – 1890 dans l'ouvrage de Dubois intitulé *Monographie des betsileo* en attestant qu'Ifandana était un ancien village *betsileo*.

⁹⁸ *Tsipirano*: C'est la réplique bara du lañonana ou kiridy dans la société *betsileo*.

⁹⁹ *Vary velona*: du paddy apporté dans des grands sous biques.

Ifandana¹⁰⁰ est un village situé à l’Ouest de la montagne célèbre de même nom dans la commune d’Anjoma District d’Ambalavao, C’est un village traditionnel. Il est limité par le village d’Iampody au sud ouest, Ankadilalana à l’Ouest, Fatrambe au Nord, Bevoalavo au Nord Est et Beangira à l’est.

Dans ces premières parties, le *foneñana* est amalgamé avec le *fihavanana* des *merina* car les vingt pour cent (20 %) de la population sont des Imeriniens et *filongoa* du *Tanala* parce que ces parties sont limitrophes du pays *Tanala*

En outre, dans les parties sud et ouest de l’Iarindrano, c'est-à-dire, le reste de district d’Ambalavao, la population confond le *foneñana* avec les autres traditions bara d’Ihorombe.

En général donc, nous avons constaté d’après la raison sus évoquée par cet enquête que le *foneñana* évolue dans le temps et dans l'espace. La situation géographique de chaque société, ses habitants et l'époque influent sur l'évolution et le changement de cette tradition cible dans la société d’Iarindrano.

Selon Monsieur Ratalata, 65 ans, habitant d’Ambalakely, dans la Commune rurale d’Ankarimalaza Mifanasoa, District de Vohibato, le *foneñana betsileo* tient une place importante comme le *famadihana* dans la société de l’Amoron’i Mania. Les familles qui ne remplissent pas leurs obligations devant leurs parents sont considérées comme *tsa mahaleo foneñana*. Autrement dit ils n’ont pas de valeur devant la société. «*Le foneñana est la base du fihavanana*». Il rassemble la vie sociale, économique et politique dans chaque société. Le *foneñana* est considéré encore comme preuve du lien entre les familles et les sociétés.

Le *foneñana* est un signe du renforcement des liens de parenté. Mais la conjoncture actuelle en amoindrit l’importance car les paysans se trouvent en difficulté économique. L’argent compte beaucoup dans la société et provoque le changement du fond et de la forme du *foneñana*. Malgré tout, les habitants de l’Arindrano renforcent encore le *foneñana* parce que celui-ci est une valeur ancestrale, c'est-à-dire, c'est un patrimoine traditionnel.

L’objectif du *foneñana* est de renforcer l’amitié et de la solidarité entre les sociétés et entre les familles. Par exemple, le *fitondram-poneñana*, est l’occasion de se rencontrer entre les familles unies par les alliances. Et ici, le but du *foneñana* est clair. Cependant, il a des effets négatifs car le *foneñana* provoque une distorsion économique et temporelle entre plusieurs familles.

Nous constatons déjà dans la première partie de notre recherche que la vie socio-économique des *betsileo* de l’Iarindrano est basée sur l’agriculture et l’élevage. En général, la

¹⁰⁰Ifandana: In RAINIHIFINA J. (1958). – *Lovantsaina I, Tantara Betsileo*. Fianarantsoa : Imprimerie Catholique, 240 p, p 126-127.

riziculture et l'élevage bovin sont légions. Le temps consacré au travail est réduit chaque année à cause des us et coutumes.

Prenons comme exemple le *fady* ou tabou: la plupart des paysans *betsileo* sont interdit de **travailler**¹⁰¹ le lundi. Si nous calculons par année la perte de temps, le *Betsileo* de l'Arindrano perd 48 jours pendant une année, seulement pour ce *fady*. En plus, le *diam-poneñana* et le *fitondram-poneñana* obligent toutes les sociétés participantes à cesser leur travail quotidien de deux à cinq jours pour chaque *diam-poneñana*.

D'après l'information de l'Institut National de Statistique (INSTAT) de l'année 2004, le *betsileo* travail le seulement trois (3) mois dans l'année. C'est-à-dire, les neuf (9) mois restants sont perdus en *diam-poneñana* et les autres traditions. La diminution de la durée du travail engendre la faiblesse du niveau de vie de la population.

Le *foneñana* provoque la peur chez les membres de chaque société parce qu'il y a des liens hiérarchiques qui modélisent la vie de cette société: les aînés, les adultes et les enfants. Les aînés sont les maîtres et les dirigeants de chaque famille. Tous les membres de la famille doivent leur faire honneur. Le savoir-vivre commence par la visite quotidienne. Mais celle-ci occasionne une perte de temps car l'heure de visite dure en général, le matin de 07 à 09 heures et le soir de 17 à 19 heures. Pour la visite des aînés donc, les *Betsileo* de l'Arindrano perdent quatre heures environ par jour. Si on fait le calcul mathématique, les *betsileo* perdent 61 jours par an en visite, signe de politesse. Mais celui qui ne pratique pas ces visites des aînés au moins deux fois par semaine est considéré comme un impoli.

Le *foneñana* est à l'origine de l'insuffisance de production mais il oblige, encore chaque famille à apporter des dons pendant le *diam-poneñana* pour renforcer le lien de la parenté entre les familles par alliance. En plus, le *fitondram-poneñana* provoque des concurrences entre les familles par alliance car pendant le *diam-poneñana*, tous les *lafin-kavana* apportent des dons et les familles qui arrivent tard apportent beaucoup plus que celles qui arrivent avant. Donc, ces démonstrations de richesses suscitent la jalousie entre les familles *mitrao-poneñana*, potentiellement génératrice d'insécurité et de conflit.

Selon Monsieur Ratalata, l'homme et la femme ont des différences devant le *foneñana*. C'est l'homme qui est le premier responsable de chaque famille. En terme malgache: «*ny lahy no lohan'ny ankohonana*». En général donc, ce sont les hommes qui conduisent la vie du *foneñana* dans la société *betsileo*. Ils sont aussi les porté paroles des familles pendant une réunion ou un *fañina*. La participation des femmes et des jeunes est rare

¹⁰¹ Travaillé: travaillé ici, c'est labouré la terre avec des charrues.

pendant une réunion des familles parce que l'homme a toujours raison dans la société. Toutes les discussions des hommes sont obligatoires. Par exemple, une famille décide de faire une cérémonie familiale. Pour bien préparer cette cérémonie, le chef de famille *tompon-draharaha* en fait l'annonce aux villageois pour le *fañina*.

Pendant ce *fañina*, tous les hommes majeurs du village participent à la réunion, mais ce sont les aînés et les hommes qui ont le droit de prendre la parole et les décisions.

Pendant le *fitondram-poneñana* et le *diam-poneñana*, la participation des hommes est obligatoire. Si une famille ou une société arrive dans une autre famille pour faire le *diam-poneñana*, et si par inadvertance, dans cette famille visiteuse il n'y a aucun homme, la venue n'a aucune importance. C'est l'homme qui pèse dans le *foneñana*. Il connaît la grandeur du lien de parenté entre les familles élargies parce que, devant des invitations, si la famille qui invite n'a aucun lien de parenté à sa famille, l'homme ne participe pas à cette cérémonie. Peut être sa femme ou ses enfants le représentent dans cette invitation. Mais au contraire, si la famille qui invite a un lien de parenté avec sa famille, l'homme participe obligatoirement à cette cérémonie. C'est-à-dire, la participation de l'homme au *diam-poneñana* justifie la dimension du lien de parenté entre deux familles ou entre cette famille et la société voisine. En outre, dans la société *betsileo*, ou bien dans la famille, la femme est une vraie conseillère. Elle gère la famille. En général, l'homme ne connaît pas l'épargne de sa famille mais c'est la femme qui est en charge des questions financières. L'homme ne peut pas s'adonner à ses activités sans les conseils de sa femme. Le problème se pose autrefois, sur la valeur de la femme devant la société: la participation des femmes dans la prise de décision est presque nulle. Elle avalise les décisions de l'homme.

Pour vérifier tout cela, le *Betsileo* utilise le terme: «*ny akohovavy tsa mba mañeno*». Signifiant le *Betsileo* prend l'exemple de la vie d'une famille comme la vie des volailles car seuls les coqs chantent mais pas les poules et les poussins. Donc, il considère l'idée de la femme même en famille, comme d'aucune importance. Si une femme dirige une famille, la société la considère comme une poule qui chante. Mais si la poule chante, c'est un accident pour la société; et pour s'en prémunir, cette société est obligée de l'éliminer.

Devant le *foneñana*, donc les femmes sont des *kofehy manaram-panjaitsa*, c'est-à-dire, c'est un fil qui suit l'aiguille. Elles n'ont aucun droit de prendre de décision tout en étant les conseillères des hommes.

Pour les femmes, le *foneñana* est important car elles peuvent avancer leurs arguments par le biais des époux. En général, c'est la femme qui a trouvé plusieurs raisons pour résoudre les problèmes dans la société. Aujourd'hui, la société de l'Iarindrano adopte l'approche genre

comme système de développement. La participation des femmes aux activités familiales et administratives évolue.

Selon le Professeur RAJAONSON François¹⁰² ; pour étudier la situation sociologique à Madagascar, il faut commencer l'étude par des repères historiques, ethnologiques et avant de passer au niveau de la mondialisation. Dans sa thèse de troisième cycle, intitulé «*le lañonana et le famadihana dans le pays betsileo*», il a fait l'étude du monde rural car les Malgaches sont en majorité des paysans. Pour étudier le cas du *foneñana* dans la société de l'Iarindrano, il a considéré en premier lieu, l'historique de cette société cible avec son ouverture sur le monde extérieur et l'organisation de cette société. Il parle dans l'historique, de la création de cette société, des différentes étapes des événements qui s'y sont déroulés. En second lieu il a analysé l'évolution de la société et sa tradition.

L'étude se base ici sur la vision de plusieurs contextes ethnologiques parce qu'on ne peut pas voir le développement d'une région si on ne connaît pas ses us et coutumes. Dans le milieu rural, le développement est basé sur l'étude pragmatique. C'est-à-dire, l'étude du moyen ou système de production, la gestion, l'économie de ces produits et la répartition des rôles et tâches par an. Et en dernier lieu, la vision faite à partir de la mondialisation parce que notre pays betsileo est l'une des sociétés du monde qui ne peut pas vivre en autarcie. Les habitants de l'Iarindrano utilisent les relations et les échanges avec les autres pour assurer son développement. Ces relations provoquent le changement de mentalité, l'évolution de niveau d'instruction et surtout l'évolution des traditions. C'est pourquoi le *foneñana betsileo* se tourne actuellement vers la vision capitaliste car le monde entier vit dans cette structure.

Le libre échange, la libre concurrence et le libre moyen de production règnent dans le monde. Donc, tout cela facilite le moyen d'exploitation entre les *betsileo*. Alors, le lien de parenté devient moins clair pour les générations actuelles

¹⁰² Professeur RAJAONSON François: Docteur d'Etat en Lettres et en Sciences humaines, l'un des créateurs de la filière sociologie à Antananarivo, Madagascar.

3.3. 3. AVENIR DU FONEÑANA :

Autrefois, les *mpiara-monina*¹⁰³ avaient des liens de parenté. Ces familles avaient des statuts communs pour l'organisation de sa société. Ils sont appelés *fehim-poneñana* ou contrats villageois. L'idée évolue, et pour continuer la vie du *foneñana*, le *betsileo* utilisa le moyen de renforcement des liens de parenté entre les familles et entre les sociétés à partir d'une autre *fehim-poneñana* entre homme et femme. En terme juridique, c'est le mariage entre homme et femme. Ce mariage ne reste pas entre ces deux personnes mais il élargit les grandes familles de l'homme et de la femme. C'est-à-dire qu'à partir du *fehim-poneñana*, deux familles larges sont réunies par un lien de parenté.

En outre, le *foneñana* ne peut être mis au ban de la société. Pour pérenniser la société, le *betsileo* utilisa un autre système de démonstration d'amitié et d'alliance. C'est le *vakirà* qui se manifeste soit entre deux hommes, soit entre deux femmes, soit entre homme et femme. C'est un système de relation sous forme de cérémonie familiale avec sacrifice de zébu. Les deux personnes qui décident de faire le *vakirà* célèbrent cette fête, l'un boit le sang de l'autre pour montrer que ces deux personnes sont mues par un seul flux vital à partir de ce moment. Mais ce lien de parenté ne se limite pas seulement à ces deux personnes dites *mpivakirà*. Il s'élargit aux grandes familles de chacun.

Pendant cette cérémonie, les deux personnes dit *mpivakirà* prêtent serment devant les *fianakaviana*. Le *foneñana* est né à partir de la relation entre les familles. Il y a encore, le *foneñana* créé à partir de la société car les familles vivent en solidarité.

Les *Ntaolo Malagasy* montrèrent l'importance du *foneñana*: ils ne se font pas de mal dans leur vie même pour les moindres détails de la vie quotidienne. Par exemple «*tain'aomby mivadika aza tsa misy mandray koa*», signifiant que personne n'ose toucher à de la bouse de vache retournée. C'est une illustration de politesse, d'amitié mais aussi du respect à autrui.

Pour bien assurer la place du *foneñana* dans notre société actuelle, les *betsileo* doivent analyser et évaluer les raisons fondamentales et l'esprit du *Ntaolo* sur ce point. Ainsi la jeune génération peut aisément, s'il y a lieu, apporter les solutions adaptées au besoin du moment.

Selon le *Ntaolo betsileo*, le *foneñana* a des objectifs bien clairs: renforcer les liens de parenté entre les familles élargies ou restreintes par le système d'alliance, d'amitié et de solidarité. Et ce, dans tous les évènements qui se déroulent dans la société.

¹⁰³ *Mpiara-monina*: ce sont les co-habitants d'un même terroir. Ils ne vivent pas seulement les uns à côté des autres, par paquets de familles juxtaposées. Chaque agglomération humaine donne naissance à une communauté.

Si l'esprit des anciens *Betsileo* devant ce *foneñana* est scrupuleusement appliqué dans chaque société, la vie sociale, économique, politique et culturelle de chaque société actuelle s'en trouve améliorée. Le problème se situe actuellement en la manifestation du *foneñana* : il devient un moyen d'exploitation entre les familles. En effet, quelques familles pratiquent le *foneñana* pour chercher les bénéfices comme les *haoña*, le *lanoñana* et les autres traditions.

Par ailleurs, l'argent compte beaucoup dans la vie de la société actuelle. Il en est devenu le maître mot sinon le pivot. Tous les moyens sont bons pour s'enrichir. La valeur du *fihavanana* est occultée par l'argent. Le proverbe Malgache «*Aleo very tsikalakalam-bola toy izay very tsikalakalam-pihavanana*» tombe en désuétude car c'est l'argent qui prend le dessus sur les liens de parenté.

Ensuite à cause de la synergie des différentes traditions, le *foneñana betsileo* s'enrichit et constitue un repère pour la génération actuelle à la croisée des chemins. Les dix huit tribus Malgaches se propagent dans toute l'Ile et favorisent la rencontre des *foneñana*. Donc ce mélange de tribus va mélanger les traditions de chaque région.

Nous parlons ici du *betsileo* de l' Iarindrano. Pratiquement, il est impossible de trouver des purs *betsileo* dans cette société car il y a d'autres tribus qui y cohabitent.

Selon le système d'information rurale et de sécurité Alimentaire (SIRSA), la population dans la société de l' Iarindrano est mélangée avec d'autres tribus comme les Tanala, les Antandroy, les merina et autres.

Dans les 15 communes étudiées dans le district de Vohibato et dans le district d'Ambalavao, il y a un mélange interethnique flagrant dans chaque commune.

Ce mélange des populations provoque le mélange des us et coutumes. Tout cela provoque encore le changement des traditions car chaque tribu apporte et utilise sa tradition d'origine, et, celle-ci se combine avec la tradition *betsileo*. Le *foneñana* évolue mais l'objectif de base reste. La tribu Antandroy domine largement, dans la commune d'Ambinaniroa ce qui laisse supposer une présence marquée des us et coutumes des gens des Région d' Anosy et du sud ouest. A cause de l'évolution des technologies de la communication la manifestation du *foneñana* change et se modernise rapidement. La création de la Radio Mampita à Fianarantsoa FM 94 Mhz et la Radio Akon'ny Tsienimparihy à Ambalavao FM 97 Mhz constitue en moyen de communication moderne entre les familles parce qu'il y a une émission quotidienne consacrée aux dédicaces (*Kaika*). Ces deux stations favorisent le « dialogue des cultures »

Par exemple: l'émission *kaika* de la Radio Mampita permet de communiquer avec quelqu'un en temps record ; (message, dédicace, annonce etc.).

Pendant cette émission les paysans ont l'occasion de savoir ce qui se passe dans chaque famille et de choisir des chansons. Et c'est pareil avec la radio Akon'i Tsienimparihy qui a créé l'émission annonce et *hafatra an-kira* pour que les paysans se communiquent. Donc, l'annonce à la famille par le biais des émissaires forts (*lehilahy mahery*) ou bien les messages (*Iraka*) change qualitativement à cause de la modernisation. Faute de disponibilité temporelle la visite entre famille n'est plus obligatoire car la radio remplace ce rôle et propage la communication. En outre, l'évolution des technologies de la communication comme le téléphone constitue une nouvelle donne dans la tradition *betsileo*. Le moyen de communication est plus rapide et plus efficace mais le problème se pose sur la vie de la génération actuelle. Le revers de la médaille est que nombre de familles larges éprouvent de la difficulté à renforcer les liens de parenté. Du coup, les membres de chaque famille ne se reconnaissent pratiquement plus. L'efficacité des liens de parenté s'en trouve dégradée progressivement.

Dans l'émission « *diam-poneñana* et développement » de la Radio Mampita Fianarantsoa du dimanche 04 Novembre 2007, Ralahy Daniel et Razafindrakoto Georges invités pendant cette émission disaient que « *Lovan-drazaña ny fitondram-poneñana ka tsa ho foana* ». Autrement, selon ces derniers, le *foneñana* est un héritage venant des ancêtres, donc, il ne sera pas supprimé. Le système d'échange *atero ka alao* continue dans notre société parce que cet échange a de la valeur. Il noue et consolide le lien de parenté selon Rabialahy Daniel,

Pour bien vivre le *foneñana* dans la société de l' Iarindrano, la pratique du *fitondram-poneñana* doit être revue et positive. On doit adapter les Us à l'évolution de l'organisation de la société mondiale. Laisser le mauvais côté et conserver la bonne tradition.

Il y a quelques paysans qui utilisent la nouvelle vision sur la pratique de *fitondram-poneñana*, comme la diminution de la durée du *lañonana* ou des *famadihana*.

Selon ces familles, il n'y a pas de *fidirana an-dapa* pendant un *lañonana* mais seulement une journée pour faire le *sao-drazaña* et le sacrifice du bœuf. Ainsi le fond reste tandis que la forme change et on gagne du temps. En outre, les dépenses diminuent encore parce qu'au lieu de deux au trois jours de réunion, il n'y a qu'une journée pour s'acquitter du «*vava natao*». C'est un vœu que nous formulons et qui tombe dans des oreilles attentives. Par exemple la commune de Mahasoabe avance lentement et sûrement dans cette direction.

3.3.3.1. La dégradation de la structure sociale :

Une des manifestations de la dégradation de la structure sociale est l'affaiblissement de la cohésion sociale, et l'exclusion. Avec ses conséquences néfastes, le facteur économique par exemple leur est entièrement lié : il en est de même avec les autres facteurs que l'on tente parfois de dissocier les autres domaines de l'organisation de la société (politique, relations sociales), qui leur sont encore plus ou moins étroitement liés. La volonté de satelliser autour de l'économie tout ce qui ne concourt pas à son unique développement conduit à miner tous les foyers potentiels de résistance. Les sociétés contemporaines, menées par ce nouvel impératif, sont gangrenées par un individualisme forcené qui conduit, paradoxalement, à la fois à imiter l'autre et à le rejeter. D'où une rupture de la solidarité.

Sur le plan socio-économique, l'exclusion est le refus par la société d'accéder à une demande d'un ou de plusieurs de ses membres. L'exclusion aboutit à priver des individus, individuellement ou collectivement, des satisfactions matérielles, intellectuelles ou morales qu'ils peuvent du moins espérer s'ils ne sont pas en droit, réglementairement, de les attendre. L'exclusion correspond à une mise à l'écart, à un rejet sélectif. Il est refusé aux personnes exclues des ressources de toute nature que la société peut leur procurer, sans qu'elles soient toutefois dispensées de se soumettre à ses obligations et à ses contraintes.

CONCLUSION

Apprécier et donner un jugement qui se veut être positif, concernant le *foneñana*, constitue une entreprise difficile. En effet, mettre en exergue la valeur et l'importance du *foneñana*, relève de la méthode de vision et de conception relatives à ce dernier. C'est ainsi que le *foneñana* recèle une grande valeur, une importance considérable, et en même temps du fanatisme. Interpréter ce principe comme une politique sociale entravant tout progrès et toute civilisation, revient à en amputer le sens anthropologique. L'anthropologie déclare cependant que tout a une valeur et importance dans une société humaine.

C'est cela qui nous permet d'émettre certaines conceptions concernant le *foneñana*. Mais pour nous, entant que **natif de l'Iarindrano**¹⁰⁴, cette entreprise consiste à émettre une critique à la fois destructive et constructive. A notre humble avis, avant tout, il faudrait être un betsileo de l'Iarindrano, pour comprendre, donner un sens et donner une signification relative du *foneñana*. Autrement dit, aux yeux des autres qui n'ont vécu ou qui n'ont pu réaliser le *foneñana* betsileo, cette pratique est jugée peu performante. Et c'est cela qui nous a poussé à exploiter ce sujet. D'une manière, vu sous un autre angle que celui de l'âme betsileo de l'Iarindrano, le *foneñana* pourrait condamner ce principe et accuser les betsileo comme soumis à un esclavage indirect. Il se peut que les étrangers aient fait une recherche concernant le *foneñana*. Il y avait même des chercheurs malgaches n'habitant pas dans cette région qui ont essayé d'analyser le *foneñana*. Mais, nous sommes en mesure d'affirmer qu'une enquête sociologique et anthropologique ne permet pas de cerner le sens et la signification du *foneñana* chez le *betsileo* de l'Iarindrano. Il y a des secrets non partagés aux étrangers pour des raisons historiques auxquels ont accès strictement le fils authentique du betsileo de l'Iarindrano. A la rigueur les étrangers auront à s'installer et s'intégrer dans la société Iarindrano pour bien comprendre le *foneñana*. Même les intellectuels *zanatany*¹⁰⁵ devront s'y incruster pour bien le comprendre. Nous persistons et signons que le *foneñana* constitue un moteur de la vie sociale *betsileo*. Le fond reste tandis que la forme peut changer avec des connotations liées à certaines apesanteurs contemporaines. C'est une dynamique de la vie sociale betsileo de l'Iarindrano tant du point de vue généalogique, psychologique, sociologique, anthropologique, économique, politique et surtout morale. Bref la philosophie de la société Iarindrano.

¹⁰⁴ Natif de l'Iarindrano : descendant originaire de la société Iarindrano.

¹⁰⁵ *Zanatany* : descendant de la terre.

GLOSSAIRE

Notes sur la prononciation:

L'orthographe est celle du malgache officiel sauf pour certains mots qui ont été transcrits en respectant au mieux la prononciation locale.

Les lettres « **o** » et « **e** » se prononcent respectivement « **ou** » et « **é** ».

Le « **n** » vélaire se transcrit **ñ**.

Lexiques des termes:

D

Disim-bary: travaux rizicoles; par exemple: labourage, repiquage, piétiner et autres.

F

Fahenim-bary: sou bique de riz de dix à vingt kilo.

Fañefana: le sacrifice du bœuf, souvenir de la mort d'une ou des personnes.

Famadihana: Retournement des morts, rite d'exhumation des morts familiaux.

Fefiloha: barrage traditionnel malgache construit seulement avec de simples matériaux, par exemple: pierre, terre, sans ciment ni fer comme le barrage moderne.

fianakaviana: famille en double sens: d'une part, c'est la famille composée du père, de la mère, et des enfants; d'autre part, c'est la famille élargie composée de toutes les parentèles, famille étendu, issu d'un ancêtre éponyme ou de deux ancêtres; groupe de descendance bilatéral.

Fiefana: cérémonie marquant la fin d'un deuil

Fihavanana: famille étendue, au sens d'être parents ou alliés; mode de relation communautaire idéal; idéal unitaire.

Fitoeram-bory: tabouret tressé et rembourré.

H

Hala-jaza: circoncision simple, sans festivité abattage de zébu.

Haoña: demande d'aide à la société voisine ou à la famille.

Hasin-tanana: dons que les familles font au Spécialiste qui pratique la circoncision en guise de salaire.

Havana akaiky: les parents proches.

Hazary: secret de famille, comme l'histoire de parenté, et autres.

I

Iraka: les jeunes ou adultes qui représentent la famille pour annoncer aux parentèles les nouvelles (mahery).

K

Kilonga apela: fillette (jeune fille).

Kizaza: poupée

L

Lafin-kavana: les parentèles.

Lahilahy: cérémonie de la circoncision.

Lañonana: cérémonie familiale

Lehilahy mahery: l'association des jeunes gens du village.

M

Mahery: association villageoise des jeunes et des adultes.

Mpihavana: ceux qui sont unis par des liens de parenté.

Mpivady: les deux époux

O

Orimbato: bâtiment

R

Rain-jaza: 1-père de l'enfant circoncis.

2- spécialiste qui pratique la circoncision des petits garçons.

Razana: les ancêtres.

S

Saotsa: sacrifice destiné à Dieu et aux ancêtres, remerciement, offrande au créateur et aux ancêtres.

Sokela: discours prononcés lors d'une cérémonie familiale betsileo.

T

Tanifotsy sy tain'omby: le mélange à base de terre blanche et de bouse de zébu utilisés pour enduire la maison.

Tatifisaka: sorte de plateau en matière végétale tressée.

Tatim-bary: petite sou bique de riz.

Toaka gasy: rhum local fabriqué avec des matériels simples.

Toa-masaka: rhum traditionnel.

Toloñ'aomby: jeux sportif traditionnels betsileo consistant à s'agripper à la bosse d'un zébu.

Tompon-draharaha: le maître de cérémonie.

Trañomaitso: abri aménagé comme réfectoire pendant une cérémonie familiale Betsileo.

Trañon-dahy: maison des hommes, maisons où les hommes se réunissent quand on veille un mort.

Trañovato: tombeau modernisé en pierre.

V

Valabe: enclos pour les bœufs.

Valin-tanana: service réciproque.

Vary akotry: paddy, riz non décortiqué.

Vary fotsy: riz blanc

Vatolahy: pierre levée.

Vonoaomby: sacrifice d'un ou plusieurs zébus.

Z

Zañahary: le créateur du monde. Dieu en sens chrétiens.

Zara-traño: chambre spéciale pour chaque famille invitée.

BIBLIOGRAPHIE

- ABINAL et MALZAC. (1930). – *Dictionnaire Malgache – Français*, Tananarive; 876p
- ALTHABE, G. (1969). – *Oppression et libération dans l'imaginaire, les communautés villageoises de la côte orientale de Madagascar*, Paris : F. Mas pers, 359 p.
- ARCHER, R. (1976). – *Madagascar depuis 1972, la marche d'une révolution*, Paris : l'Harmattan, 212 p.
- AYACHE, S. (1976). – *l'historien 1809 – 1855*. Fianarantsoa, Ambozontany ; 509 p.
- BALANDIER, G. (1971). – *Sens et puissance. Les dynamiques sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, 336 p.
- CALLET, F. (1908). - *Tantara ny Andriana eto Madagasikara*. Document historique d'après les manuscrits Malgaches; Tome1. Antananarivo : Imprimerie nationale, 481p.
- CHANDON – MOET, B. (1972). – *Vohimasina, Village malgache* (Tradition et changement dans une société malgache paysanne), Paris : Nouvelle Edition Latines, 223 p.
- COLIN, P. (1959). – *Aspects de l'âme malgache*, Paris, Edition de l'orante; 144 p.
- DESCHAMPS H. (1972). – *Histoire de Madagascar*. 4^{ème} Edition, Paris : Berger Levraud, 358 p.
- DESJEUX, D. (1979). – *La question agraire à Madagascar Administration et paysannerie de 1895 à nos jours*, Paris : l'Harmattan, 196 p.
- DUBOIS, HM. (1908). – *Chez le Betsileo*. Impressions et croquis. Tournai, (1911). – *Essai de dictionnaire betsileo*. Tananarive : Imprimerie national, 400 p.
- (1938). – *Monographie des Betsileo*, Paris : Institut d'ethnologie, 1503p.
- ECHALIER. (1909). - «*Le Betsileo et ses habitants*». *Revue de Madagascar* – Paris, pp33.
- FINAZ (R.P). (1872 – 1876). - *Les pays betsileo*. Lyon : Missions Catholiques, 195p.
- GIAMBRONE et RAMAROSON, L. (1973). – *Teto anivon'ny riaka*, Fianarantsoa : Librairie Ambozontany, 100p.
- HONDSHOETE, L. (1897). – «*Itinéraires de Fianarantsoa à Midongy et Janjona* ». *Note de Reconnaissances et Exploration*. Tananarive, pp24.
- JAOVELO-DZAO, R. (1991).- *La sagesse Malgache : la culture malgache face à la dialectique de la tradition et de la modernité*. Antananarivo : ISTPM, 38p.
- MILLEY, J. (1960). – *Connaissance de l'Afrique : la vie sous les tropique*. Paris : Société Continentale d'Edition Modernes Illustrées (SCEMI), 350p.
- NDEMA, J. (1973). - *Fomba Antakay (Bezanozano)*. Fianarantsoa : Ambozontany; 189p.

- OTTINO, P. (1973). – « *La hiérarchie sociale et l'alliance dans le royaume Zafiraminia / de Matacassi des 16^e et 17^e siècles* ». In ASEMI. Volume IV; Paris : CNRS, p5389.
- PATRICK, T. et DESALMAND, P. (1978). – *Sciences humaines et philosophie en Afrique : La différence culturelle*. Paris : Hatier, 399p.
- PAVAGEAU, J. (1981). – *Jeunes paysans sans terre, Madagascar*. Paris : l'Harmattan (Alternatives paysannes) ,205p.
- PIERRE-LOÏC, P. (2003). – *Un culte d'exhumation des morts à Madagascar : le Famadihana*. Paris : l'Harmattan, 356p (Anthropologie psychanalytique).
- PROFITÀ. (1967). – *Pour une révision du concept de Fady malagasy en ethnologie*. In BAM ns XLV/2, p59-64.
- RAHERISOANJATO, D. (1980). – *Origine et évolution du Royaume de l'Arindrano jusqu'au 19^{ème} siècle. Contribution à l'histoire régionale de Madagascar*. Auteur : Mémoire de maîtrise. Université de Madagascar.
- RAINIHIFINA, J. (1958). – *Lovantsaina I: Tantara Betsileo*. Fianarantsoa : Librairie Ambozontany, 240p.
- (1975). – *Lovantsaina II: Fomba Betsileo*. Fianarantsoa: Librairie Ambozontany, 235p.
- RAINITOVO. (1932). – *Tantaran'ny Malagasy manontolo*, 3 Vol. Tananarive, 438 p.
- RAMAKA, S. – (1928). – « *Ny niavian'ny Andriana nanjaka taty Betsileo ao atsimon'i Mania* ». *Ny mpanolo-tsaina*. Mars sy Juillet 1928, pp6.
- RAMIANDRASOA, F. (1971). – *Atlas historique du peuplement de Madagascar*. Tananarive; 30 p.
- RANDRIAMAMONJY, F. (2001). - *Tantaran'i Madagasikara isam-paritra*. Antananarivo : Imprimerie catholique, 400p.
- RANDZAVOLA, H. (1923). . – « *Articles sur le Betsileo* ». *Vaovao*, pp4.
- RASAMOELINA, H. (2003). – *Société Betsileo et premiers chercheurs*. Mémoire de l'Académie Nationale des Arts des lettres et des Sciences 47, p199-209.
- ROBERT DUBOIS (1978). – *Olombelona, essai sur l'existence personnelle et collective à Madagascar*. Paris: l'Harmattan, 150 p.
- ROMBAKA, J. Ph. (1970). - *Fomban-dRazana Antemoro*, Fianarantsoa: Ambozontany; 121p.
- STAVENHAGEN, R. (1969). - *Les classes sociales dans les sociétés agraires*. Paris: Anthropos, 404 p.
- TONGASOLO, P. (1997). - *Fomban-dRazana Tsimihety*. Fianarantsoa: Ambozontany, 383p.
- VECHERET, c et GERBOS (1982). – *Le défi de la solidarité*. Paris : l'Harmattan, 91p.

VEYRIERES, P et MERITENS, G. (1967). - *Le livre de la sagesse Malgache. (Proverbes Dictons Sentences, Expression figurées et curieuses)*. Paris : Edition Maritimes et d'Outre mer, 663p.

ANNEXE

LISTE DES QUESTIONNAIRES:

Questionnaire sur les échantillons :

Est-ce que vous pouvez dire:

- votre nom?
- votre âge?
- Votre lieu d'origine?
- Dans votre avis qu'est- ce qu'on appelle *foneñana*?
- Quelles sont les différentes manifestations du *foneñana*?
- Dans quelle domaine le *Betsileo* fixe ou utilise encore le *foneñana* dans sa vie de tous le temps?
- Quels sont les avantages de la pratique du *foneñana*?
- Quels sont les inconvénients de la pratique de *foneñana*?
- Quels sont les arguments pour faire évoluer la vie du *foneñana* dans votre communauté?

Questionnaire évoquer dans la Région Haute Matsiatra :

Est-ce que vous pouvez donner:

- où se trouve l' Iarindrano en vu de la région Haute.Matsiatra?
- l'effectif total de la population pendant le dernier recensement?
- l'historique de l' Iarindrano depuis le jour de la royauté?
- Les nombres de districts administratifs qui organisent l' Iarindrano actuel?
- Les nombres des communes et des *fokontany* qui organisent l'Iarindrano actuel?
- Les superficies de l' Iarindrano?
- Le climat de l' Iarindrano?
- L'hydrographie de l' Iarindrano?

LISTES DES CARTES:

Carte 1 : les royaumes betsileo.

Carte 2 : les royaumes de l' Iarindrano.

LISTE DE TABLEAU :

Tableau 1 : sélection de la population de l'Iarindrano.

